

Université d'Aix-Marseille
Master *Histoire et Humanités*
Spécialité 5 Recherche : *Le monde moderne et contemporain : Méditerranée, Europe, Afrique*
Mémoire de Master 1
Département d'histoire

**Contribution à une Histoire des héritiers de la Gauche Communiste
Italienne (1945-1967)**

*L'évolution du courant bordiguiste en France et en Italie durant les
Trente Glorieuses : Ruptures et continuités à travers les questions du
« parti » et de « l'activisme ».*

Benjamin Lalbat

Mémoire préparé sous la direction de Mme Isabelle Renaudet, professeur des Universités.

Année 2012-2013

Mes plus sincères remerciements vont à Philippe Bourrinet, Michel Roger et B.C. qui m'ont confié des sources particulièrement difficiles à trouver. Merci également à Claude Pennetier qui m'a gracieusement donné accès au « Maitron en ligne ». Mais surtout à Lucie qui a intensément participé à l'expurgation des fautes et coquilles qui étaient présentes en grand nombre dans ce manuscrit.

Enfin, mes remerciements vont à Isabelle Renaudet pour ses conseils bibliographiques, pour avoir effectué un suivi actif, ainsi que m'avoir aidé à déterminer les cadres pour ce sujet. Par ses relectures critiques, elle m'a permis de choisir l'orientation de ce travail.

Index des sigles et acronymes récurrents

BI : Bureau International de la Gauche Communiste

CI : Commission Interne

CU : Commissaire Unique

FB : Fraction Belge

FFGC : Fraction Française de la Gauche Communiste avant la scission de 1945

FFGCI : Fraction Française de la Gauche Communiste (Internationale) après la scission groupe de Suzanne Voute et Albert Maso. Nous avons choisi de faire cette distinction pour faciliter la différenciation.

FI : Fraction Italienne

FIC : *Fracción de la Izquierda Comunista* (Fraction de la Gauche Communiste)

FSCS : *Frazione di Sinistra dei Communisti e Socialisti* (Fraction de Gauche des Communistes et Socialistes)

GCF : Gauche Communiste de France

GCI : Gauche Communiste Internationale

IC : Internationale Communiste

ICO : Information et Correspondances Ouvrières

ILO : Information et Liaisons Ouvrières

KAPD : *Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands* (Parti Communiste des Ouvriers d'Allemagne)

KBS : *Kommunistenbond Spartakus*

OCR : Organisation Communiste Révolutionnaire

PCd'I : Parti Communiste d'Italie

PCI : Parti Communiste Italien

PCInt : *Partito Comunista Internazionalista* (Parti Communiste Internationaliste)

PCInt-BC : *Partito Comunista Internazionalista*, publiant la revue *Battaglia Comunista*

PCInt-PC : Partito Comunista Internazionalista, *Programma Comunista* (Parti Communiste Internationaliste) puis *Partito Comunista Internazionale* (Parti Communiste International). Souvent abrégé **PCInt** dans un contexte ne prêtant pas à confusion. Utilisé indifféremment pour les sections italiennes ou françaises à parti de 1963.

PCInt-RC : *Partito Comunista Internazionalista* publiant la revue *Rivoluzione Comunista*

PCI-T : Parti Communiste Internationaliste - Trotskyste. Section française de la IVe Internationale

PCUS : Parti Communiste d'Union Soviétique

PO : Pouvoir Ouvrier

RI : Révolution Internationale

RKD : *Revolutionären Kommunisten Deutschlands* (Communistes Révolutionnaires d'Allemagne)

SouB : Socialisme ou Barbarie

UC : Union Communiste

Introduction

Pourquoi étudier la Gauche Communiste Italienne ? Quel intérêt peut-on trouver dans l'analyse d'un courant politique que l'on peut, à certains moments de son histoire, qualifier sans gêne de groupusculaire. Dès les premières recherches sur cette Gauche Italienne, trois spécificités retiennent l'attention. Premièrement, l'originalité des positions politiques attise la curiosité. Ensuite, la rareté des études universitaires sur le sujet déconcerte. Enfin, l'influence du bordiguisme sur d'autres mouvements révolutionnaires étonne d'autant plus que peu d'entre eux assument cette filiation

Mais tentons tout d'abord de définir ce qu'est cette « Gauche Communiste », qui sont « les bordiguistes » et d'où viennent les origines de ces termes.

Définitions et cadre historique

L'expression « Gauche Communiste » qualifie à l'origine les groupes communistes qui, autour de 1920, se sont constitués comme fraction de gauche dans les partis de la 2^{sd} Internationale. Quelques années plus tard, elle désigne les partis qui se sont opposés aux directives moscovites dans le Komintern. C'est Lénine qui caractérise et unifie ce mouvement en le critiquant dans *La maladie infantile du communisme* publié en 1920¹. Incluant alors la gauche hollandaise, la gauche italienne, le luxembourguisme allemand, mais également la gauche communiste Russe², ce terme de « Gauche Communiste » s'est progressivement élargi en incorporant aujourd'hui les courants conseillistes³ et situationnistes. Politiquement, tous ces mouvements se caractérisent par un refus du réformisme, un refus des partis de masses, un refus de toutes revendications transitoires qui ne ferait qu'aménager le capitalisme (position maximaliste) ainsi qu'un internationalisme

¹ Lénine utilise le terme de « Communiste "de gauche" », Vladimir Lénine, *La maladie infantile du communisme*, Paris, Ed. Sociales, 1970, p 23. 1^{re} éd. 1920.

² Lénine critique Boukharine, mais dans les faits la Gauche Communiste russe fut plutôt incarnée par G. Miasnikov,

³ Synonyme de « communiste de conseil » en un peu moins péjoratif. Cette expression désigne un courant marxiste s'opposant au léninisme (au moins sur certains points) et qui est caractérisé par une critique virulente des syndicats, du parlementarisme ainsi que la défense de la primauté des conseils ouvriers sur le parti (voir l'absence totale de ce dernier) durant le processus révolutionnaire.

sans failles. Plus généralement, ces gauches communistes furent considérées à juste titre, comme la gauche marxiste non trotskyste et résolument antistalinienne.

Cette définition peut être à rapprocher du terme « d’ultragauche ». Utilisé dans les années 1930 par A. Prudhommeaux⁴ pour qualifier le KAPD (Parti Communiste Ouvrier Allemand), ce terme devint réellement employé à partir des années 1960-1970 par les situationnistes pour qualifier l’ensemble des gauches antiparlementaires et antisoviétiques, mais demeurant sur des bases marxistes. Malheureusement, cette notion demeure ambiguë. Bien que certains groupes de la gauche communiste parlent « d’ultragauche » pour définir un milieu large et mal définit, aucun des ces rassemblements ne s’en est publiquement revendiqués. De plus, l’utilisation récente de ce terme par l’État français, dans le but de définir tous groupes politiques se trouvant à gauche du trotskysme, a achevé de lui faire perdre son sens. Nous préférons donc l’utilisation plus restreinte du terme « Gauche Communiste » pour définir la sensibilité dans laquelle s’inscrit le courant à l’étude.

Même si la Gauche Italienne ne peut être qu’inscrite dans ce mouvement de la Gauche Communiste, elle possède tout de même des spécificités qui la mettent à part des autres composantes de ce courant. Bien que critiquée par Lénine vis-à-vis de son antiparlementarisme⁵, la Gauche Italienne ne s’en réfère pas moins abondamment à ce dernier, ce qui est plus rarement le cas chez les autres membres de la Gauche Communiste.

Si ce courant ne peut commencer à être qualifié de bordiguiste qu’à partir des années 1930, la constitution de son corpus idéologique débute dès les années 1910 et la constitution du mouvement dit de la « gauche italienne ». Affirmant des positions antiparlementaristes et « défaitistes révolutionnaires » vis-à-vis des guerres impérialistes, une fraction se rassemble rapidement autour de la figure d’Amadeo Bordiga (Alfa)⁶ (1889–1970). Elle scissionne du PSI (Parti Socialiste Italien) en 1921 et adhère à la 3e internationale

⁴ André Prudhommeaux, militant conseilliste, utilise ce terme dans une préface de sa traduction de la lettre de réponse d’H. Gorter (chef du KAPD) à Lénine. Herman Gorter, *Lettre ouverte au camarade Lénine*, Paris, *L’Ouvrier Communiste*, 1929-1930.

⁵ « Le camarade Bordiga et ses amis “gauches” tirent [...] cette conclusion fausse qu’en principe toute participation au parlement est nuisible », Vladimir Lénine, *La maladie infantile du communisme*, op. cit. p.110.

⁶ Pour plus d’information sur le personnage, ses combats et son histoire, nous renvoyons à la chronologie faite par Augustin Guillaumon, *Chronologie d’Amadeo Bordiga* disponible à cette adresse : <http://www.left-dis.nl/f/chrobor.htm> dernière consultation le 20/08/13

en créant le PCd'I (Parti Communiste d'Italie)⁷. Cette ancienne fraction de gauche du PSI accepte donc de mettre de côté son antiparlementarisme pour respecter les 21 conditions drastiques d'adhésion au Komintern. La gauche italienne resta fidèle aux directives de l'Internationale jusqu'à son troisième congrès (1921) où cette dernière demanda l'inacceptable : la création d'un front unique avec les partis et syndicats sociaux-démocrates. Au niveau de l'Italie, le courant de gauche est majoritaire dans le PCd'I et reste à la tête de l'organisation jusqu'en 1925 où une véritable bolchévisation du parti est impulsée par l'IC qui soutient le « centre » représenté par A. Gramsci. La Gauche Communiste italienne se mit alors à lutter contre ce qu'ils appellent « la dégénérescence de l'Internationale Communiste », mais Bordiga, comme son opposant Gramsci, furent arrêtés par le régime fasciste et isolés sur l'île d'Ustica en 1926. Une grande partie des militants du PCd'I furent ainsi contraints de fuir l'Italie. C'est dans l'exil en Belgique, en Allemagne, aux États-Unis et en France que se développe cette « gauche italienne » devenant internationale et que naît la figure d'un Bordiga considéré comme son « grand chef »⁸. Dès le début, ce mouvement s'affirme comme léniniste et défend une vision particulière du Parti communiste qu'ils jugent nécessaire à la révolution. Si d'autres groupes de la Gauche Communiste, plus proche du conseillisme, commencent à défendre l'idée que la Russie bolchevique est en train d'évoluer vers un capitalisme d'État dont la NEP (Nouvelle Politique Economique) est l'une de ses premières formes⁹, ce n'est pas encore le cas de ceux que l'on commence à pouvoir appeler bordiguiste¹⁰. Ils défendent par contre, l'idée, déjà développée par Bordiga en 1922, que l'union contre le fascisme incarne le choix de la défaite du mouvement ouvrier. Ils affirment, en effet, que le fascisme et la démocratie demeurent les deux faces d'une même

⁷ Plus de détails dans Amadeo Bordiga, *Histoire de la gauche communiste (3 Tomes traduits)*, Chicoutimi, 2005, bibliothèque de l'UQAC, coll. : Les classiques des sciences sociales. 1re éd. : Il Programma Comunista 1964 (5 Tomes).

⁸ « La vie du Grand chef du communisme italien Amédée Bordiga est menacée par les tortionnaires fascistes, vils serviteurs de la bourgeoisie italienne », *Le Réveil Communiste* n° 2, Lyon, janvier 1928.

⁹ *L'Ouvrier communiste* n° 1 cité par Philippe Bourrinet, *Le courant "bordiguiste" 1926 – 1999, Italie, France, Belgique*, Zoetermeer (Pays-Bas), éd. left-dis, 1999 (éd. augmentée), p. 62. En libre accès sur le site left-dis.nl dernière consultation le 04/09/13. À l'origine, *Le courant "bordiguiste" 1926 – 1945, Italie, France, Belgique*, thèse de maîtrise, dirigée par Jacques Droz, 1980, Paris 1 Sorbonne.

D'ailleurs en 1927, un groupe dirigé par Michelangelo Pappalardi et rassemblé autour du périodique *Réveil Communiste* rompit avec le bordiguisme pour se rapprocher des conseillistes notamment sur la question de la NEP et de la vision de l'URSS.

¹⁰ Ils se définissent eux même de la sorte dans leur plateforme présentée en 1926 au Vème Congrès du PCF. *Plateforme de la gauche, projet de thèse présenté par un groupe de « gauchistes » (bordiguistes) à l'occasion du Ve congrès du Parti Communiste Français*, Paris, Imprimerie spéciale de la librairie du travail, 1926.

pièce : celle du capitalisme. En conséquence, ils rejettent tout front unis contre le fascisme, refusent toute alliance avec les organisations sociales-démocrates et affirment que la seule solution reste la lutte de classe et la révolution communiste¹¹. L'antifascisme est donc « le pire produit du fascisme » puisqu'il substitue à l'opposition révolutionnaire « capitalisme contre communisme », l'opposition bourgeoise « fascisme contre démocratie ». Bordiga fut d'ailleurs exclu de l'IC en 1930 pour avoir défendu cette position dite d'anti-antifascisme (accusé de trotskysme). Pendant ce temps, le courant bordiguiste en exil se constitue en 1928 en Fraction de Gauche du Parti Communiste Italien et développe ses positions dans les revues *Bilan* (1933-1938) puis *Octobre* (1938-1939) qui sont, encore aujourd'hui, considérées comme des références théoriques par la gauche communiste. Ces publications furent principalement animées, depuis Bruxelles, par Ottorino Perrone (Vercesi, 1897-1957). Après plusieurs tentatives infructueuses, un noyau français de la GCI (Gauche Communiste Internationale) se constitue en 1942 à Marseille¹². Un an plus tard, le courant se structure à une plus grande échelle en Italie où est créé le PCInt (*Partito Comunista Internationalista*) autour de Bruno Maffi (1909-2002) et Onorato Damen (1893-1979). Vercesi les rejoint trois ans plus tard.

Même si l'on peut commencer à qualifier cette gauche italienne de « bordiguiste » dès la fin des années 1920, ce terme prend tout son sens pour déterminer le courant qui se développe principalement en Italie, France et Belgique dans l'immédiat après-guerre. En effet, durant cette période le caractère tutélaire de la figure de Bordiga est indéniable. Refusant le culte de la personnalité, l'ensemble du mouvement a toujours tenté de rejeter le terme de « bordiguisme », mais il ne pouvait échapper au poids de son leader le plus charismatique. Bien que Bordiga ne redevint pas actif politiquement avant 1949 (du moins publiquement), l'influence de ses thèses développées dans les années 1920 sur les idées défendues par le « noyau » en France et le PCInt en Italie fait de lui le personnage référence pour ces organisations. Mais c'est après son retour officiel et suite à la scission de 1952 que les idées de Bordiga prirent réellement toutes leurs particularités.

¹¹ Philippe Bourrinet, *Le courant "bordiguiste" 1926 – 1999, Italie, France, Belgique, op. cit.*, p 27-28.

¹² Cette création est impulsée par de futures importantes figures de la gauche communiste comme Suzanne Voute, Mark Chirik, Alberto Véga, Robert Salama et en parti Jean Malaquais sur lesquels nous reviendrons dans le développement de cette étude.

Car c'est avant tout la singularité des thèses développées par ce courant qui lui donne son intérêt. C'est d'ailleurs pour cette raison que cette étude décide d'insister sur les clivages et positionnements politiques plus que sur les personnalités des individus qui ont participé à son histoire. Si nous décidons de sortir plusieurs militants de leur anonymat en donnant leurs noms, pseudonymes et leur parcours ce n'est pas seulement par amour de la précision historique. Bien que chaque scission soit le produit d'un contexte historique d'une certaine période, elles furent tout de même incarnées par des personnalités qu'il convient de mettre en lumière pour comprendre les enjeux portés par leurs positionnements politiques.

Malgré l'intérêt que peut porter l'étude de ces groupes et des opinions qui ont été les siennes, l'histoire de ce mouvement est largement négligée par la recherche universitaire française.

Un courant peu étudié

Si les recherches sur l'histoire de la « gauche communiste » sont rares, celles sur le courant bordiguiste sont presque inexistantes. À l'exception du mémoire de maîtrise de Philippe Bourrinet *Le courant « bordiguiste » (1926-1945)* ainsi que de la thèse de Michel Roger *Histoire de la « gauche italienne » dans l'émigration*¹³, tous deux soutenus il y a plus de 30 ans, les recherches universitaires en français sur le courant bordiguiste font cruellement défaut. Mais l'on peut, tout de même trouver quelques références, qui vont de la simple allusion à plusieurs chapitres dédiés dans des ouvrages plus généraux sur l'ultra-gauche. Le premier demeure celui de Richard Gombin, *Les origines du gauchisme* publié en 1971, mais les allusions au courant bordiguiste y sont quasi inexistantes. L'auteur préfère se centrer sur les positions politiques des mouvements conseillistes et situationnistes. L'ouvrage le plus connu reste celui de C. Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche* publié en 2003. Mais il souffre de nombreuses inexactitudes et ajoute seulement quelques menus détails aux informations que l'on peut glaner dans les ouvrages de Bourrinet, Roger, Roche, et quelques autres. Cette publication a d'ailleurs été vivement critiquée par l'ensemble de l'ultragauche. Ces derniers lui ont reproché, entre autres, d'analyser

¹³ Michel Roger, *Histoire de la « gauche italienne » dans l'émigration*, Thèse effectuée sous la direction de Madeleine Rebérioux, EHESS, soutenue en 1981. Publiée sous le titre Michel Roger, *Les années terribles (1926-1945)*, Paris, Ni patrie ni frontière, 2012.

uniquement les groupes en eux même au détriment de leurs idées et de poser le courant bordiguiste comme précurseur du négationniste, car anti-antifasciste¹⁴. On peut également trouver quelques renseignements précieux dans des publications universitaires récentes en lien avec la gauche communiste. Ces dernières se concentrent principalement autour de la revue *Socialisme ou Barbarie* en raison de la postérité de ses deux principaux rédacteurs (C. Castoriadis et C. Lefort)¹⁵.

C'est en réalité dans les ouvrages d'Histoire écrits par les militants que l'on trouve le plus d'informations. Si la plume y est partisane et qu'ils y portent un discours politique défendant les positions d'une certaine chapelle, ce sont dans ces études que l'on trouve le plus d'informations et de témoignages rapportés. Souvent, ces derniers n'hésitent pas à reproduire des correspondances ou d'autres sources introuvables dans leur intégralité. Deux ouvrages généraux sur l'ultra-gauche furent particulièrement utiles. Le premier est un livre basé sur des réunions publiques organisées par Roland Simon et intitulé *Histoire critique de l'ultragauche*¹⁶. S'il aborde les différents courants de la gauche communiste en critiquant leurs positions politiques selon un point de vue communiste, il développe néanmoins, de manière plutôt honnête les idées fondamentales et l'évolution historique des différents mouvements et notamment celui de la gauche italienne. Malheureusement, il se concentre principalement, pour ce sujet, sur la période antérieure à 1951 et n'aborde presque pas la postérité du courant bordiguiste. Le second, plus difficile à trouver, est celui publié par Jean Louis Roche en 2009 : *Histoire du maximalisme dit ultra-gauche*¹⁷. Cet ouvrage, précieux aux vues des sources introuvables reproduites qu'il cite largement, aborde, quoique succinctement, l'évolution des groupes bordiguistes avant et après 1952. Rédigé par un ancien membre du CCI (Courant Communiste Internationaliste), ce livre se concentre largement sur l'histoire de cette organisation. D'ailleurs, il se transforme parfois en véritable éloge panégyrique du créateur principal de ce groupe ainsi qu'en règlement de compte avec

¹⁴ Sur le sujet, citons la critique de Loren Goldner : « Ce que raconte et surtout ce que ne raconte pas l'Histoire générale de l'ultra-gauche de Christophe Bourseiller », *revue Agone* n°34, 2005. On peut également voir la réponse de Bourseiller à ses détracteurs : Christophe Bourseiller, *Réflexions tardives sur l'histoire générale de l'ultra gauche*, 2005, publiée sur son site internet.

¹⁵ Principalement la thèse de Marie France Raflin, « *Socialisme ou barbarie* » : *du vrai communiste à la radicalité*, thèse dirigée par René Mouriaux, IEP Paris, soutenue en 2005 ainsi que l'ouvrage de Philippe Gottraux, *Socialisme ou Barbarie. Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 1997.

¹⁶ Roland Simon, *Histoire critique de l'ultra-gauche, trajectoire d'une balle dans le pied*, Marseille, Senonevero, 2009.

¹⁷ Jean Louis Roche, *Histoire du Maximalisme dit ultra-gauche*, Palaiseau, Ed du Pavé (autoédition), 2009

certaines militants de la gauche communiste. Parvenir à distinguer le fait de l'appréciation personnelle de l'auteur y est parfois difficile, mais en le faisant, on peut réussir à dénicher quelques informations cruciales.

Le manque d'études historiques sur le courant bordiguiste est d'autant plus regrettable que les positions originales du mouvement semblent avoir eu un réel impact sur d'autres courants révolutionnaires récents. Au vu de ses nombreuses similitudes, l'influence sur d'autres mouvements tel que le courant communiste¹⁸ semble criante. Bien qu'ils ne tirent pas du tout les mêmes conclusions, on retrouve chez ces derniers un certain nombre de points communs, notamment avec la pensée de Jacques Camatte, ce qui rend cette filiation réaliste. De plus, même si les communistes refusent l'idée du « parti » défendue par les bordiguistes, l'on retrouve tout de même une certaine forme du concept de « renversement de la praxis » cher à ces derniers. Si ce courant communiste commence à être l'objet de diverses études universitaires, notamment en Amérique du Nord où elle est surnommée *french theorie*, la piste de recherche autour de ses origines est encore vierge de tous travaux et demande à être approfondie.

Le groupe *Lotta Comunista*, issu d'anarchistes s'étant progressivement tourné vers un léninisme antistalinien se revendique également de textes de Bordiga. Ce groupe est intéressant à étudier, car il parvient à publier des textes dans de nombreuses langues, a des groupes dans de multiples pays d'Europe, revendique des effectifs importants en Italie et pourtant son histoire demeure mal connue au-delà de ses propres publications panégyriques¹⁹.

Le nombre de travaux sur le courant bordiguiste est déjà plus important de l'autre côté des Alpes. On trouve par exemple l'ouvrage de Sandro Saggiaro, *Né con Truman, Né con*

¹⁸ Courant se voulant comme un dépassement de l'ultragauche et affirmant la nécessité d'une révolution sans transition socialiste. Ils refusent ainsi les programmes de transitions classiques portés par les organisations ouvrières, qu'ils appellent « programmatisme » et qui sont seulement basés sur l'aménagement du Capital. Ils pensent que les mesures directement applicables ne doivent pas être opposées aux buts de l'abolition de la propriété privée, du salariat et l'État et de la valeur. Ils refusent en conséquence les conceptions de parti, d'avant-garde et d'État prolétarien. Certains d'entre eux ont une démarche majoritairement attentiste et purement théoricienne à l'instar de certains bordiguistes.

¹⁹ Guido la Barbera, *Lotta Comunista, le groupe d'origine (1943-1952)*, Montreuil, Ed. Science Marxiste, 2012

*Stalin*²⁰, qui revient sur l'histoire du *Partito Comunista Internazionalista* de sa création jusqu'à la crise de 1952. Malgré quelques études en italien, l'analyse du pan français de ce courant reste globalement inexplorée.

Si quelques-uns d'entre eux peuvent aborder de manière indirecte l'histoire de la gauche communiste italienne en France, seuls les ouvrages de Philippe Bourrinet et de Michel Roger traitent ce sujet de manière directe. C'est donc naturellement que cette étude tente de prendre la suite de leurs travaux de recherche qui s'arrêtent en 1945.

Une orientation historiographique particulière

En raison du sujet traité, de l'approche choisie et de la période étudiée, cette étude peut être rattachée à divers courants historiographiques. Au vu du terrain choisi, ce travail relève directement d'une histoire politique où ni l'événement, ni l'histoire des États ne sont au centre, mais qui écrit une histoire des groupes et des idées politiques. Si l'étude de milieux et réseaux politiques révolutionnaires était déjà développée à travers l'histoire du mouvement ouvrier proposée par Jean Maitron dès les années 1950²¹, elle connaît depuis quelques années un renouveau avec l'essor d'une nouvelle histoire politique. Pour ce travail, c'est plus précisément la « nouvelle histoire des idées politiques » en écho au livre éponyme dirigé par Pascal Ory²², qu'il convient de cibler. Resurgissant sur le devant de la scène dans les années 1980 grâce à la mise en lumière des travaux de René Rémond et Jean Touchard²³, elle bénéficie aujourd'hui de l'apport de nombreux chercheurs publiant des études à la frontière de l'histoire et de la science politique. Pourtant si elle réaffirme avec justesse l'intérêt de l'étude des superstructures idéologiques et politiques, elle ne doit pas non plus laisser de côté la mise en contexte économique en niant le poids de l'infrastructure économique dans le développement des idées. Pour notre étude, il est en effet impossible

²⁰ Sandro Saggiaro, *Né con Truman né con Stalin, Storia del Partito Comunista Internazionalista (1942-1952)*, Milan, Colibri edizioni, 2009. Devrait paraître en version française aux éditions ni patrie ni frontières vers la fin de l'année 2013.

²¹ Jean Maitron, *Histoire de l'anarchisme en France* (2 t.), Gallimard, Tel, 1975. Version augmentée de la thèse du même auteur soutenue en 1951.

²² Pascal Ory (dir.) *Nouvelle histoire des idées politiques*, Paris, Hachette, Pluriel, 1987.

²³ René Rémond, *Les droites aujourd'hui*, Paris, Point, éd. Louis Audibert, 2005. Texte d'actualisation de l'ouvrage : *La droite en France de 1815 à nos jours*. Continuité et diversité d'une tradition politique publiée en 1954 et Jean Touchard, *Histoire des idées politiques* (2 t.), Paris, PUF, 2006. Première édition de 1959.

de comprendre le renoncement à l'activisme révolutionnaire des bordiguistes sans le replacer dans le contexte économique et social des Trente Glorieuses.

Bien que les membres de cette gauche italienne récusent farouchement ce qualificatif, cette étude est tout de même à rapprocher d'une histoire des intellectuels. S'ils demeurent avant tout des militants, certaines de leurs activités partisans résolument tournées vers la théorie, peut pousser à les intégrer contre leur gré dans le cercle des intellectuels. En reprenant la définition de l'intellectuel proposée par Pascal Ory où il est vu comme un « homme qui communique une pensée : influence interpersonnelle, pétitionnement, tribune, essai, traité... Et dans son contenu la manifestation intellectuelle sera conceptuelle, en ce sens qu'elle supposera le maniement de notions abstraites. »²⁴, nul doute que les bordiguistes peuvent être intégrés dans cette catégorie même si ces derniers n'utilisent pas les mêmes moyens de diffusion de leur pensée. Mais à l'inverse des Castoriadis, Lefort et Lyotard de *Socialisme ou Barbarie*, les bordiguistes ont toujours refusé de s'insérer dans le panorama intellectuel français. Il n'en reste pas moins que leur importance dans ce milieu n'est pas négligeable. D'anciens bordiguistes rentrés à *Socialisme ou Barbarie* alors qu'ils étaient ouvriers, parvinrent d'ailleurs à s'extraire de leur condition en gagnant le milieu intellectuel²⁵. L'utilisation des outils de la sociologie du politique peut être grandement utile et, pour reprendre les expressions de Max Weber, s'il paraît difficile d'affirmer que certains militants soient parvenus à « vivre de la politique » et non seulement « vivre pour la politique »²⁶, on peut arguer tout de même que certains ont pu « vivre par la politique ». En effet, aucun n'est devenu politicien professionnel, pour autant les échanges entre le milieu intellectuel et celui militant permis à certains de changer radicalement leurs conditions de vie.

Pour les bordiguistes orthodoxes, la situation est un peu différente. En effet, leur réel apport au milieu intellectuel réside au niveau des traductions et de la diffusion des textes fondateurs du mouvement communiste. Si les périodiques bordiguistes, à diffusion modeste, ne touchèrent qu'un public limité, il n'en est pas de même des traductions qui ont été faites

²⁴ Pascal Ory & Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 2004, p.13, 1^{ère} édition 1987.

²⁵ Jacques Gautrat (Daniel Mothé) tourneur chez Renault pendant 21 ans. Soutint une thèse de sociologie à l'École Pratique des Hautes études grâce au soutien d'Edgar Morin. Il écrit de nombreux ouvrages reconnus sur l'autogestion, le travail, etc., et finit par devenir chercheur au CNRS

²⁶ Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, 10/18, 1963, p. 1937. 1^{ère} éd. 1919

par ces derniers. La majorité des textes de Marx que l'on peut trouver aujourd'hui dans le commerce ont été traduits par des membres de la gauche communiste dans le cadre de leur activité militante. La totalité des traductions publiées aux éditions Maspéro ainsi que la plupart de celle des éditions 10/18 l'ont été par Roger Dangeville. D'autres traductions de textes de jeunesse de Marx publiés par Spartacus ont été faites par Jacques Camatte tandis que les pléiades des éditions Gallimard, republiées fragmentairement en Folio, ont été compilées et traduites uniquement par des membres de la gauche communiste. Si Maximilien Rubel, Louis et Monique Janover étaient issus du conseillisme, on retrouve également des traductions de Suzanne Voute (Frédérique), Louis Evrard (Cardan) et Jean Malaquais dont il est fréquemment question dans cette étude. La problématique d'approche du milieu intellectuel répandu en France et notamment utilisé par Jean François Sirinelli, où ces derniers sont analysés à la lueur de leur engagement politique, est renversée dans le cas de l'étude du courant bordiguiste. En effet, ce ne sont plus des intellectuels dont les travaux ne peuvent être compris qu'en étudiant leur engagement politique, mais des militants politiques dont le « métier de militant », pour reprendre l'expression de Daniel Mothé²⁷, conduit à une production intellectuelle. L'apport est tout de même considérable puisque nombre d'intellectuels français ont construit leur idée de Marx grâce aux traductions faites par les membres de la gauche communiste qui étaient alors en véritable concurrence sur ce point avec les Editions Sociales.

Au niveau de la périodisation, l'époque dans laquelle s'intègre cette étude ne donne guère de doute vis-à-vis de sa classification historique. Se déroulant de l'après-guerre jusqu'à la fin des années 1960 ce travail ne peut être rattaché qu'à « l'Histoire du temps présent » et ce, notamment en vertu de ce que Danièle Voldman appelle la « vivance » des témoins²⁸. On se retrouve donc à écrire une Histoire avec peu de recul donné par le temps et ne pouvant se trouver sur la longue durée. Mais comme l'affirmait René Rémond, « Je ne suis pas certain que le temps à lui seul, comme par un effet mécanique, substitue aux passions la sérénité et l'objectivité »²⁹. Par contre, cette objectivité peut être plus remise en question vis-à-vis du

²⁷ Daniel Mothé, *Le métier de militant*, Paris, Seuil, 1973.

²⁸ Cité par C. Delacroix dans C. Delacroix, F. Dosse & P. Garcia, *Les courants historiques en France XIXe-XXe*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 2005, p.535.

²⁹ René Rémond cité par Jean François Soulet et Sylvaine Guinle-Lorinet, *Précis d'histoire immédiate, le monde depuis la fin des années 60*, Paris, Armand Colin, 1989, p.17.

rapport que peut entretenir l'historien avec son sujet. Dans ce cas précis, si mon engagement militant à largement influencé le choix du sujet, il m'a également permis d'avoir accès à certains contacts et certaines archives privées inaccessibles autrement. Il semble aussi indispensable d'avoir une connaissance minimale des textes de Marx pour comprendre les débats en jeu dans les groupes bordiguistes. De plus, si l'on suit la thèse de Benoit Verhaegen, « seul le sujet historique engagé dans le renversement des rapports sociaux existants peut être l'auteur d'une connaissance plus vraie, plus féconde de sa propre situation et du mouvement historique d'ensemble dans lequel s'insère son action »³⁰. Cette intégration dans ce « mouvement historique d'ensemble » pourrait donc être considérée comme un avantage.

On trouve également dans cette étude quelques approches micro-historiographiques, notamment à travers l'étude du témoignage de militants pour en déduire le fonctionnement et l'atmosphère sociale du groupe. On peut notamment déceler dans l'analyse du témoignage spontané de Lucien Laugier un certain « vécu » ainsi que « l'expérience sociale » constituant la « dimension relationnelle » chère à Edoardo Grendi³¹.

Une abondance de sources ...

« Pour l'histoire proche, il existe toute sorte d'autres sources documentaires que les archives publiques, et qui ne sont pas astreintes aux mêmes règles : archives privées, de partis, de syndicats, d'associations, d'entreprises, sans oublier l'apport inestimable, de l'imprimé presse, publications des débats parlementaires, littérature grise, recensements de toute sorte, ni les ressources de plus en plus volumineuses et de mieux en mieux répertoriées de l'audiovisuel, les sondages d'opinions et les témoignages – recueillis par voie orale ou écrite – des acteurs ou des témoins. À vrai dire l'historien qui travaille sur le temps présent est davantage menacé par la surabondance que par la pénurie. » (René Rémond, *L'histoire et le métier d'historien en France*)³²

Cette citation est d'autant plus vraie pour notre étude que le mouvement bordiguiste a eu une productivité quasi logorrhéique de textes théoriques et partisans. En effet, le nombre de périodiques publiés par divers petits groupes est impressionnant au vu de leurs forces militantes. Bien que la plupart de ces publications, diffusées hors commerce ou à un trop petit nombre d'exemplaires, soient aujourd'hui introuvables en bibliothèque, le courant

³⁰ Benoit Verhaegen, *Introduction à l'histoire immédiate. Essai de méthodologie qualitative*, Paris, Duculot, 1973, P.189-190. Cité par Jean François Soulet, *L'histoire Immédiate, Historiographie, sources méthodes*, Paris, Armand Colin, 2009, p.143.

³¹ Selon Jacques Revel dans C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia & N. Offenstadt (dir.), *Historiographie Concepts et Débats* (2 t.), Paris, Gallimard, Folio Histoire, 2010, p.531.

³² René Rémond, « l'histoire contemporaine », dans François Bédarida (dir.) 1995, *L'histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris Ed. de la maison des sciences de l'homme, p.250. Cité par C. Delacroix dans C. Delacroix, F. Dosse & P. Garcia, *Les courants historiques en France XIXe-XXe*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 2005, p.533-534.

bordiguiste a développé une véritable culture de la mémoire et des archives. Ainsi la plupart des organes de presse sont disponibles directement auprès des groupes politiques existants encore, de ceux se réclamant de leur filiation ou dans les archives privées des militants. Certains ont même fait de considérables travaux de scannérisation pour les mettre en ligne³³. De plus des rééditions et traductions inédites régulières de divers textes jugés importants (presque toujours dans leur intégralité), se font fréquemment dans leur presse, leurs revues et leurs brochures. Comme l'affirmait Jean-François Soulet : « Pour qui veut analyser un courant politique ou idéologique, rien n'est plus pratique que de recourir à la presse qui, tout à la fois, la reflète et la construit ».³⁴ L'étude de la presse est donc à privilégier et constitue déjà un corpus impressionnant par son volume.

Mais l'on peut y ajouter également les nombreuses relations épistolaires entre les groupes ainsi qu'entre les militants. Difficiles à trouver, certaines d'entre elles ont été compilées par des militants les ayant dénichées dans les archives de leurs anciens camarades³⁵. Les témoignages et entretiens avec les acteurs sont également à privilégier, mais très peu de militants ayant participé au mouvement bordiguistes à la sortie de la guerre demeurent encore en vie. La réutilisation d'entretiens déjà effectués, notamment par des militants, et publiés dans diverses revues a été très utile même si cela ne pouvait remplacer un témoignage direct. D'autres entretiens ont pu être faits avec des militants qui n'ont pas nécessairement été présents durant la période étudiée, mais qui ont très bien connu les principaux acteurs. Là aussi, les problèmes posés par ces témoignages indirects sont nombreux : ce sont des confidences faites il y a de nombreuses années et qui sont souvent modifiées par l'intermédiaire. Ce processus se fait d'ailleurs, la plupart du temps de manière inconsciente en fonction du souvenir positif ou négatif que produit le militant historique envers le sujet questionné. Il n'empêche que ces entretiens participent grandement à la compréhension des dynamiques de groupe ainsi qu'aux ressentis des militants qui, au-delà des débats formels, ont contribué à modeler l'évolution de ce courant révolutionnaire. Mais on peut également trouver un troisième type de témoignage : le témoignage spontané à

³³ Le site Soubscan.org par exemple qui scanne les numéros de socialisme ou barbarie ou encore le site de Fraction Interne du CCI (fractioncommuniste.org) qui a retranscrit les 38 premiers numéros de la revue *Internationalisme*. Dernière consultation le 05/09/13

³⁴ Jean-François Soulet, *L'histoire immédiate. Historiographie, sources et méthodes*, Paris, Armand Colin, 2009,

³⁵ Par exemple, la revue *Tempus Fugit* de François Langlet est principalement basée sur le travail d'archiviste de ce dernier.

l'instar de ceux rédigés par Lucien Laugier. Ce militant décide à partir des années de 1970 de coucher par écrit son vécu et les querelles et difficultés rencontrées par le groupe bordiguiste auquel il appartient. Jamais publiés de son vivant ces écrits précieux ne furent exhumés des archives personnelles de Laugier que par d'autres militants qui les mirent à disposition, notamment sur internet. En réalité, ce travail de recherche est largement rendu possible grâce à un travail d'archiviste autodidacte fait par les militants suivant la génération des acteurs de cette étude.

Pour les textes de Bordiga, un grand nombre n'ont jamais été traduits de l'italien. On peut tout de même en trouver quelques-uns republiés sur les sites internet des groupes de la gauche communiste, mais également traduits, publiés et mis à disposition par l'université du Québec à Chicoutimi³⁶.

...Mais de grandes difficultés d'accès

Les difficultés pour accéder à ces sources ont été nombreuses. Si l'on peut trouver quelques numéros des périodiques les moins rares à la BDIC de Nanterre ou à la BNF, les *bulletins* plus confidentiels et diffusés hors commerce y sont introuvables. De plus le volume important des productions bordiguistes, souvent dépassant allégrement les 100 pages par numéros, interdisait pour des raisons budgétaires les reproductions via le PEB (Prêt Entre Bibliothèque). Finalement aucune des sources citées ici n'est issue d'archives publiques à l'exception des quelques numéros de *Socialisme ou Barbarie* présents à la bibliothèque universitaire d'Aix-en-Provence. Ce fut donc les archives privées des militants, mais aussi d'autres historiens qui furent privilégiées. En effet, ce sont les contacts directs avec des militants bordiguistes qui m'ont permis d'obtenir les numéros de certains périodiques comme *L'internationaliste*, *Programme Communiste*, *Le prolétaire* ou *Invariance*. Pour ces publications, les collections des militants furent souvent bien plus complètes que celles disponibles à la BDIC. Mais ces militants n'avaient pas pour autant en leur possession les publications produites dans les années les plus difficiles du courant. J'ai heureusement pu bénéficier du travail d'archéologie des sources effectué par Philippe Bourrinet et Michel

³⁶ Collection dirigée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi dans le cadre de la collection les « classiques des sciences sociales » disponibles à cette adresse <http://classiques.ugac.ca/> dernière consultation le 21/01/2013

Roger qui m'ont confié quelques périodiques, bulletins et circulaires³⁷ internes photocopiés dans des archives de militants disparus. Mais le courant bordiguiste, sur la période étudiée, demeure transfrontalier et beaucoup de textes fondamentaux n'ont pas été traduits. Ma méconnaissance de l'italien fut donc un handicap assez fort notamment pour avoir accès aux articles d'*Il Programma Comunista* et à certains échanges épistolaires.

Pour le recueil de témoignages originaux, les problèmes furent de deux natures. Soit un refus pur et simple à l'instar de Christian Audoubert arguant qu'il avait pris ses distances avec le milieu et que participer à l'histoire de ce mouvement ne l'intéressait pas. Soit un accord, mais sous certaines conditions. Le maintien de l'anonymat, qui est la norme dans le courant bordiguiste, fut expressément demandé ainsi que le non-enregistrement des entretiens. Ainsi les initiales utilisées pour citer les propos des acteurs interrogés ont donc été modifiées et les entretiens durent être faits de manière informelle.

Points de clivages historiques

Dès les premiers dépouillements, les sources font échos à de très nombreuses reprises de deux points récurrents de clivage : la question du « parti » et celle de « l'activisme » qui sont d'ailleurs intimement liées. Que ce soit dans les débats avec le reste de la gauche communiste ou les discussions internes, ces sujets de controverse semblent avoir été récurrents à travers l'histoire du mouvement bordiguiste et le sujet principal des nombreuses scissions.

En effet, le courant bordiguiste défend une vision très particulière du « parti ». Ces derniers affirment la nécessité d'un parti communiste exerçant la dictature du prolétariat et guidant la révolution. Si en analysant la phraséologie l'on peut croire au premier abord à une vision marxiste-léniniste basique du « parti communiste », cette position théorique est en réalité beaucoup plus complexe. Dans une sorte de retour structuraliste à Marx, la sémantique du mot « parti » peut être très différente selon les groupes se revendiquant de Bordiga. Certains y voient un parti formel, d'autres l'ensemble des partisans du communisme (indépendamment du groupe auquel ils appartiennent), d'autres y voient la

³⁷ Principalement les périodiques des années 1950 de la FFGCI: *Bulletin interne de la fraction, Documents Intérieurs et Travail de Groupe*.

« classe pour soi »³⁸, d'autres encore une préfiguration du communisme. Ce terme peut donc parfois être plus à entendre dans le sens de « partisans » plutôt que définissant une organisation donnée. Cette définition particulière est intimement liée à la notion de « programme communiste », car le parti actuel n'est là que pour défendre ce dernier. Pour eux, ce « programme » est la prise du pouvoir par le prolétariat, détruisant l'État bourgeois, pour instaurer le communisme (c'est-à-dire l'abolition de la propriété privée, du salaire, de la valeur). Ce concept porte également l'idée que cette révolution prolétarienne est rendue inéluctable par la dynamique même du Capital. Mais c'est surtout l'idée qu'à aucun moment, ces principes ne peuvent être remis en cause pour favoriser une alliance ou temporiser si la situation n'est pas favorable. Ces principes sont immuables et les bordiguistes affirment haut et fort : « pas de marchandage de principes »³⁹. Si ce concept est une des bases fondamentales du courant bordiguiste, il n'en demeure pas moins plutôt flou sur de nombreux points. La plupart des termes ne sont pas explicités et firent l'objet de différentes interprétations qui provoquèrent des scissions.

Le second point d'achoppement est la question de l'activisme et donc plus largement de la praxis à avoir vis-à-vis de telle ou telle situations. C'est une question récurrente qui s'est posée durant chaque crise du courant bordiguiste. En effet, l'activisme pose en réalité la question de savoir s'il est possible que le parti ait un rôle d'éducateur des masses leur permettant de prendre conscience de leur exploitation ou si les conditions objectives considérées comme non propices à la révolution condamnent le parti à attendre qu'elles soient plus favorables. Deux camps se constituent alors, les uns qualifiant les autres d'opportunistes et d'activistes, les autres les considérant comme attentistes et intellectualistes.

Au-delà du débat subjectivisme/objectivisme du prolétariat et de la révolution, cette question soulève de nombreux problèmes vis-à-vis de la praxis qui ne sont toujours par réglés dans les organisations bordiguistes contemporaines.

³⁸ Par exemple la revue *Bilan* qui différencie nettement « dictature du parti » et « dictature du prolétariat » et est partisane de cette dernière. Bourrinet Philippe, *op. cit.*, p. 217.

³⁹ Citation présente à de nombreuses reprises dans les textes bordiguistes. Pour n'en citer qu'une : « Programme Communiste (présentation de la revue) », *Programme Communiste n°1*, Marseille, octobre-décembre 1957, p. 6. Expressions d'ailleurs écrit en lettres majuscules dans cette citation.

Mais le but de cette étude n'est pas de s'arrêter uniquement sur ces débats qui, bien que vitaux dans le processus de compréhension du mouvement, ne permettent pas d'en comprendre toutes les oppositions. Ainsi nous essayerons d'aller plus loin que ces oppositions officielles pour trouver les enjeux parfois interpersonnels de ces luttes internes et externes, notamment grâce aux entretiens, aux bulletins internes retrouvés, ainsi qu'aux articles sur la vie du parti que l'on peut glaner ça et là dans certaines publications.

Temporalité du sujet

Si la borne chronologique de départ de ce travail est rendue assez évidente par la définition du courant à l'étude ainsi que l'historiographie précédente, celle de fin semble plus ardue à déterminer. En effet si la fin de la guerre voit la naissance du *Partito Comunista Internazionale* italien en 1943, de la Fraction française de la Gauche Communiste en France en 1945 ainsi qu'historiographiquement la fin des travaux de P. Bourrinet et M. Roger, il pouvait s'avérer plus difficile de choisir une date de fin marquant une rupture aussi claire.

Le choix de l'année 1967 fut principalement fait en vertu de la scission importante qui se produisit dans le PCInt cette année-là, mais c'est également la date de mort du groupe *Socialisme ou Barbarie*. De plus, le mouvement social de mai 1968 marque une rupture plus large dans le milieu d'extrême/ultra gauche en en produisant la recomposition. Si le PCInt existe avant et après mai 1968, les principales visées de leurs critiques changent. Avant 1968 les bordiguistes attaquaient principalement les staliniens, après cette date, le « gauchisme » devint également une cible récurrente.

Mais le choix de cette année affirme également d'emblée le fait que c'est la partie française du courant bordiguiste qui est choisie pour être au cœur de ce travail. Ce sont en effet des membres français qui impulsèrent la scission de 1967. Mais le fait d'insister sur le développement français du courant bordiguiste ne nous permet pas pour autant de mettre de côté le pan italien du PCInt. Car, jusqu'en 1981, cette organisation est réellement transfrontalière. Ce n'est pas une simple « internationale » liant plusieurs organisations entre elles, mais bien le même parti possédant des sections à Naples, Milan, Marseille ou Paris. Un débat ou une scission dans un des groupes locaux a donc une influence directe sur l'ensemble des autres sections du parti.

Si ce travail souhaite aborder l'ensemble des courants se revendiquant de la pensée de Bordiga, il insiste particulièrement sur l'évolution du courant « bordiguiste orthodoxe » né après 1952, car c'est dans cette mouvance que l'on retrouve les concepts les plus originaux qui donnent toutes ses particularités aux idées bordiguistes.

Pourtant il peut s'avérer frustrant de devoir arrêter ce travail à la fin des années 1960. En effet, au fur et à mesure que l'on avance dans l'histoire du courant bordiguiste de cette deuxième moitié de XIXe siècle, les sources sont de plus en plus abondantes, les groupes de plus en plus nombreux et les controverses et scissions de moins en moins étudiées. Cette abondance de sources est loin de s'arrêter en 1967. Au contraire, la multiplication des groupes engendra une véritable profusion de périodiques ainsi que d'échanges entre les diverses organisations nouvellement créées. D'autres scissions d'importance eurent lieu dans le PCInt, celle de 1971 que Laugier détaille longuement dans ses écrits ainsi que celle de 1981 qui fit littéralement exploser cette organisation. Beaucoup plus internationales, elles mettent en jeu d'autres problématiques dues à un contexte différent et n'ont jamais été le sujet de travaux historiques, qu'ils soient universitaires ou militants.

Cette étude a donc pour but de vérifier si c'est bien cette idée du parti-programme rejetant l'activisme qui a construit toute l'identité du courant bordiguiste dans cette seconde moitié de vingtième siècle. Elle a également pour visée de contribuer à la rédaction d'une histoire du courant bordiguiste en faisant notamment l'inventaire des positions spécifiques défendues par ce courant, ainsi que des débats internes et externes qui ont marqué sa vie.

Dès les premières analyses du courant bordiguiste, deux questions se posent : Quelles sont les continuités et les ruptures caractérisant le courant bordiguiste de l'après-guerre jusqu'à 1967 ? Et comment les problématiques du « parti-programme » et celle du rejet de l'activisme ont-elles cimenté l'identité de ce courant sur cette même période ?

Pour y répondre, nous développerons chronologiquement l'histoire du courant bordiguiste après la guerre en privilégiant l'évolution en France. La première partie nous conduira de la création de la Fraction Française de la Gauche Communiste en 1945 jusqu'à la scission en 1950 d'une grande partie de ce groupe, parti pour rejoindre *Socialisme ou Barbarie*. La seconde partie nous permettra d'entreapercevoir les fluctuations du courant de 1950 jusqu'à 1957 en passant par la grande crise italienne de 1952 qui coupa le mouvement

bordiguiste en deux. Enfin, la troisième partie s'attardera sur le renouveau que ce courant a vécu à partir de 1957, renaissance principalement marquée par l'affirmation de l'originalité de la pensée de Bordiga. Mais ce renouveau ne fut pas exempt de ruptures portant encore et toujours sur les mêmes problématiques et qui iront jusqu'à pousser à la création d'une forme de post-bordiguisme très particulière : le camattisme.

1. 1945-1949 : La situation de la gauche italienne à la sortie de la guerre

1.1. État des lieux

Pour poser les cadres des relations entretenues entre les diverses organisations se réclamant de la gauche italienne, il semble important d'explicitier leurs positions dès la sortie de la guerre. Nombre de militants qui sont au cœur de cette étude étaient déjà présents et leurs relations personnelles, dans un milieu où les effectifs partisans sont très réduits, eurent une véritable influence sur les débats et luttes entre les organisations de la gauche communiste qui menèrent à la situation de crise du début des années 1950. Pour autant, détailler l'ensemble des désaccords théoriques ferait trop écho aux excellents travaux déjà effectués par P. Bourrinet. Nous développerons donc ultérieurement les débats qui ont fait clivage, et ce uniquement s'ils ont eu d'importantes conséquences lors de la période étudiée. Bien que notre sujet porte principalement sur le courant bordiguiste en France, considérant les affiliations internationales entre les partis, nous ne pouvons exclure l'évolution de la situation italienne de ce travail. En effet, les débats ayant provoqué les scissions en Italie sont extrêmement similaires à ceux qui se déroulent de l'autre côté des Alpes. De plus, au fur et à mesure des clarifications des divergences politiques, certains groupes présents en France et en Italie devinrent plus que des organisations sœurs et aboutirent à la création de partis communs transnationaux.

Création et essor du Partito Comunista Internazionale

En premier lieu et au vu de son impact majeur, il convient de s'attarder sur les incidences dues à la création du *Partito Comunista Internazionale* (PCInt) en Italie en 1943. Profitant de la participation de ses membres aux grandes grèves de Milan et Turin de la même année, ses rangs se renforcent comprenant plus de 50 sections et atteignant entre 1 000 et 3 000 membres dès 1945⁴⁰. L'essor du parti se produit majoritairement dans le nord du pays qui demeure coupé en deux par la guerre. Cette organisation créée principalement

⁴⁰ Philippe Bourrinet parle de 1 000 à 2 000 membres alors que Michel Olivier annonce 3 000. Cité dans Philippe Bourrinet, *op. cit.* p.241 et Michel Olivier, *La Gauche Communiste de France, Contribution à une histoire du mouvement révolutionnaire*, Toulouse, éd. du CCI, 2001, p14. On reste tout de même loin des 60 000 membres que revendiquait le PCd'I en 1923 et où les motions bordiguistes étaient votées favorablement à près de 90 % lors des congrès.

par Onorato Damen* (Onorio), Mario Acquaviva* et Bruno Maffi* se voulait dans la ligne directe du *Partito Comunista d'Italia* (PCd'I) disparu officiellement en 1926, mais survivant dans la clandestinité. Reprenant les mots d'ordre défendus par le courant bordiguiste des années 1920, tel que le refus d'alliance avec les partis bourgeois, le rejet de l'antifascisme et la dénonciation de la « dégénérescence de l'IC » (Internationale Communiste) récemment dissoute. La majorité de ses nouveaux membres croient à une reprise imminente du mouvement révolutionnaire à l'inverse d'Amadeo Bordiga* (voir infra). Cette renaissance du parti fait à nouveau de l'Italie la figure de proue du mouvement bordiguiste qui impulsa la dynamique des groupes des autres pays, ce qui n'était plus forcément le cas depuis l'exil des années 1930⁴¹ et la naissance de la Fraction Belge (FB) ainsi que de la Fraction italienne (FI) en France. À partir de 1945 le PCInt publie son journal : *Battaglia Comunista*⁴² et un an plus tard débute la parution de *Prometeo*⁴³ son organe théorique.

De la Fraction à la scission

En France la FI s'est regroupée à Marseille depuis le début de l'occupation. Sa composition a évolué et elle rassemble, en plus de nombreux expatriés italiens ayant fui la répression mussolinienne tels qu'Otello Ricceri* (Piccino), Giovanni Bottaioli (Butta) et Luciano Stefanini, des militants d'autres origines comme Marc Chirik* (Laverne) et Robert Salama* (Mouso). En parallèle s'est créé en 1942 un « noyau français de la Gauche Communiste » militant pour créer une « Fraction en France ». Ce fut chose faite après la 1re conférence organisée en décembre 1944. Le noyau devient la Fraction Française de la Gauche Communiste (FFGC) et regroupe entre autres des militants comme Suzanne Voute* (Frédérique), Chirik, Salama ou Albert Maso* (Véga) qui jouèrent, par la suite, un rôle majeur dans l'évolution du courant bordiguiste en France. Déjà proche de la FI et ami de Chirik, l'auteur du roman *Les Javanais*, Jean Malaquais* adhère alors à la FFGC dont le comité exécutif fut composé au départ par Frédérique, Mouso et Laverne. La FI accueillit l'annonce de la création de cette fraction avec circonspection et mit près de deux mois à la reconnaître

⁴¹ La plupart fuyant la répression mussolinienne, Cf. Philippe Bourrinet, *op. cit.* ou Michel Roger, *Histoire de la gauche italienne dans l'immigration (1926-1945)*, thèse de doctorat sous la direction de Madeleine Ribérioux, Paris, EHESS, 1981.

⁴² *Battaglia Comunista* n° 1, Juin 1945

⁴³ *Prometeo* n° 1, Juillet 1946.

officiellement⁴⁴. En 1945, la Fraction Italienne décide son autodissolution et l'adhésion individuelle des ses anciens membres au PCInt, les obligeant ainsi à rentrer en Italie pour adhérer à une organisation dont les positions étaient encore peu connues en France. Chirik appelle les militants restant en France à adhérer à la FFGC⁴⁵.

Rapidement, une opposition entre deux camps naît dans la Fraction française autour du cas Ottorino Perrone* (Vercesi). Personnalité historique du mouvement bordiguiste d'avant-guerre et créateur de la Fraction Belge, Perrone avait été accusé d'antifascisme et la Fraction Italienne en France avait demandé son exclusion. En 1945, Perrone se prononce pour la création du PCInt en Italie malgré un certain scepticisme par rapport à sa pertinence dans la période d'après-guerre.

Toujours très influent en Italie et dans les fractions étrangères, il va pousser à la scission de la FFCG en rencontrant Vega et Frédérique à Bruxelles. Le motif politique de la rupture fut un tract coécrit avec les *Revolutionären Kommunisten Deutschlands* (RKD), organisation trotskiste, mais proche de la gauche communiste et dont la plupart des militants sont encore en exil dans le sud de la France. Refusant de réintégrer le Comité Exécutif de la FFGC qui était alors accusé de « néo-trotskisme »⁴⁶, Voute et Véga furent suspendus. Ces derniers, appuyés par le PCInt fondèrent une seconde FFGC à l'été 1945 et publièrent un journal portant le même nom que celui de la première fraction : *L'étincelle*. Cette nouvelle organisation intègre rapidement un groupe de militants issus de l'Union Communiste (UC) parmi lesquels Jean Lastérade* et Gaston Davoust* (Henry Chazé) ainsi que quelques anciens de la revue *Bilan* comme Pierre Corradi. En janvier 1946 c'est le groupe « Contre le Courant » né d'une scission de l'Organisation Communiste Révolutionnaire (OCR, paradoxalement proche du RKD) qui rejoint la Fraction Française adoubée par le PCInt⁴⁷. Pierre Lanneret* (Camille) fait partie de ce regroupement. En septembre de la même année, commence la publication d'un nouveau journal de

⁴⁴ Philippe Bourrinet, *op. cit.* p.223

⁴⁵ Ces événements (et quelques-uns des suivants) sont clairement expliqués selon le point de vue de Chirik dans une de ses lettres à Jean Malaquais : *Mark Chirik et Clara Geoffroy à Jean Malaquais, Lettre du 10 janvier 1946*, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=578 dernière consultation le 17/04/13.

⁴⁶ *Ibid.* P. 225

⁴⁷ Jean-Louis Roche, *Histoire du maximalisme (dit Ultra-gauche)*, Palaiseau, éd. du Pavé, 2009, p.209-210.

propagande : *L'internationaliste* qui perdurera jusqu'en 1947. Fin 1945, le PCInt tient à Turin sa première conférence nationale du Parti, il y est décidé la création d'un Bureau International (BI) de la Gauche Communiste dirigé par Vercesi regroupant la FFGC, le PCInt et la FB.

La réaction de l'autre fraction

Toujours à la fin de cette année 1945, la FFGC non soutenue par le PCInt change de nom pour éviter la confusion et devient la Gauche Communiste de France (GCF). Elle commence la publication de son organe mensuel : *Internationalisme* (annexe 2). La rupture entre les groupes est consommée fin 1946 après de violents échanges épistolaires entre le BI et la GCF⁴⁸. La rupture est effective entre les militants également. Malgré différents essais, ces derniers ne collaborèrent plus qu'à de très rares occasions ensemble soit, par exemple, bien des années plus tard, pour la traduction des œuvres de Marx aux éditions de la Pléiade, sous l'égide de Maximilien Rubel.

La gauche communiste chirikienne⁴⁹ conserva longtemps une très forte rancœur envers le personnage de Vercesi qu'elle considère comme responsable du « suicide » de la FI ainsi que de la scission d'avec la FFGCI. Elle ne lui pardonnera jamais la participation au Comité de coalition antifasciste de Bruxelles. Malgré cela, cette même gauche communiste chirikienne reconnaît l'importance théorique apportée par les revues *Bilan* (1933-1938) et *Octobre* (1938-1939), revues dont Vercesi était le principal rédacteur.

En réaction à son isolement progressif, la GCF tente de se rapprocher des conseillistes en participant en 1947 à une conférence internationale de contact convoquée par le Kommunistenbond Spartakus⁵⁰ (KBS, conseillistes néerlandais) et rassemblant entre autres les RKD, des conseillistes belges, mais également la Fraction Belge et la Fraction autonome

⁴⁸ « Lettre de la GCF à la GCI », « Annexe à la lettre à la GCI » et « Réponse du B.I. de la GCI à la lettre de la GCF », *Internationalisme* n° 16, Paris, décembre 1946. Disponible en version numérisée à l'adresse : <http://fractioncommuniste.org/internationalisme/index.php?SEC=i16> dernière consultation le 17/07/13

⁴⁹ Marc Chirik, que ce soit dans la GCF, au Venezuela, puis à son retour en France dans Révolution Internationale et dans le CCI, défendit des positions particulières au sein de la gauche communiste. Se rapprochant fortement du communisme de conseil, il n'en reconnaissait pas moins l'importance des apports de Lénine, de la gauche italienne et de Bordiga.

⁵⁰ Plus de détails dans la thèse de Philippe Bourrinet, *La Gauche Communiste germano-hollandaise des origines à 1968*, www.left-dis.nl, 1999 (éd. augmentée), thèse de doctorat, dirigée par Antoine Prost, 1988, Paris 1 Sorbonne.

de Turin du PCInt, sorte de « tendance » présente dans le parti italien. À l'issue de cette réunion, un *Bulletin d'informations et de discussions internationales* est créé entre le KBS et le GCF.

Pour autant, la GCF ne renonce pas à l'héritage du courant bordiguiste et publie dans son mensuel plusieurs textes de Bordiga⁵¹. Dans ses articles, elle se réfère également abondamment à la revue *Bilan* (publiée de 1933 à 1938 par la Fraction du PCd'I en exil à Paris et Bruxelles). Mais les invectives et critiques sur le PCInt sont largement plus nombreuses que les textes du militant napolitain. La GCF affirme avec lucidité en 1946 que :

« Le nouveau Parti [PCInt] n'est pas une unité politique, mais un conglomerat, une addition de courants et de tendances qui ne manqueront pas de se manifester et de se heurter. L'armistice actuel ne peut être que très provisoire. L'élimination de l'un ou de l'autre courant est inévitable. »⁵²

Mais elle reconnaît, tout de même, que les révolutionnaires peuvent avoir raison de participer au PCInt. Deux ans plus tard, la donne a changé et les formules déjà affilées deviennent acérées :

« Le Parti enregistre aujourd'hui un fiasco, un échec cuisant qu'il n'était pas difficile de prévoir et de lui prédire. [...] Que reste-t-il donc des conditions nécessaires justifiant la construction du Parti ? Rien, strictement rien. »⁵³

Mais la GCF n'est, elle non plus, pas au mieux. À partir de 1946, la revue *Internationalisme* n'est plus publiée qu'à quelques centaines d'exemplaires⁵⁴ car l'organisation manque de moyens et ne pense pas que l'heure soit propice à une propagande révolutionnaire large. Pourtant, en 1947 certains de ses membres, comme André Claisse* (Goupil), participent activement aux grandes grèves nées à Renault Billancourt et la GCF publie plusieurs tracts en mai de cette année. Mais ce dernier quitta ce groupe dès 1948, Chirik justifie ce départ dans une de ses lettres à Jean Malaquais :

⁵¹ « Propriété et Capital », *Internationalisme* n° 38, 41 & 42, Paris, octobre 1948 et janvier et juin/juillet 1949. Disponible en version numérisée à l'adresse : <http://fractioncommuniste.org/internationalisme/index.php?SEC=i38> dernière consultation le 17/07/13.

⁵² « À propos du 1er Congrès du Parti Communiste internationaliste d'Italie », *Internationalisme* n° 7, Paris, février 1946. Disponible en version numérisée à l'adresse : <http://fractioncommuniste.org/internationalisme/index.php?SEC=i07> dernière consultation le 17/07/13

⁵³ « Le congrès du PCI d'Italie », *Internationalisme* n° 35 & 36, Paris, juin 1948. Disponible en version numérisée à l'adresse : <http://fractioncommuniste.org/internationalisme/index.php?SEC=i35> dernière consultation le 17/07/13

⁵⁴ 200 à 300 selon Michel Oliver, *op. cit.* p.19.

« Goupil nous a quittés. Il est difficile de tenir longtemps dans une période aussi noire, surtout pour un élément ouvrier qui ne trouve pas tout à fait satisfaction à l'instar des "intellectuels" dans l'effort théorique et la recherche "abstraite" »⁵⁵.

Malgré ce départ officiel, André Claisse resta proche du groupe jusqu'à sa dissolution en 1952.

Evolution et croissance de la Fraction Française

De son côté, la FFGCI est officiellement reconnue, depuis 1946, comme le pan français du PCInt. Ses militants sont alors de farouches défenseurs de l'idée de créer le parti et font régulièrement des appels à sa formation dans leur presse : « Nous avons appelé les ouvriers les plus conscients à former le parti de classe. Et cet appel nous l'avons renouvelé dans ce journal et dans chaque réunion où il nous a été possible de nous exprimer »⁵⁶. Si cette position peut être considérée comme habituelle lorsqu'elle est défendue par des trotskystes, nous verrons plus tard qu'elle fut loin d'être partagée par nombre de militants bordiguistes, dont Bordiga lui-même (cf. infra).

La FFGCI est également très active dans les grèves de Renault de 1947 dans laquelle elle recrute un jeune OS : Jacques Gautrat* (Daniel Mothé). Dans cette grève, la Fraction semble porter une vision plus activiste que celle de la GCF :

« Nous participons même à des objectifs très limités parce que nous savons que c'est dans la lutte que les travailleurs apprennent à distinguer les bonnes des mauvaises voies, parce que c'est dans cette lutte que nous pouvons arriver à opposer les ouvriers à leurs dirigeants traitres »⁵⁷

Ce positionnement ne manque pas d'attirer les critiques de la GCF qui « dénonce le caractère anti-ouvrier »⁵⁸ de ces luttes en raison de leur portée uniquement revendicative et de leur incapacité à devenir révolutionnaires.

⁵⁵ Lettre de Chirik à Malaquais du 22 octobre 1948, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=589 dernière consultation le 06/05/13

⁵⁶ Internationalisme n° 2 cité par Jacques Camatte dans « La Gauche communiste d'Italie et le Parti Communiste International » *Invariance, Série 1*, Paris, 1970. Disponible en ligne à cette adresse : <http://revueinvariance.pagesperso-orange.fr/gauchecommuniste.html> dernière consultation le 23/08/88.

⁵⁷ Édito de *L'internationaliste* n° 12, septembre 1947, p.1-3.

⁵⁸ Goupil, « La signification des grèves et la position de la FFGCI », *Internationalisme* n° 29, Paris, décembre 1947. Disponible en version numérisée à l'adresse : <http://fractioncommuniste.org/internationalisme/index.php?SEC=i29> dernière consultation le 17/07/13.

En 1949, la FFGCI est une petite organisation dynamique portée par des cadres jeunes. Profitant des nouveaux arrivants issus de différents groupes ainsi que du soutien du PCInt, cette organisation voit ses effectifs augmenter rapidement et la section de Paris passe de moins de cinq membres à plus d'une quinzaine.

René Caulet (Neuvil) dans son témoignage, nous montre la réalité quotidienne de ces militants de la fraction dans l'immédiat d'après-guerre :

« On avait diffusé le journal *l'internationaliste* porte de Clignancourt, le dimanche matin, avec tous les risques que cela comportait, c'est-à-dire se faire casser la figure par des militants staliniens. »⁵⁹

Ces conflits physiques possiblement réguliers avec des militants du PCF, contribuaient à marquer l'opposition des bordiguistes envers les staliniens et devaient renforcer l'illusion du groupe d'incarner une résistance face à ces derniers. Cette idée d'opposition au rouleau compresseur stalinien et à son paravent qu'est l'Union Soviétique est alors un des ciments idéologiques de la Fraction.

Mais ces récentes adhésions sont, à l'instar du PCInt, rendues possibles par un certain flou dans les positions politiques développées par la Fraction. Rapidement, les oppositions entre les anciens de « Contre le Courant » et de l'Union Communiste d'une part et du groupe rassemblé derrière Voute de l'autre, se font de plus en plus nombreuses.

Le développement du PCInt, quant à lui, se fait en dents de scie tout au long de cette fin des années 40. Tout d'abord, la « libération » est loin d'avoir endigué la répression contre ses militants et à l'été 1945, Fausto Atti puis Mauro Acquaviva (annexe 3), cofondateur du Parti, sont assassinés par des hommes de main de Togliati alors à la tête du Parti Communiste Italien. Mais les vraies difficultés rencontrées par le PCInt demeurent dues à son évolution interne. En effet, le Parti s'est développé principalement dans le Nord autour d'une ferveur activiste exacerbée par les grèves de Turin. Les luttes étant retombées, diverses oppositions commencent à émerger et l'absence d'unité tactique et politique dans le Parti, déjà critiquée par la GCF dans *Internationalisme*, se fait sentir. Bordiga qui est resté à Naples demeure relativement isolé et se montre discret. Le congrès de 1948 se termine sur un statu quo entre les positions damenistes et les partisans stricts des positions de Bordiga

⁵⁹ Témoignage de René Caulé cité par Marie France Raflin, *op. cit.* p 282.

défendues par Vercesi (cf. infra). Les positions politiques ne sont pas éclaircies et nombre d'orientations comme la participation, ou non, du parti aux élections, même si cette dernière est mise en suspens,⁶⁰ ne sont pas décidées.

Avec le retour de Bordiga les camps se précisèrent et les positions durent devenir rapidement beaucoup plus nettes et ce, des deux côtés des Alpes. Ce qui ne se fit pas sans dommages...

⁶⁰ « Dans l'attente des conclusions auxquelles parviendra la discussion qui doit se dérouler au sein du parti sur la question du participationnisme ou de l'abstentionnisme, le congrès décide que le parti ne participera à aucune élection », Motion votée au congrès de Florence de 1948, traduite par Jacques Camatte dans l'article « La Gauche communiste d'Italie et le Parti Communiste International » *op. cit.*

1.2. Le retour du prophète.

Un soutien discret et prudent

L'année 1949 est marquée par le retour de Bordiga dans l'organigramme du Parti. Depuis son retour d'exil, Bordiga n'était pas pour autant resté sans activité. Un groupe s'était reconstitué autour de ses idées et de la personne de Renato Piscione à Naples, fortement influencé par Bordiga. Appelée *Frazione di Sinistra dei Comunisti e Socialisti* (FSCS) ce groupe reprend les idées développées dans le PCd'I d'avant-guerre. Malgré son isolement vis-à-vis du nord de la péninsule, l'organisation se développe bien et acquiert rapidement une grande influence à Naples ainsi qu'en Calabre et dans les Pouilles où naissent des groupes se revendiquant des positions de Bordiga. Malgré leurs similitudes théoriques, le PCInt et la FSCS restent divergents sur de nombreux points. Tout d'abord au niveau de la tactique puisque le nom de la fraction suggère la possibilité de reconquérir des militants, voire de rallier des organisations socialistes à leurs causes. Un de leur militant tentera même de faire de l'entrisme au sein du Parti Communiste Italien alors en position de force dans la ville de Naples fraîchement libérée. Mais c'est surtout sur la question de la nécessité de création du parti que divergent les deux organisations. La FSCS n'est alors pas persuadée de la pertinence de créer « le parti » dans cette période d'après-guerre qui ne lui semble pas aussi révolutionnaire que veut bien le croire le PCInt. Malgré cela, en 1945 cette Fraction est absorbée de manière collective (contrairement à la Fraction Italienne en France) par le PCInt, mais Bordiga demeure en dehors du Parti. Il n'est d'ailleurs même pas certain que ce dernier fût actif dans cette fraction⁶¹. Les raisons en sont multiples :

Tout d'abord, Bordiga craint pour sa sécurité car la reprise de son activité politique officielle pourrait persuader le PCI de lui réserver le même sort qu'à Atti et Acquaviva. Ensuite, il pense que le culte de la personnalité est en partie responsable de la dégénérescence des mouvements révolutionnaires. Pour lui, qui est matérialiste, ce ne sont pas les hommes qui font l'histoire, mais l'histoire qui fait les hommes :

⁶¹ « Contrariamente a quanto si crede, la "Frazione di Sinistra dei Comunisti e dei Socialisti Italiani" nell'Italia centro-meridionale non nacque per iniziativa di Bordiga » « La sinistra "bordighista" nel II dopoguerra », *Sotto le bandiere del marxismo*, Janvier 2012, disponible ici :

http://www.webalice.it/mario.gangarossa/sottobandieredelmarxismo_identita/2012_01_la-sinistra-bordighista-nel-dopoguerra.htm dernière consultation le 19/04/13.

« Le fait est que, dans la mesure précisément où les traditions sont les dernières à disparaître, les hommes très souvent agissent mus par la sollicitation suggestive de la passion qu'ils ont pour le Chef. [...] Mais les noms qui galvanisent les foules, pour dix hommes qu'ils ont entraînés en ont porté mille à leur perte. Freinons par conséquent cette tendance, supprimons, dans la mesure du possible, non pas, certes, les hommes, mais l'homme pourvu d'un grand H, d'un nom précis, d'un curriculum vitae particulier. »⁶²

Le prolétariat ne sera donc pas sauvé par l'arrivée d'un homme providentiel et il veut absolument éviter que le PCInt le défie comme Trotski l'a été par la IV^{ème} Internationale, cela ne ferait que desservir la lutte des classes.

Mais s'il ne rentre pas au PCInt c'est avant tout parce qu'il n'est absolument pas sûr de la pertinence de créer « le parti » dans cette « phase contre-révolutionnaire ». De 1943 à 1949, il tolère la création du PCInt, mais ne l'approuve pas. De plus, de nombreuses divergences avec les orientations du parti subsistent, notamment sur la question de la nature de l'URSS question centrale sur laquelle Bordiga n'est pas clair (cf. partie 2). Mais s'il n'a pas officiellement sa carte et ne signe pas ses articles dans la presse du parti, il contribue tout de même à influencer directement un certain nombre de cadres du PCInt au travers de nombreuses relations épistolaires. La plateforme du parti votée au congrès de Turin est d'ailleurs rédigée par Bordiga. Ce texte demeure assez vague et ne règle pas les oppositions qui commencent à croître sur la question du sens et de la nature du parti. Après la scission de 1952, le PCInt de Damen (cf. partie 2) affirma que cette plateforme lui fut imposée par Bordiga :

« En 1945, le CC [comité central] reçoit un projet de plate-forme politique du camarade Bordiga qui, nous le soulignons, n'était pas inscrit au parti. Le document dont l'acceptation fut demandée en termes d'ultimatum est reconnu comme incompatible avec les fermes prises de position adoptées désormais par le parti sur des problèmes plus importants, et, malgré les modifications apportées, le document a toujours été considéré comme une contribution au débat et pas comme une plate-forme de fait. »⁶³

Cette accusation demeure sérieusement à remettre en cause étant donné qu'il est explicité dans le compte rendu du congrès de Turin que personne ne s'opposa à la

⁶² « Le Battilocchio dans l'histoire », *Il Programma Comunista* n° 7, 1953. Nous avons choisi cette citation, car elle est plus explicite, mais Bordiga défend déjà une position similaire quatre ans avant dans « La doctrine de l'énergumène », *Battaglia Comunista* n° 19, 11-18 mai 1949.

⁶³ « Introduction à la réédition de ladite plateforme », rééditée dans *Volantini, manifesti, circolari, tesi congressuali (1943-49)* del Partito Comunista Internazionalista, éd. Prométéo. Traduction partielle issue de « Polémique avec Battaglia Comunista : le rapport fraction-parti dans la tradition marxiste Deuxième partie : la Gauche communiste internationale, 1937-1952 », *Revue Internationale* n° 61, Paris, CCI, 2e trimestre 1990. Disponible en version numérisée à l'adresse : <http://fr.internationalism.org/rinte61/bctm> dernière consultation le 17/07/13.

plateforme et que « puisqu'aucune divergence substantielle ne s'est manifestée, la 'Plate-forme du Parti' est acceptée ». ⁶⁴

Premières escarmouches

Bordiga n'assiste ni au Congrès de Turin ni à celui de Florence, mais il y est représenté par Vercesi qui est considéré comme son porte-parole même s'il ne défend pas rigoureusement les mêmes positions. Ce dernier revient sur les orientations votées à Turin deux ans auparavant et qui justifiaient la création du Parti par la possibilité « d'une affirmation de la classe prolétarienne et par là du parti de classe » ⁶⁵. Pour lui, comme pour Bordiga la période qui s'ouvre est fondamentalement contre-révolutionnaire et il affirme alors que :

« En un mot, le parti a appliqué avec une désinvolture qu'on ne peut approuver au cycle capitaliste actuel, le schéma valable pour le cycle précédent. [...] Je pense fermement que le parti faillira complètement et définitivement à sa fonction s'il ne renverse par l'orientation actuelle... » ⁶⁶

À l'inverse, l'intervention de Damen se situe dans une démarche beaucoup plus volontariste, voire activiste. Elle est en totale opposition avec celle de Vercesi et préfigure la confrontation qui mène à la scission de 1952 :

« Il y a une tendance chez quelque camarade qui tend à en restreindre les tâches si ce n'est à nier la légitimité historique de son existence [...] le prolétariat doit être aidé pour se retrouver lui-même, comme force révolutionnaire ; il doit être aidé pour individualiser ses ennemis et pour se libérer de l'influence des partis ouvriers passés à la contre-révolution. Il incombe au parti de créer dans la lutte le potentiel humain de classe pour la révolution, solution révolutionnaire de cette crise qui, sinon, ira vers la guerre » ⁶⁷

Ce congrès est un véritable tournant dans le parti. Il démontre ses véritables faiblesses et ce n'est donc pas un hasard si c'est en 1948 que l'on voit l'émergence de deux camps oppositionnels. À partir de 1947 et l'application de la doctrine Truman, les partis stalinien qui participaient aux gouvernements d'union nationale en France et en Italie se font éjecter des ministères qu'ils contrôlaient. Le PCI retournant dans l'opposition prive le PCInt de son principal argument antistalinien : « la collaboration de classe ». Le parti de Togliatti aspire ainsi les révolutionnaires qui l'avaient quitté et vide rapidement les rangs du PCInt. Nombre

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ Compte rendu du Congrès de Florence de 1948, traduit par Jacques Camatte dans l'article « La Gauche communiste d'Italie et le Parti Communiste International » *Invariance, Série 1*, Paris, 1970.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

de militants trotskisants qui avaient adhéré sur des bases floues rejoignent le PCI pour y faire de l'entrisme. De plus, la vague de grandes grèves où le parti pouvait être actif et ainsi recruter est passée. Le congrès de 1948 permet de s'apercevoir de la baisse significative des effectifs. Comme toujours, les oppositions émergent plus facilement en période de crise.

Les divergences et ambiguïtés sur le rôle du parti se retrouvent également au niveau international. Bordiga veut clarifier ce rôle et commence son article intitulé « Dictature prolétarienne et parti de classe », publié dans *Battaglia Comunista* en 1951, par :

« La lutte qui se limite à obtenir une répartition différente des gains économiques n'est pas encore une lutte politique, car elle n'est pas dirigée contre la structure sociale des rapports de production »⁶⁸

L'opposition avec les propos tenus par la FFGCI lors des grèves de 1947 à Renault-Billancourt est flagrante. Mais depuis, les principaux éléments défendant cette position ont quitté la Fraction pour rejoindre *Socialisme ou Barbarie* ou s'éparpiller dans d'autres groupes (cf. infra).

Un retour fracassant

La réapparition de Bordiga en politique se fait donc en réponse à l'émergence de ces clivages. Pour lui, si le parti communiste actif est impossible en période contre-révolutionnaire, il n'en est pas de même du parti historique maintenant la théorie (cf. partie 3). C'est ainsi que, bien que ne prenant pas sa carte au Parti, il rédige de manière régulière dans la presse de ce dernier à partir de 1949. C'est à travers une longue série de 136 articles intitulés *Sul Filo del Tempo* que Bordiga présente ses positions politiques dans les périodiques *Battaglia Comunista* puis *Programma Comunista*

Il codifie sa vision du parti en 1951 à travers un texte référence : « Les thèses caractéristiques du parti »⁶⁹ où il affirme que :

« Aujourd'hui, bien que nous soyons au cœur de la dépression et que les possibilités d'action s'en trouvent considérablement réduites, le parti, suivant en cela la tradition révolutionnaire, n'entend pas interrompre la continuité historique de la préparation d'une future reprise généralisée du mouvement de classe. [...] L'activité principale aujourd'hui est le rétablissement de la théorie du communisme marxiste. [...]

⁶⁸ « Dittatura proletaria e partito di classe », *Battaglia Comunista* n° 3, 4 et 5. Publiée en français dans le recueil : *les textes du parti communiste international n° 2 : Parti et Classe*, Paris, éd. Programme Communiste, 1975, p.91.

⁶⁹ « Thèses caractéristiques du parti » publié en français dans le recueil *Les textes du parti communiste international n° 7 : Défense de la continuité du programme communiste*, Paris, éd. Programme Communiste, 1979, p.188.

Le point central de la position doctrinale actuelle du mouvement est donc le suivant : aucune révision des principes originels de la révolution prolétarienne. Le parti accomplit aujourd'hui un travail d'enregistrement scientifique des phénomènes sociaux, afin de confirmer les thèses fondamentales du marxisme. »

Le rôle du parti devient donc la défense monolithique de la théorie marxiste en attendant une période plus favorable à la lutte de classe. On assume même le fait qu'en suivant cette ligne, le parti se « coupe des masses ».

« Sur la base de cette juste appréciation révolutionnaire de ses tâches actuelles, le parti, bien que peu nombreux et n'ayant que peu de liens avec la masse du prolétariat, et bien que toujours jalousement attaché à sa tâche théorique comme à une tâche de premier plan, refuse absolument d'être considéré comme un cercle de penseurs ou de simples chercheurs en quête de vérités nouvelles, ou qui auraient perdu la vérité d'hier en la considérant comme insuffisante. ⁷⁰»

Cette défense acharnée va plus loin puisqu'elle pousse à l'interdiction, pour les membres du parti, de chercher à échafauder toute pensée remettant en cause, tentant de dépasser ou d'améliorer la doctrine marxiste :

« Aucun mouvement ne peut triompher dans l'histoire sans la continuité théorique qui n'est autre chose que l'expérience des luttes passées. En conséquence le parti interdit la liberté personnelle d'élaborer (ou mieux d'élucubrer) de nouveaux schémas et explications du monde social contemporain: il proscriit la liberté individuelle d'analyse, de critique et de perspective pour tous ses membres, même les plus formés intellectuellement, et il défend l'intégralité d'une théorie qui n'est pas le produit d'une foi aveugle, mais la science de classe du prolétariat, édiflée avec des matériaux séculaires, non par la pensée des hommes, mais par la force des faits matériels reflétés dans la conscience historique d'une classe révolutionnaire et cristallisée dans son parti. Les faits matériels n'ont fait que confirmer la doctrine du marxisme révolutionnaire. »⁷¹

Ces obligations sont à remettre dans un contexte spécifique. Avec l'arrivée au pouvoir du Titisme et du Maoïsme, c'est alors un moyen de rejeter en bloc toutes ces nouvelles formes d'expériences « contre-révolutionnaires » et « opportunistes » se revendiquant de Marx et tordant les idées de ce dernier dans tous les sens. Il reste que l'on peut trouver ce genre de phrases profondément incongrues de la part d'un homme qui rédige seul la quasi-totalité de la production théorique du PCInt.

Ce texte est également une condamnation de l'activisme et du volontarisme. Il affirme une impossibilité à accélérer le cours de la révolution par le militantisme, si la période est contre-révolutionnaire.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*

« Il n'y a pas de recettes toutes faites permettant d'accélérer la reprise de classe. Il n'y a pas de manœuvres et d'expédients qui disposeraient les prolétaires à écouter la voix du parti de classe. Ces moyens en effet, ne feraient pas apparaître le parti pour ce qu'il est vraiment, mais dénatureraient sa fonction, ce qui ne pourrait avoir qu'un effet désastreux sur la reprise effective du mouvement révolutionnaire, qui se base sur la maturité réelle des faits et sur l'aptitude du parti à y répondre, de façon adéquate, aptitude qu'il ne peut acquérir que par son inflexibilité doctrinale et politique. »⁷²

Le seul but du parti est donc de passer le flambeau de l'orthodoxie communiste aux générations suivantes qui vivront des situations révolutionnaires plus favorables. Il y a donc nécessité de former les futurs cadres :

« Dans le contexte historique actuel, à haut potentiel contre-révolutionnaire, la formation de jeunes dirigeants capables d'assurer la continuité de la Révolution s'impose. L'apport d'une nouvelle génération révolutionnaire est une condition nécessaire pour la reprise du mouvement. »⁷³

Le retour de Bordiga sur le devant de la scène politique se fait dans une volonté de recadrer, selon ses points de vue, les orientations du PCInt. Mais l'influence de Bordiga ainsi que ses capacités d'orateur et de rédacteur n'empêcha pas le renforcement des oppositions qui poussera le parti à sa première grande crise en 1951/1952.

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

1.3. L'évolution en France : une scission annonciatrice de la crise internationale du courant bordiguiste.

L'émergence du groupe Socialisme ou Barbarie

1949 est également une date charnière dans l'évolution de l'ultra-gauche en France. En effet, c'est l'année de création du groupe *Socialisme ou Barbarie*. La tendance C. Castoriadis* (Chaulieu)/C. Lefort* (Montal) qui a scissionné du Parti Communiste Internationaliste (section de la IVème internationale) (PCI-T) en 1947 se constitue en organisation. Cette scission fut principalement réalisée à cause des désaccords sur la nature de l'URSS. En effet, le PCI-T défendait la position trotskiste classique définissant la Russie comme « un état ouvrier dégénéré » alors que la tendance Chaulieu/Montal affirmait qu'elle était devenue un « capitalisme bureaucratique d'État ». Issu du trotskisme, ce groupe évolue rapidement vers des positions conseillistes. Lorsque sort le 1^{er} numéro du groupe/revue *Socialisme ou Barbarie* en 1949, le courant bordiguiste ne peut faire abstraction de cette organisation qui est, à la fois proche de certaines de ses positions, mais également obtient rapidement une influence dans certains milieux, car bien intégrée dans le paysage intellectuel français (divers échanges avec Sartre et Lefort écrit dans *Les Temps modernes* jusqu'en 1953⁷⁴).

Cette analyse des rapports de production en Russie a de lourdes implications au niveau de la praxis et fait rentrer *Socialisme ou Barbarie* dans le camp de la gauche communiste. En effet, ce positionnement détermine les rapports que les organisations peuvent avoir avec les partis communistes stalinien. Les trotskistes affirmant que l'économie soviétique est socialiste dans la production, mais non socialiste dans la répartition des revenus, il y a alors une nécessité du redressement de l'URSS. Il suffit donc d'essayer de reprendre de l'intérieur l'organisme qui dirige la Russie : le parti, pour éliminer la caste bureaucratique parasitaire. Il en va de même pour les partis communistes d'autres pays qui sont liés au PCUS. C'est cette définition de l'URSS qui justifie idéologiquement la politique d'entrisme défendue par la plupart des organisations trotskistes.

⁷⁴ Philippe Gottraux, *Socialisme ou Barbarie. Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Éditions Payot, 1998, p.260.

Dans son fonctionnement, le groupe *Socialisme ou Barbarie* se veut être au carrefour entre une revue d'intellectuels marxistes et une organisation politique. Le but de la revue n'est pas forcément clair dans son rapport au parti, mais le groupe a une réelle dynamique et tente de recruter de nouveaux membres comme la plupart des organisations. Sa participation aux luttes sociales, par contre, se fait via des démarches individuelles de la part des militants appartenant au groupe. *Socialisme ou Barbarie* explique sa démarche dans la revue :

« Socialisme ou Barbarie » n'est pas et n'a jamais été, dans notre conception, ni une simple revue de discussion, ni un « organe théorique » d'un groupe politique. Son objectif était et reste plus vaste: être l'instrument de la nouvelle élaboration idéologique et programmatique indispensable à la reconstruction du mouvement révolutionnaire. L'analyse de la société moderne, la perspective révolutionnaire, le programme prolétarien sont les axes qui ont déterminé l'orientation de la revue et continueront à la déterminer dans l'avenir. »⁷⁵

Dès la scission du PCI-T de la tendance Chaulieu/Montal, les positions défendues par ces derniers attirent la curiosité des groupes de la gauche communiste. Il est vrai que *Socialisme ou Barbarie* reste la première organisation ni issue de la gauche italienne, ni de la gauche germano-hollandaise et ni de l'anarchisme reconnaissant le caractère capitaliste de l'Union Soviétique. Une partie des militants bordiguistes voyant ce groupe natif du trotskisme les rejoindre sur cette position ont ainsi l'impression de ne plus se trouver isolés dans l'échiquier politique. Une partie seulement, car la question de la nature de l'Union Soviétique divise profondément dans les camps bordiguistes. Ce fut un des points d'achoppement conduisant à la rupture d'une partie de la FFGCI en 1950 ainsi que de la scission du PCInt en 1952 (cf. partie 2).

Premiers contacts avec les héritiers de la gauche italienne

Aussitôt leur rupture avec le PCI-T consommée, Castoriadis et Lefort tentent de se rapprocher de la GCF et de la FFGCI. On peut voir dans les correspondances entre Chirik et Malaquais que les discussions avec la GCF, le RKD et la FFGCI se firent dès 1948, avant même la naissance de la revue *Socialisme ou Barbarie*⁷⁶. Mais rapidement, Castoriadis s'aperçoit

⁷⁵ « La vie du groupe, bilan d'une année », *Socialisme ou Barbarie* n° 5-6, Paris, mars-avril 1950, p.139.

⁷⁶ « Nous avons essayé d'organiser des discussions de contacts avec la tendance Chaulieu, le groupe de la F.F.G.C., le R.K.D. Après 3 réunions c'est dans l'eau », *Lettre de Chirik à Malaquais du xx-06-1948 (SIC)*, Smolny.

que la GCF n'a pas de réelle volonté de rapprochements, tout juste de discussions et *Socialisme ou Barbarie* affirme une analyse très dure de ce groupe dès leur numéro 5-6 :

« Avec le groupe "*Internationalisme*", nous avons eu une réunion, l'objet de la discussion étant la perspective révolutionnaire et les tâches actuelles de l'avant-garde. Il s'est révélé rapidement qu'avec ces camarades aucun accord n'était possible [...]. Ces énormités sont la preuve flagrante de la décomposition idéologique — et mentale tout court — à laquelle condamnent irrémédiablement certains militants, la vie dans des minuscules sectes, dépourvues de tout contact avec la réalité sociale. Nous ne pensons évidemment donner aucune sorte de suite à cette réunion. »⁷⁷

Socialisme ou Barbarie ne voit en la GCF qu'un groupe révolutionnaire attendant la Troisième Guerre mondiale, et qui, entre-temps, ne développe aucune activité (cf. partie 2)

Les rapports avec le groupe parisien de la FFGCI sont eux beaucoup moins linéaires et la première rencontre avec *Socialisme ou Barbarie* pose l'ensemble des problèmes d'unité théorique de la Fraction qui aboutit à la scission de l'été 1950. Au départ, la définition par le groupe parisien de la fraction sur la « nature de l'Union soviétique » est différente de celle défendue par Castoriadis. Les deux groupes affirment que l'URSS est un « État capitaliste », mais ne donnent pas le même sens aux mêmes termes. La Fraction, à l'instar de Bordiga, refuse de considérer la bureaucratie comme une nouvelle classe exploiteuse s'étant substituée à la bourgeoisie. Ils définissent cette bureaucratie comme n'étant qu'au service de la véritable classe exploiteuse qui demeure la bourgeoisie. *Socialisme ou Barbarie* quant à lui, définit l'URSS comme « une société capitaliste bureaucratique » qui est la « nouvelle forme que prend la société de classe »⁷⁸. Pour eux, « le capitalisme bureaucratique d'état » russe est le miroir du monde à venir. Si la révolution n'est pas faite, cette sorte de nouveau mode de production va s'imposer dans le reste du monde et progressivement remplacer la bourgeoisie par un « État-patron ». Ce phénomène anéantirait alors toute lutte des classes en transformant le prolétariat en « esclaves concentrationnaires » menant ainsi à la barbarie. Cette nuance est extrêmement importante et eut de grosses conséquences sur l'évolution théorique de *Socialisme ou Barbarie*. C'est l'affirmation que cette société bureaucratique russe était en train de remplacer les rapports de classes (exploitants/exploités) par des rapports de domination (dirigeants/dirigés) qui poussa Castoriadis à abandonner en partie la théorie marxiste.

⁷⁷ La vie du groupe, bilan d'une année », *Socialisme ou Barbarie* n° 5-6, op.cit. p.146-147

⁷⁸ « Éditorial : Les rapports de production en Russie », *Socialisme ou Barbarie* n° 2, Paris, Mai-Juin 1949, p.61 & 66.

Le rôle du parti et la forme que prendra la dictature du prolétariat sont également en question. *Socialisme ou Barbarie* qui se rapproche du conseillisme, distingue le parti et la classe, il pense que le prolétariat peut développer sa capacité révolutionnaire de manière autonome par rapport au parti. Pour eux, seuls des « comités de lutte » peuvent lutter contre la bureaucratie. Castoriadis affirme tout de même la nécessité du parti communiste dans une période révolutionnaire parce qu'il « n'existe pas d'autre organisme de la classe capable d'accomplir ces tâches de coordination et de direction avant la révolution. »⁷⁹. En réalité, les positions de *Socialisme ou Barbarie* ne sont pas claires sur cette question et évolueront au fil des années de publication de la revue. Pour une partie de la FFGCI, qui reste dans le strict héritage de Lénine, le parti est « la conscience incarnée de la révolution » et doit ainsi guider le prolétariat. Mais presque la moitié de la Fraction se retrouve dans les thèses défendues par Castoriadis.

Enfin, le débat concerne également la question de l'activité politique à mener dans la période. Lucien Laugier, qui adhéra à la FFGCI quelques mois après la scission, analyse que cette dernière s'est faite pour « raisons d'activisme » et définit Castoriadis comme « un partisan affirmé de l'activisme révolutionnaire »⁸⁰. Pour autant, il n'a jamais traduit ses intentions en actes. Il s'est contenté d'écrire des textes pour la revue et de tenir des réunions publiques avec ses lecteurs. Mais il est vrai que les conclusions de Castoriadis sur le possible anéantissement du prolétariat par le développement du « capitalisme bureaucratique d'État » impliquent de devoir faire la révolution dans un bref délai pour imposer le socialisme sous peine de vivre la barbarie. Il semble d'ailleurs que, plus que la nature de l'État soviétique ou le rôle du parti, ce soit le point de l'activisme qui, pour la fraction, fut le motif de scission. Dans une lettre d'octobre 1950 adressée par le groupe de Marseille à celui de Milan, on peut lire que l'activisme des scissionnistes était déjà visible et dénoncé par le passé et que cet « activisme traditionnel de la majorité de la fraction n'a fait que

⁷⁹ « Le parti révolutionnaire (résolution) », *Socialisme ou Barbarie* n° 2, Paris, Mai-Juin 1949.

⁸⁰ Lucien Laugier, « Socialisme ou Barbarie ou l'écroulement du groupe Parisien » in *Lucien Laugier et la critique de Socialisme ou Barbarie*, éd. du Pavé, 2003. Texte disponible à cette adresse le 23/04/13 : <http://proletariatuniversel.blogspot.fr/search?updated-max=2009-09-29T12:58:00%2B01:00&max-results=10&reverse-paginate=true>

changer d'objet : de l'agitation propagandiste il passe à l'aventurisme théorique »⁸¹ par l'adhésion à *Socialisme ou Barbarie*.

En effet alors que les bordiguistes traditionnels de la fraction pensent que la Seconde Guerre mondiale est le symbole de la défaite du prolétariat et qu'il faut maintenant maintenir la théorie en attendant la prochaine crise du capitalisme, les nouveaux adhérents de *Socialisme ou Barbarie* estiment que la révolution est possible à court terme, et ce notamment grâce à l'émergence de ce « capitalisme bureaucratique d'état » :

Le "capitalisme d'État" ne fait que créer les conditions qui situent les luttes ouvrières à un niveau objectivement supérieur [...] Dans sa phase actuelle, le système mondial d'exploitation développe les contradictions qui peuvent permettre à des couches importantes de prolétaires de prendre conscience de leurs intérêts et de leurs buts et d'identifier leurs ennemis, c'est-à-dire de s'organiser en avant-garde révolutionnaire à l'échelle internationale »⁸².

Ce sont donc les militants n'étant pas strictement bordiguistes qui furent attirés par la vision de Castoriadis moins dogmatique que celle incarnée par Suzanne Voute. La césure entre les deux tendances de la FFGCI est rapidement claire et *Socialisme ou Barbarie* la perçoit dès les premières réunions :

« La preuve en a été offerte par le dégagement, au sein de la F.F.G.C., de deux tendances. L'une, tout en abandonnant plus ou moins la conception bordiguiste sur le "capitalisme d'État" et en reconnaissant ainsi implicitement la vérité de nos idées sur cette question, maintient sa position sur les autres questions et pense que s'il faut en discuter, cette discussion ne peut se faire qu'au sein de l'organisation bordiguiste, c'est-à-dire essentiellement avec le P.C.I. italien. L'autre est arrivée à un accord avec nous sur l'ensemble des questions fondamentales et a décidé son unification avec notre groupe »⁸³

La scission dans la fraction

Cette volonté scissionniste n'était pas nouvelle dans la fraction. Suzanne Voute était consciente de ces désaccords avant la tenue des réunions communes avec *Socialisme ou Barbarie*. L. Laugier affirme que 14 militants du groupe parisien étaient, dès 1948, hostiles au

⁸¹ « Lettre du groupe de la FFGCI de Marseille au groupe du PCInt de Milan du xx octobre 1950 (SIC) » cité par Lucien Laugier, *op. cit.*

⁸² Véga, Camille, Jean-Dominique... « La vie du groupe, déclaration politique rédigée en vue de l'unification avec le groupe SouB », *Socialisme ou Barbarie* n° 7, Paris, Août-Septembre 1950, p.90.

⁸³ « Le parti révolutionnaire (résolution), *Socialisme ou Barbarie* n° 2, *op. cit.* p.146.

débat avec *Socialisme ou Barbarie*⁸⁴. Mais ce refus de débat défendu par Frédérique (considérée comme la théoricienne de la FFGCI) demeure minoritaire dans le Comité Exécutif de la Fraction qu'elle dirige avec Albert Véga et Raymond Hirzel* (Gaspard ou Raymond Bourd)⁸⁵ et elle est rapidement obligée de concéder une série de débats avec *Socialisme ou Barbarie* pour éviter les rencontres individuelles de ses militants avec Castoriadis. À l'opposé, le groupe de Marseille était resté sur des bases strictement bordiguistes et fondamentalement hostiles à cette rencontre⁸⁶. D'autres, comme Gaston Davoust, n'adhèrent pas immédiatement aux idées de *Socialisme ou Barbarie*, mais se détachent tout de même de la tendance bordiguiste de la fraction et poussent au débat. La lettre que ce dernier écrivit à Castoriadis fin 1949 et où la Fraction y apparaît plus divisée que jamais, le démontre clairement :

« Je t'écris néanmoins pour te faire part de la situation de notre groupe, situation de liquidation qui place votre organisation au centre du regroupement à faire. Il était probable que la tendance bordiguiste de notre organisation n'aurait pas accepté de se fondre dans une nouvelle organisation de l'avant-garde en France. C'est maintenant une certitude et cette tendance ne participera aux réunions communes que parce qu'elle ne peut s'y refuser, mais avec l'intention bien arrêtée de rester séparée. Il aurait été préférable que cela apparaisse comme un résultat des discussions. »⁸⁷

L'engouement créé par *Socialisme ou Barbarie*, le charisme de Castoriadis et les divisions dans la FFGCI ne pouvaient plus empêcher ces rencontres et quatre réunions furent organisées. En effet, la fraction était en perte de vitesse, depuis fin 1947. Son organe de presse *l'internationaliste* ne paraissait plus alors que *Socialisme ou Barbarie* parvint rapidement à produire une revue de qualité et à périodicité régulière. D'après le témoignage de Laugier citant des lettres de Daniel Mothé, les deux premières réunions semblent s'être limitées à des joutes entre Voute et Castoriadis où ce dernier prit nettement l'avantage. La troisième (dont il est question dans le numéro 5-6 de *SouB*) mit au grand jour les divisions dans la Fraction opposant Frédérique à Véga sur la question de la « dictature du prolétariat ». À la fin de cette réunion, la scission devenait irrémédiable. Dans une dernière tentative désespérée, Suzanne Voute tenta de proposer l'unification de *Socialisme ou Barbarie* et de la

⁸⁴ « Deux Français, 5 ou 6 Italiens plus Frédérique – la camarade-femme considérée comme théoricienne de la fraction ». Lucien Laugier, *Socialisme ou Barbarie ou l'écroulement du groupe Parisien*, op.cit.

⁸⁵ Philippe Bourrinet, Claude Penneret, « Notice biographique de Pierre Lanneret », *Le Maitron en ligne*, Univ Paris 1.

⁸⁶ Lettre du groupe de Marseille à Frédérique cité par Lucien Laugier in op. cit.

⁸⁷ Lettre de Gaston Davoust à Pierre Chaulieu du 1^{er} décembre 1949, Choisy publiée à cette adresse dernière consultation le 23/04/13 : <http://proletariatuniversel.blogspot.fr/2013/02/lettres-inedites-de-bordiga-et-des.html>

FFGCI sur les bases de la Fraction. Mais cette proposition n'avait aucune chance d'aboutir alors même qu'une grande partie de la Fraction allait rejoindre *Socialisme ou Barbarie* sans condition. Un envoyé du PCInt de Milan vint également pour régler le problème, mais ne trouva pas de solution.

La quatrième réunion commune entérina la scission et ce n'est pas moins de sept militants du groupe parisien de la Fraction qui rejoignirent *Socialisme ou Barbarie*. Les positions de ces scissionnistes furent détaillées dans le numéro 7 de *SouB* où ils affirmaient leur accord avec Castoriadis sur la question de la nature de l'URSS et la question de la division entre le parti et la classe. Ce noyau était composé d'anciens de l'Union Communiste comme Davoust (Lastérade était déjà parti quelques mois plus tôt), d'anciens de *Contre le Courant* (Pierre Lanneret et Raymond Hirzel) auquel il faut ajouter Jacques Signorelli* (André Garros, proche des trotskistes), Jean Dominique, Marcel Pelletier et Maurice (Maratuech)⁸⁸ ainsi que des militants plus anciens comme Alberto Maso (Véga). En effet, la plupart des militants venant des scissions de gauche du trotskisme étaient naturellement plus proches de *Socialisme ou Barbarie* avec lequel ils avaient une origine commune. De plus, nombre de ces militants avaient rejoint la FFGCI plus par défaut que par conviction bordiguiste car elle était alors la seule organisation à dénoncer l'URSS comme « capitalisme d'État »⁸⁹. Pour autant, cette fusion avec « la fraction dans la fraction » permet à *Socialisme ou Barbarie* de rompre avec son passé trotskyste et de s'ancrer réellement dans la gauche communiste en affirmant des positions conseillistes. Marcel Pelletier, qui avait décidé de quitter la fraction en cosignant le texte de départ, ne rejoignit finalement pas *Socialisme ou Barbarie*.

Rapidement, les sept militants scissionnistes furent rejoints par René Caulé* (René Neuville) qui avait adhéré à la fraction durant la guerre) ainsi que par les conjointes de Véga (Martine) et de Garros. *Socialisme ou Barbarie* qui portait un discours plutôt ouvriériste était

⁸⁸ « L'Orthographe de Maratuech n'est pas garantie » François Langlet dans *Lucien Laugier et les 2 crises du PCI Tome 1*, p.83. François Laugier affirme que l'on ignore tout de Jean Dominique dont Garros et Véga ne se souviennent pas, mais il est probable que ce fut juste un autre pseudo utilisé par Roland Eloi qui avait plutôt l'habitude de se faire appeler Néron.

⁸⁹ « Il [Davoust] opta donc, faute de mieux, pour l'organisation bordiguiste française, la Fraction française de la gauche communiste internationaliste [...] Pour lui, « l'essentiel était que cette organisation [...] considérait la société russe comme "capitalisme d'État" », Jean-Michel Brabant, Charles Jacquier, Jean Maitron, « notice biographique de Gaston Davoust », *Le Maitron en ligne*, Univ Paris 1.

ravi de cette arrivée « massive » de militants « authentiquement prolétariens » puisque nombre d'entre eux étaient ouvriers.⁹⁰

Cette scission a fondamentalement fait exploser le groupe parisien de la FFGCI qui passe d'un noyau rassemblant à peu près vingt membres⁹¹ à quelques militants éparpillés la plupart démotivés par ce départ groupé. Les sources sont contradictoires pour savoir si c'est une majorité ou une minorité des membres de la FFGCI qui sont partis rejoindre *Socialisme ou Barbarie*. Laugier parle d'une majorité des militants du groupe de Paris, mais lorsque l'on fait les comptes du nombre de militants d'un camp et de l'autre, les chiffres tendent à s'équilibrer au niveau national. L'explication réside dans le fait de compter ou non les anciens de la Fraction Italienne qui gravitent autour de la FFGCI sans être nécessairement actifs.

Toujours est-il que l'activité de la Fraction fut presque stoppée pendant près de deux ans et un seul numéro de périodique parut :

« Depuis la scission de 1950 dans la FFGC la situation du groupe a accusé la désorganisation et l'incertitude politique qui se manifestait depuis de longs mois, déjà, dans la fraction. Tout le travail accompli durant la période qui s'étend de 1950 à 1952 se résume dans la publication d'un seul numéro d'un bulletin, dont le principal objectif consistait à définir une solide délimitation vis-à-vis du groupe "Socialisme ou Barbarie". »⁹²

L'impact de la scission et le développement de l'influence de *Socialisme ou Barbarie* obligea Bordiga à consacrer plusieurs articles à la critique des positions de la revue dans sa rubrique *Sul Filo del tempo*⁹³. La crise de la Gauche communiste devint rapidement internationale, car les oppositions dans le PCInt commençaient à se préciser et quelques mois auparavant, la publication du périodique de la Fraction Belge appelé également *l'Internationaliste*, avait cessé de paraître.

⁹⁰ Marie-France Rafflin, « *Socialisme ou barbarie* », *du vrai communisme à la radicalité*, thèse dirigée par René Mouriaux, Paris, IEP, 2005, p. 251.

⁹¹ Les 14 opposés aux rencontres avec SouB auxquels il faut ajouter les 8 scissionnistes et les indécis comme Georges Dumatherey (Daniel).

⁹² *Rapport succinct* sur la situation du groupe de la Fraction française présenté par le groupe de Marseille à la réunion organisationnelle du PCInt le 25 avril 1953 in Michel Olivier, *La Gauche communiste belge*, Paris, Smolny, 2005 p.51.

⁹³ Amadeo Bordiga, « La Batrachomyomachie », *Il Programma Comunista* n° 10 21 mai- 4 juin 1953 et Amadeo Bordiga, « le Coassement de la Praxis », *Il Programma Comunista*, n° 11, 12-26 juin 1953. Au passage l'on voit dans ces titres utilisant des références homériques de luttes entre rats et grenouilles, tout le talent de Bordiga pour dénigrer ses opposants.

À la fin de cette année 1950, les mêmes oppositions qui avaient provoqué la scission de la FFGCI vers *Socialisme ou Barbarie* vont naître dans le PCInt italien.

2. 1950-1957 : De crises en crises jusqu'au début du renouveau

2.1. La césure Damen/Bordiga : l'affirmation de deux visions différentes du « bordiguisme »

La scission de 1952 du PCInt italien est un événement majeur de la gauche communiste qui créa deux tendances différentes de la gauche italienne qui perdurent encore aujourd'hui. La nature des débats et les positions issues de la confrontation entre Amadeo Bordiga et Onorato Damen ont structuré la pensée de l'ensemble du courant bordiguiste postérieur. Étant donné que cette étude porte plutôt sur le pan français de ce courant de la gauche communiste, nous ne nous attarderons pas sur l'ensemble des aspects de cette scission⁹⁴. Nous concentrerons notre attention sur les positions politiques qui eurent une importance dans le mouvement français.

Comme nous l'avons vu, les oppositions entre les différents camps commencent à se faire jour dès le congrès de Florence en 1948. À partir de ce moment, l'ensemble des militants du PCInt a perçu la nécessité de clarifier des positions théoriques. Les années qui suivent voient l'affirmation de leurs positions par les deux principaux protagonistes. Progressivement, deux camps théoriques émergent au sein du PCInt. D'un côté, les partisans de Bordiga rejoints par ceux de Maffi et Perrone (même si certains désaccords subsistent sur la question syndicale), de l'autre ceux de Damen qui est soutenu par Bottaoili et Stefanini.

Le renversement de la praxis

C'est en avril 1951, à travers un exposé à Rome intitulé *Théorie et l'Action*, que Bordiga codifie sa vision si particulière du rôle du parti dans la période d'après-guerre. Dans ce texte, il tente de maintenir une analyse déterministe tout en justifiant l'importance de la théorie. Il y développe sa thèse du « renversement de la praxis » où il affirme que la conscience peut précéder l'action, mais uniquement dans le parti :

« Ainsi, tandis que le déterminisme exclut qu'il puisse y avoir chez l'individu une volonté et une conscience qui précèdent l'action, le renversement de la praxis les admet uniquement dans le parti en tant que résultat d'une élaboration historique générale. Donc, si c'est au parti qu'il faut attribuer la volonté et la conscience, on doit nier que celui-ci se forme par le concours de la conscience et de la volonté d'un groupe

⁹⁴ Sur ce point, nous renvoyons le lecteur au livre de Sandro Saggioro, *Ni avec Truman ni avec Staline* qui devrait être publié en français aux éditions ni Patrie ni frontières vers la fin de l'année 2013.

d'individus, et que ce groupe puisse le moins du monde être considéré comme en dehors des déterminations physiques, économiques et sociales opérant dans la classe tout entière. »⁹⁵

Pour lui, le parti révolutionnaire surgit donc uniquement lorsqu'émerge la situation révolutionnaire. Il est le produit historique de la lutte des classes ainsi que son instrument pour la révolution. Tenter de développer la « conscience pour soi » du prolétariat est donc proprement inefficace et ne doit pas être le rôle des révolutionnaires. Ni le « génie d'un chef, ni la valeur d'une avant-garde » ne peuvent provoquer l'émergence de « l'organe de direction de la classe » nécessaire à la révolution. C'est donc une vision à la fois déterministe et radicalement opposée à l'activisme que propose Bordiga. Bien que le terme soit le même, ce « renversement de la praxis » est très loin de la notion utilisée par Gramsci en 1935⁹⁶.

Invariance et prospective

Mais dans ces conditions, quelle est l'utilité de l'existence d'un parti comme le PCInt ? Bordiga l'explique à travers la nécessité du maintien de la théorie et la « défense du marxisme dans son intégralité ». Cette idée est explicitée dans le terme « d'invariance historique du marxisme » qui apparaît sous la plume de Bordiga en 1952 à travers l'article du même nom⁹⁷. Lorsque Bordiga utilise le terme de défense de l'invariance du marxisme, il se défend de déifier le personnage de Marx en donnant une définition particulière du marxisme :

« On emploie l'expression «marxisme» non pour désigner une doctrine découverte ou introduite par l'individu Karl Marx, mais pour se référer à la doctrine qui surgit en même temps que le prolétariat industriel moderne et l'«accompagne» pendant tout le cours de la révolution sociale »⁹⁸

Selon Bordiga, le marxisme serait donc né avant Marx et désigne par commodité, l'ensemble de la théorie issue de la réalité de la lutte de classes dans le mode de production capitaliste. Le marxisme n'est donc ni le fait de Marx, ni de Lénine, ni de Bordiga, mais seulement du prolétariat sous la domination du capital, les grands auteurs n'ayant traduit que la réalité sociale.

⁹⁵ « Théorie et action dans la doctrine marxiste (rapport sur le renversement de la praxis présenté à Rome en 1951 », Brochure « Le Prolétaire » n° 33 : *invariance du marxisme*, Lyon, éd. Programme Communiste, décembre 2009, p.9.

⁹⁶ Antonio Gramsci, « La philosophie de la praxis contre l'historicisme idéaliste L'anti-Croce », *Cahiers de prison Tome 3 cahier n° 10*, Paris, Gallimard, 1978.

⁹⁷ « L'invariance historique du marxisme », Brochure *le prolétaire* n° 33, op. cit. p. 38-43.

⁹⁸ *Ibid.* p.38

En l'absence de mouvement révolutionnaire, le but reste donc de maintenir la théorie face aux « négateurs » (ceux qui nient la lutte de classe), aux « falsificateurs » (les soi-disant « communistes » staliniens, qui déclarent accepter la doctrine historique et économique marxiste, mais avancent et défendent, même dans les pays capitalistes développés, des revendications non pas révolutionnaires, mais identiques ou même pires que celles des réformistes »⁹⁹) et aux « modernisateurs » du marxisme (les révolutionnaires pensant que la théorie « devrait être rectifiée et modernisée »¹⁰⁰)

L'activité du parti doit donc, tout de même, être tournée vers le prosélytisme dans le but de recruter et former de nouveaux cadres pour les préparer à l'arrivée d'une future situation révolutionnaire.

Mais sans analyse des cycles économiques, la réflexion de Bordiga ne reste qu'une pétition de principe, car pour lui il ne peut y avoir la révolution puisque le parti révolutionnaire n'existe pas et il n'existe pas, car ce n'est pas le moment de la révolution. C'est pour cela qu'un des rôles majeurs du parti devient la prospective. Le but principal est de prédire la prochaine crise économique qui devrait, mécaniquement, permettre l'essor du parti et l'ouverture d'une période révolutionnaire.

Affirmant la nécessité de la défense de « l'invariance du marxisme » et du repli du parti, Bordiga accepte d'être traité de conservateur ou de sectaire :

« Jouons pour notre compte le rôle des dogmatiques, des talmudistes, des scolastiques et même des pédants; assumons la défense d'un marxisme qui ne crée jamais rien de nouveau et qui est une constellation de thèses précises inébranlables; et le revendiquant tel qu'il est né, rigide et pauvre, non de la terrible misère de Marx, mais du sein de l'histoire, au moment précis où il devait naître »¹⁰¹

Le militant napolitain assume donc le caractère monolithique et sectaire de sa pensée, et ce même si paradoxalement, cela peut être en opposition avec des textes qui sont pourtant considérés par lui, comme des textes de référence. Il est par exemple, affirmé dans la *Résolution sur le rôle du Parti Communiste dans la révolution prolétarienne* voté au second

⁹⁹ Loc. cit.

¹⁰⁰ Loc. cit.

¹⁰¹ « Dialogue avec les morts, troisième jour soirée », *Il Programma Comunista* n° 10, mai 1956.

congrès de l'Internationale Communiste (juillet 1920) que le Parti « doit se garder du sectarisme autant que du manque de principe. »¹⁰²

La réponse de Damen

Les damenistes, quant à eux, refusent ce « renversement de la praxis » et plus largement la vision trop mécaniste de Bordiga qui néglige les retours d'influences des superstructures sur l'infrastructure. Pour eux :

« La formation [...] de la conscience humaine [...] est le reflet de ce qui se produit dans le sous-sol de l'économie ; mais, entre les facteurs déterminants et le monde déterminé par la superstructure, il y a un rapport qui rétroagit à son tour sur la base comme un élément indispensable à tout événement de l'histoire. Il n'y a pas de schéma géométrique, ni de calcul arithmétique, qui puisse enfermer ce rapport, entre le monde qui détermine et celui qui est déterminé, dans une formule toujours vraie, toujours valable qu'elle que soit l'impulsion venant du sous-sol de l'économie et quel que soient les événements de la superstructure »¹⁰³

En conséquence, les tâches immédiates que doit remplir le parti sont fondamentalement différentes. Il n'est pas certain que la période contre-révolutionnaire perdure et un changement brutal de situation peut arriver très rapidement. Ils refusent également de limiter l'activité du parti à la propagande, car cela « réduit à confondre un des instruments de la lutte avec la lutte elle-même »¹⁰⁴. Le positionnement des damenistes contre la vision de Bordiga d'un parti replié sur sa théorie, poussa les partisans de ce dernier à qualifier les scissionnistes « d'activistes ».

Le second point de divergence tourne autour du rôle du parti durant la révolution. Bordiga affirme que « Le parti communiste, [...] représente, organise et dirige sans partage la dictature prolétarienne »¹⁰⁵. Les damenistes affirment que cette assertion est vraie tant que le parti agit « comme une partie de la classe »¹⁰⁶. À la lumière de l'expérience russe et de l'écart que l'on peut trouver entre le parti communiste soviétique d'un côté, et le prolétariat russe de l'autre, ils

¹⁰² « Thèses sur le rôle du Parti Communiste dans la révolution prolétarienne adoptées par le IIe Congrès de l'Internationale Communiste, 1920 », *Manifestes, thèses et résolutions des 4 premiers congrès de l'Internationale Communiste 1919-1923*, Paris, librairie du travail, 1975. Disponible dans une autre traduction (sensé être plus fidèle) à cette adresse, dernière consultation le 15/05/13 : <http://www.sinistra.net/lib/mat/comint/thropacorf.html>

¹⁰³ « Critique du Renversement de la Praxis », Onorato Damen, *Bordiga au-delà du mythe*, éd. prométéo, 2011, p.45. Première publication en Italien dans Prometeo n° 3 d'avril 1952

¹⁰⁴ « Points de désaccord sur la plateforme de 1952 élaborée par Bordiga » publié dans Onorato Damen, *Bordiga au-delà du mythe, op.cit.* p.98.

¹⁰⁵ « Défense de la continuité du programme communiste », *art. cit.* p.168.

¹⁰⁶ « Points de désaccord sur la plateforme de 1952 élaborée par Bordiga », *art. cit.* p.94.

rejetent la position de Bordiga en affirmant que dans le processus révolutionnaire, « la dictature est celle du prolétariat et non celle du parti »¹⁰⁷. En affirmant la dictature du prolétariat plutôt que celle du parti, les damenistes se rapprochent des positions défendues par les communistes de conseil ou par la revue *Bilan* publiée par la fraction italienne en exil dans les années 1930.

La question de la nature de la Russie soviétique se pose également sur des bases similaires à celles du débat entre la FFGCI et *Socialisme ou Barbarie*. Cette controverse prend une grande place dans les séries de lettres échangées entre Bordiga et Damen au cours de l'année 1951. Bordiga voit que cette notion de « capitalisme d'État soviétique » défendue par Damen remet en cause l'invariance qu'il défend et combat farouchement cette notion :

« Il n'est pas exact de dire que la bourgeoisie-classe a été le protagoniste d'une phase du capitalisme et que l'État est le protagoniste de la phase actuelle. Classe et État sont des choses et des notions différentes et ne sont pas interchangeables. »¹⁰⁸

Il va même plus loin en affirmant que cela remet en cause toute l'analyse marxiste :

« L'État n'est pas le protagoniste des faits économiques, mais il est un dérivé de ces derniers, si la politique ne prend pas sa source dans l'économie [...] alors l'interprétation marxiste de l'histoire est morte et les vieilles théories, [...] à savoir que l'histoire naît du désir des chefs de commander, et le désir de commander de celui de s'enrichir reviennent à la mode »¹⁰⁹

Bordiga préfère rester vague sur le sujet : « Tu sais fort bien que sur ce point on ne peut et ne doit dire que peu de choses et encore avec circonspection »¹¹⁰. Il accepte tout de même une certaine définition du « capitalisme d'État », mais préfère en général utiliser le terme « d'industrialisme d'État » et rejette toujours la vision d'une « économie d'État » (où l'État contrôlerait l'économie) qu'il prête à Damen¹¹¹. Ce qui, en réalité correspond plus, à la position défendue par *Socialisme ou Barbarie*.

¹⁰⁷ *Loc. cit.*

¹⁰⁸ Lettre d'Alfa à Onorio du 9 juillet 1951, publié dans Onorato Damen, *Bordiga au-delà du mythe*, *op.cit.* p.57.

¹⁰⁹ *Ibid.* p.58.

¹¹⁰ *Ibid.* p.56.

¹¹¹ « Venons-en à ton point central : Le capitalisme d'Etat, [...] consulte les fili [filo del tempo] , les uns après les autres où je l'y prouve depuis longtemps. [...] Nous verrons alors ce que c'est le capitalisme d'Etat Mais toi tu vas plus loin, tu parles d'économie d'Etat. », Lettre d'Alfa à Onorio du 31 juillet 1951, publié dans Onorato Damen, *Bordiga au-delà du mythe*, *op.cit.* p.71.

Si les différences de positions peuvent paraître ténues, la principale accusation de Damen envers Bordiga porte sur les ambiguïtés et le refus, par ce dernier, de considérer les États-Unis et l'URSS sur le même plan (position héritée de son analyse de l'URSS). En effet, le fait de considérer la Russie comme un « capitalisme d'État » implique que cette dernière serait, selon la définition marxiste, plus avancée dans le développement, l'accumulation et la concentration du Capital. Si c'était le cas, l'URSS serait alors le centre d'accumulation et de circulation prioritaire du Capital et deviendrait donc mécaniquement l'ennemi principal des révolutionnaires. Cette nuance devient importante dès lors qu'on l'éclaire au miroir de la guerre froide car, pour Damen, « il est impossible à un parti révolutionnaire, de ne pas pratiquer une politique d'équidistance, surtout si l'on est dans une période de guerre déclarée »¹¹².

Déjà soulevée au congrès de Florence, la question du rôle du syndicalisme divise également les rangs en 1951. L'ensemble du PCInt partage l'idée que le syndicalisme d'après-guerre est profondément intégré par l'État et que ses chefs sont subordonnés aux « partis bourgeois »¹¹³ (Partis socialistes ou communistes staliniens). Sur ce point, Bordiga reste sur des positions léninistes traditionnelles et défend la nécessité de tenter la conquête des syndicats dans le but de les aligner sur une orientation ouvrière :

« Tout en reconnaissant qu'aujourd'hui son travail syndical ne peut se faire que de façon sporadique, le parti n'y renonce jamais; dès lors que le rapport numérique concret entre ses membres, ses sympathisants, et les syndiqués d'une branche donnée sera d'une certaine importance, et à condition que cette organisation n'ait pas exclu jusqu'à la dernière possibilité virtuelle et statutaire d'y mener une activité autonome de classe, le parti entreprendra d'y pénétrer et s'efforcera d'en conquérir la direction. »¹¹⁴

Damen pense qu'il peut y avoir un intérêt à participer aux syndicats dans les comités de bases, voire de participer aux élections de la CI (Commission Interne, organisme syndical d'usine en Italie), mais sans cacher ses positions politiques. Il pense également qu'il est inutile, de tenter de participer aux syndicats en dehors des comités de base et même contre-productif de vouloir prendre la direction d'organisations, peut-être ouvrières, mais servant fondamentalement les intérêts capitalistes. Ce débat divise profondément les rangs oppositionnels puisque Maffi et Perrone, qui sont des partisans de Bordiga, refusent de se ranger dans le camp de ce dernier sur la question syndicale.

¹¹² Lettre d'Onorio à Alfa du 6 octobre 1951, publié dans Onorato Damen, *Bordiga au-delà du mythe*, op.cit. p.84.

¹¹³ Amadeo Bordiga, « Le Marxisme et la question syndicale », *Battaglia Comunista* n° 3, 19-26 janvier 1949.

¹¹⁴ « Thèses caractéristiques du parti (1951) » publié dans *Défense de la continuité du programme communiste*, op.cit. p.191.

Selon Lucien Laugier, l'évolution théorique défendue par Damen face à l'orthodoxie bordiguiste serait due aux rapprochements qu'il a pu avoir lorsqu'il était en exil à Paris notamment avec un certain nombre de militants du KAPD (*Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands*¹¹⁵) dans les années 1920.¹¹⁶

Même si les débats ne sont pas totalement identiques, beaucoup d'oppositions théoriques font écho à celles qui avaient conduit à la scission de 1949 de la FFGCI. Tout d'abord, la question de la nature de l'URSS qui est un enjeu récurrent dans l'ensemble des organisations d'extrême et d'ultra gauche durant ces années de guerre froide et qui était le point de clivage principal justifiant le rapprochement avec *Socialisme ou Barbarie*. Ensuite, le rôle et la nature du parti révolutionnaire dans cette période de repli étaient également en question dans les débats ayant conduit à la scission de la Fraction Française. Ce point central fut le principal point d'achoppement dans l'ensemble des ruptures entre les groupes issus de la gauche communiste. Bien que les réponses des damenistes soient bien loin de celles proposées par *Socialisme ou Barbarie*, la similarité des sujets de débats démontre quels sont les enjeux théoriques principaux de cette période d'après-guerre dans cette gauche communiste.

Mais au-delà des positions politiques se pose également un problème relationnel entre deux personnalités fortes autour des enjeux de pouvoir au sein de PCInt. Bordiga dans une des lettres à Damen sous-entend un certain degré d'arrivisme chez ce dernier et ses partisans :

« Je suis quelque peu préoccupé par tant de manque de compréhension chez tous ceux, vraiment tous, et je ne fais pas de cas personnel, qui se sentent poussés ou prédisposés à des tâches de direction. »¹¹⁷

¹¹⁵ Parti communiste ouvrier d'Allemagne, conseilleriste ayant scissionné du Parti Communiste d'Allemagne en 1920, animé par Herman Gorter jusqu'à sa mort en 1927), beaucoup plus de détail dans la thèse de Philippe Bourrinet, *La Gauche Communiste germano-hollandaise des origines à 1968*, *op.cit.*

¹¹⁶ « Damen, à cette époque récemment arrivé à Paris et représentant officiel des "bordiguistes" auprès du PCF, conserva depuis certaines positions proches de celles du KAPD et dont on retrouve comme une trace lors des désaccords qui surgirent bien plus tard, en 1951-52, entre l'intéressé et Bordiga. Cet embryon de greffe "kapédiste" sur le bordiguisme impliquait un certain éclectisme » Lucien Laugier, *La Gauche italienne dans l'émigration* (écrit mémorialiste rédigé dans les années 1970), publié sur le site archives maximalistes, dernière consultation 15/05/13 : <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-la-gauche-italienne-dans-l-émigration-113277628.html>

¹¹⁷ « Lettre d'Alfa à Onorio du 9 juillet 1951 », *art. cit.*

Pour les damenistes : « la pensée d'Alfa [...] est restée bloquée en 1921 » et se situe « entre le parti et les stalinistes ». Ils accusent également les partisans de Bordiga d'être des « secrétaires permanents des opinions triomphantes »¹¹⁸, car n'ayant pas soutenu Damen tout étant d'accord avec lui sur un certain nombre de points.

En fait, cette scission du PCInt se fit principalement par « le haut », c'est une rupture entre dirigeants plus qu'une scission de sections ou comités de bases. La crise débute d'ailleurs par la décision de Damen, Bottaiolli et Stefanini de quitter le Comité Exécutif du PCInt en 1951. Ces derniers, accusent le C.E. de ne pas suivre la ligne décidée au congrès de Florence. La crise s'accélère à la suite d'une réunion de décembre 1951 où est présentée une ébauche des *Thèses caractéristiques du parti*, écrites par Bordiga, et qui sont pressenties pour devenir les bases communes à tout militant du PCInt. La rupture est consommée en 1952 et le groupe de Damen crée un second PCInt. Brièvement, paraissent alors deux *Battaglia Comunista* l'un tenu par les bordiguistes orthodoxes l'autre par les damenistes. Le conflit fut finalement réglé par les tribunaux « bourgeois » qui octroyèrent la possession de *Battaglia Comunista* et de *Prometeo* aux damenistes. De leur côté, les bordiguistes orthodoxes se mirent à publier le bimensuel *Il Programma Comunista*¹¹⁹. Deux *Partito Comunista Internazionale* coexistent alors en Italie et sont communément différenciés par leur publication principale : le PCInt-PC bordiguiste orthodoxe et le PCInt-BC dameniste.

Les damenistes deviennent donc des bordiguistes opposés à Bordiga et tentent de se séparer dans les termes, de ce courant rattaché à sa figure tutélaire. Ils préfèrent alors l'utilisation du terme plus général de « Gauche italienne » qui conserverait les principes des *Thèses de Rome*¹²⁰ tout en excluant les idées du Bordiga d'après-guerre¹²¹. Bien que ces divergences soient non négligeables, le fait que cette nouvelle branche conserve les idées fondamentales du bordiguisme d'avant-guerre nous pousse à continuer à la considérer comme faisant partie intégrante de ce courant. Après 1952 nous préférons donc parler de

¹¹⁸ C'est principalement Bruno Maffi qui semble être visé. Les trois citations sont issues de « Crise du Bordiguisme ? Peut-être, mais en aucun cas crise de la gauche italienne », publié dans Onorato Damen, *Bordiga au-delà du mythe*, op.cit. p.112, 1re édition en Italien dans *Prométéo* n°4 & 5, 1953.

¹¹⁹ *Il Programma Comunista* n° 1, Milano, 10-24 ottobre 1952.

¹²⁰ Texte définissant la tactique du Parti Communiste d'Italie. Fondamental pour le courant bordiguiste il fut adopté à une très large majorité par le parti au congrès de Rome de 1922.

¹²¹ *Ibid.* p.108

« bordiguisme orthodoxe » d'un côté et de damenisme de l'autre. L'appellation générale de bordiguisme pouvant rassembler ces deux courants.

2.2. 1950-1952 : de la perte de vitesse à l'exil.

Au début de cette nouvelle décennie, la gauche communiste internationaliste est dans une situation d'affaiblissement généralisée. La FFGCI sort exsangue d'une scission qui a emporté la moitié de ses militants. Le groupe de Marseille se maintient relativement, mais était déjà modeste avant la rupture avec les socio-barbares. Il demeure principalement animé par Piccino puis Laugier qui vient de formaliser son adhésion après plusieurs années d'hésitation¹²². À l'inverse le groupe de Paris, qui portait alors l'activité de la fraction a perdu la majorité de ses membres et n'est plus en capacité de produire sa presse militante ni d'avoir une activité militante conséquente. À la fin de l'année 1950, le groupe parisien de la Fraction ne compte plus que trois militants actifs (Frédérique, Georges Dumatherey (Daniel), Mothé) auxquels il faut rajouter un petit groupe d'Italiens peu impliqués. La FB a, elle aussi, cessé la parution de son périodique *L'internationaliste*, et rentre dans une d'hibernation même si elle conserve ses militants (Vercesi y reste présent jusqu'à sa mort en 1957). En Italie les oppositions se développent dans le PCInt entre damenistes et bordiguistes et fragilisent une organisation déjà mise en difficulté par un très grand nombre de départs.

Marasme, isolement et expatriation

De son côté la GCF ne réussit pas à sortir de son isolement. La collaboration avec les conseillistes néerlandais ne parvint pas à être pérenne, mais il y a surtout une véritable lassitude des militants qui se développe ainsi qu'une peur réelle de l'éclatement d'un troisième conflit mondial où l'Europe serait en première ligne. À partir de 1949, la périodicité d'*Internationalisme* qui était jusqu'alors strictement mensuelle devient de plus en plus aléatoire (4 numéros en 1949, un numéro en 1950 et un en 1952).

La dissolution de cette organisation qui intervient en 1952 est intimement liée à cette croyance eschatologique, mais également, à la volonté moins assumée, d'exil du principal animateur de la GCF : Marc Chirik. Dès la fin des années 1940, ce dernier, militant historique, est profondément démoralisé par l'affaiblissement de la gauche communiste. Cet état de fait est clairement visible dans ses correspondances :

¹²² Lucien Laugier, *Les années écoulées (souvenirs militants des fifties aux sixties)*, publié sur le site de Jean-Louis Roche : <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-les-annees-ecoulees-souvenirs-militants-des-fifties-aux-sixties--40263438.html> dernière consultation le 17/04/13

« Comprenez-vous ce que cela veut dire être démoralisé ? Je le suis au plus haut degré, au point de perdre goût à tout, de n'avoir courage à rien, de me laisser aller sans parvenir à réagir. [...] J'ai été jeté dans la vie en plein brasier révolutionnaire. C'étaient les années glorieuses de la Révolution d'Octobre. Depuis, cela va faire 30 ans que j'ai parcouru physiquement et moralement tous les degrés du calvaire du prolétariat. J'ai suivi personnellement ce mouvement rétrécissant qui va de la 3e Internationale à l'Opposition, de l'Opposition à la Gauche Italienne pour aboutir aux petits groupes qui sont les nôtres aujourd'hui. »¹²³

Dans la GCF, dans *Socialisme ou Barbarie* comme dans la FFGCI, cette lassitude est principalement partagée par les militants ayant été actifs dans les années 1930. Les nouveaux arrivants d'après-guerre, comme Serge Bricianer* (Cousin), développaient souvent des positions moins résignées.

Ce découragement justifié par la croyance eschatologique, est corroboré historiquement par le fait que, dès le milieu des années 1940, la montée en puissance de l'opposition entre Etats-Unis et URSS fait craindre aux militants l'éclatement prochain d'un troisième conflit mondial où l'Europe serait encore le principal champ de bataille. Cette idée fut grandement renforcée par l'acquisition de la bombe A par les Soviétiques en 1949 ainsi que l'éclatement de la guerre de Corée un an plus tard. Parallèlement les conflits sociaux baissent en intensité et, après la grève de 1947, peu de luttes de grande ampleur sont à recenser en France. En conséquence, la GCF se résolut à mettre en place une stratégie de repli organisé :

« Nous avons longuement discuté de l'évolution de la situation internationale et sommes arrivés à la conclusion d'une accélération du cours vers le déclenchement de la guerre. Nous avons également examiné le rapport entre cette situation et notre groupe et avons décidé de prendre des mesures : 1) de mettre à l'abri les documents essentiels du groupe ; 2) d'établir le centre de liaison en cas d'une évolution brusque des événements et, 3) de sauvegarder au maximum la vie physique des militants. »¹²⁴

On constate que, pour le groupe, la première tâche reste la sauvegarde des archives de ses écrits et de celles du mouvement ouvrier à la rédaction desquelles ils ont participé (la revue *Bilan* par exemple), la sauvegarde des militants venant ensuite, mais faisant tout de même partie des priorités. La dissolution et la volonté d'exil du groupe sont donc affirmées dès 1948 et furent effectives 4 ans plus tard. Le *modus operandi* de départ des militants est même détaillé dans la suite de cette lettre :

¹²³ Lettre de Marc à Jean Malaquais, 10 février 1949, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=591 dernière consultation le 06/05/13

¹²⁴ Lettre de Chirik à Malaquais du 8 août 1948, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=584 dernière consultation le 06/05/13

« Pour le 3e point, nous avons décidé que dès à présent chaque camarade retire son passeport, prépare tout papier nécessaire pour prendre un visa, et ce afin d'être armé au maximum pour mettre les voiles en cas d'alerte. Direction générale : Amérique, États-Unis. Étapes intermédiaires : Italie du Sud, Espagne, Afrique du Nord. »¹²⁵

Chirik, jusqu'alors apatride, a obtenu la citoyenneté française en 1950 et possède enfin un passeport en règle lui permettant de quitter le pays. Il tente de fuir aux États-Unis pour y rejoindre son ami de longue date, Jean Malaquais, mais, fiché comme militant communiste, il n'obtiendra jamais de visa. Il rejoignit finalement le Venezuela en 1952 accompagné par sa compagne Clara Goeffroy et un certain CL. Robert Salama s'exile à la Réunion, Szaja Schönberg (Laroche) au Pérou et Pierre Bessagnet (Morel) parvient à rejoindre Malaquais aux États-Unis.

Bien que l'éclatement de la guerre de Corée crée, dans la GCF, la FFGCI et *Socialisme ou Barbarie*, la certitude d'un déclenchement rapide de la guerre, les différents groupes n'en tirent pas les mêmes conclusions.

Socialisme ou Barbarie pense que cette future guerre peut, à l'instar de l'effet qu'a eu la Première Guerre mondiale sur la révolution russe, déclencher la révolution communiste. Comme l'explique Marie France Raflin, pour *Socialisme ou Barbarie* « C'est la perspective de guerre qui peut donner raison dans les faits, à un groupe qui se décrit et se considère lui-même comme isolé et lui conférer finalement un rôle dans la révolution socialiste. »¹²⁶. En effet, ils considèrent que :

« Ce n'est qu'au cours de la guerre elle-même que le Prolétariat pourra faire l'expérience définitive des régimes d'exploitation et se trouver en possession de ses moyens lui permettant de concrétiser cette expérience de la révolution mondiale »¹²⁷.

Cette idée ne fut abandonnée par le groupe qu'à partir de 1957.

La GCF, quant à elle, pense également que le retour d'une conscience révolutionnaire passe nécessairement par l'explosion de cette « guerre inéluctable », mais est beaucoup plus circonspecte sur la capacité du prolétariat, alors en période de défaite, de porter la révolution communiste.

« Dans les conditions actuelles du capital, la guerre généralisée est inévitable. Mais ceci ne veut pas dire que la révolution soit inéluctable, et moins encore son

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ Marie France Raflin, *op. cit.* p. 192.

¹²⁷ Cornelius Castoriadis (Chaulieu), « La consolidation temporaire du capitalisme mondial », *Socialisme ou barbarie* n° 3, juillet-août 1949, p19

triomphe. La révolution ne représente qu'une des branches de l'alternative que son développement historique impose aujourd'hui à l'humanité »¹²⁸

En conséquence, la GCF met en place une politique concertée d'expatriation pour protéger ses cadres et seul trois de ses militants restent en France (Serge Bricianer, Louis Evrard (*Cardan*) et Philippe Déhan, le gendre de Marc Chirik.

Toujours est-il que cette peur, unanimement partagée par l'ensemble de la gauche communiste, contribua à l'affaiblissement des trois groupes. Cela poussa la GCF à se disperser aux quatre coins du monde comme le souligne Chirik avec humour : « Nous "dominons" trois océans, trois continents, dix pays, mais [...] c'est une exception quand deux camarades ont la chance de se trouver réunis »¹²⁹. La volonté d'exil touche également d'autres militants comme Pierre Lanneret (Camille) et Roland Eloi (Néron) anciens scissionnistes de la FFGCI ayant brièvement rejoint *Socialisme ou Barbarie* qui, suite à la guerre de Corée, fuient la France pour le Canada en 1951¹³⁰.

Après le départ massif de ses militants, la GCF tente de maintenir un noyau français pour continuer à faire la liaison entre les militants en exil et les autres groupes de la gauche communiste. Mais l'isolement de ces trois militants aura rapidement raison de cette initiative. Dans une lettre de Chirik à Malaquais on apprend que dès 1952 Philippe Déhan aurait rejoint *Socialisme ou Barbarie* pour permettre un plus « travail large »¹³¹. Rapidement, Louis Evrard et Serge Bricianer décident la dissolution du groupe, s'éloignent du léninisme et se rapprochent du cercle marxiste communiste de conseils constitué autour de Maximilien Rubel, Ngo Van et Jeannine Morel (femme de Marcel Pelletier qui avait quitté la FFGC en 1949). À partir de 1956, Bricianer contribua également à *Socialisme ou Barbarie* en participant à plusieurs réunions et en rédigeant deux articles publiés dans les numéros 36 et 38 de la revue (parue en 1964).

¹²⁸ « L'évolution du capitalisme et la nouvelle perspective », *Internationalisme* n° 46, été 1952.

¹²⁹ Lettre de Chirik à Malaquais du 22 novembre 1952 restituée intégralement dans Jean Louis Roche, *Histoire du maximalisme, op. cit.*, p. 231.

¹³⁰ Philippe Bourrinet et Claude Pennetier, « notice biographique de Pierre Lanneret », *art. cit.*

¹³¹ « Lettre de Chirik à Malaquais du 22 novembre 1952 », *art. cit.*, p.233.

Atonie de la fraction

De son côté, la FFGCI en crise peine à développer une position propre car elle cesse la publication de *l'internationaliste* en 1947 et, jusqu'en 1953, ne parvient à publier que deux numéros de son *bulletin*. Sur le sujet ses militants préfèrent donc suivre strictement les positions d'un Bordiga plus réservé sur une probable Troisième Guerre mondiale. On ne retrouve pas chez lui le discours messianique de l'inéluctabilité de la guerre comme chez Castoriadis. Bien qu'il fût intimement convaincu de l'imminence d'un conflit mondial, Bordiga préfère parler de « troisième guerre éventuelle »¹³².

Mais la fraction française peine à se remettre de la scission de 1950 comme l'atteste cet extrait d'une lettre de Lucien Laugier à Perrone :

« La tâche que ces organisations s'étaient assignée (celle de la formation des cadres) n'avance guère sur le plan pratique : cessation de la parution du journal, indécision sur la teneur d'un Bulletin pour la fraction française, silence complet en ce qui concerne la fraction belge. Sur le plan théorique, cela ne va guère mieux [...] En province, nous sommes isolés. La possibilité de poursuivre des efforts est jusqu'ici stérile. Créer un noyau dépend en grande partie du travail du groupe de Paris et en particulier de la régularité de l'envoi des publications. »¹³³

La crise du groupe parisien est renforcée par le départ de Daniel Mothé en 1952. Après avoir un temps fréquenté la Fédération Anarchiste, il décide de quitter la Fraction pour rejoindre *Socialisme ou Barbarie*¹³⁴. Ce départ démoralise quelque peu le groupe parisien qui ne compte alors plus que Georges Dumatheray (Daniel) et Suzanne Voute (Frédérique) dans ses rangs.

Différents témoignages nous permettent d'entreapercevoir la réalité militante de ces organisations et de faire un bilan de l'état des groupes bordiguistes par une approche différente : les témoignages personnels de militants et leurs visions de leur propre activité dans le groupe.

¹³² Amadeo Bordiga « Guerre impérialiste et guerre révolutionnaire, série Sur le fil du temps », *Programme Communiste* n° 79, avril 1979, p.22. Première parution en 1950.

¹³³ « Lettre de Lucien Laugier à Ottorino Perrone janvier 1950 », publiée dans *Tempus Fugit* n° 1, mai 2003, Orsay, auto publication.

¹³⁴ Selon Marie France Raflin, *op.cit.* p.248 ainsi que l'entretien avec Mothé publié dans le numéro 18 de 1976 de la revue *L'anti-mythe* et réédité par François Langlet dans *Lucien Laugier, les deux crises du PCI Textes 1*, Orsay, auto publication, 2001. Robert Kosmann dans la « notice biographique de Jacques Gautrat » publiée par *le Maïtron en ligne* affirme lui que Mothé aurait rejoint SouB en 1955.

Lucien Laugier, à travers un témoignage rédigé à la fin de sa vie et revenant sur ses premières années de militantisme, nous permet d'entrevoir son parcours personnel et les raisons qui ont déclenché son engagement militant. Il précise les raisons qui l'ont fait adhérer en 1950 :

« Il s'agissait du seul groupement existant alors qui se refusât à admettre qu'une quelconque perspective révolutionnaire fut compatible avec l'acceptation du principe de la Seconde Guerre mondiale. »¹³⁵.

L'on entraperçoit ensuite dans ce témoignage spontané, une description sans concession de ce que pouvait être les réunions de la Fraction dans les années 50 :

« Dans les années d'après-guerre. Nous étions 3 ou 4 au maximum. Nous nous réunissions dans une cave de bistrot qui puait la pisserie de chat. Nous ressassions notre impuissance et nos désillusions. Ce que nous disions était aride, ingrat, incompréhensible à tout un chacun. Rien de réel n'apportait l'ombre d'un encouragement à nos vagues perspectives. »¹³⁶

Laugier adhère à la FFGC juste après le départ d'une dizaine de militants pour *Socialisme ou Barbarie*. Bien que cette scission concernât principalement le groupe parisien, elle découragea également le groupe de Marseille qui était déjà largement affaibli depuis 1945¹³⁷.

C'est avec un certain recul que Laugier tente d'analyser les raisons de son activité militante de l'époque :

« Nous pensions fermement que notre propagande, et notre participation aux luttes ouvrières partout où elle serait possible, aideraient à ce que nous appelions alors la "prise de conscience" du prolétariat. [...] Sur les résultats de ces efforts nous fondions alors beaucoup d'espoirs, sans doute plus que Bordiga lui-même »¹³⁸

Laugier assume ainsi le volontarisme de sa démarche militante alors même que ses positions ultérieures ont été radicalement anti-activiste suivant ainsi l'idée de Bordiga qui affirmait l'inutilité de cette démarche dans la période contre-révolutionnaire d'après-guerre. Il va même plus loin en justifiant cet activisme par l'euphorie déclenchée chez lui lors de sa découverte des thèses de la gauche communiste :

¹³⁵ Lucien Laugier, *Les années écoulées (souvenirs militants des fifties aux sixties)*, op.cit.

¹³⁶ Ibid.

¹³⁷ « Ce groupement sortait d'une crise interne qui avait éparpillé ses déjà maigres rangs », Lucien Laugier, *les années écoulées*, op.cit.

¹³⁸ Ibid.

« Après avoir cru définitive et sans appel la défaite du mouvement prolétarien, j'étais inconsciemment porté à croire à son rapide et prochain réveil simplement parce que j'avais découvert, en accord avec mes convictions, une "vérité historique", ignorée ou abandonnée par tous, mais miraculeusement conservée ! »¹³⁹

Paradoxalement, l'euphorie générée par la découverte des idées de Bordiga, qui affirmaient alors que la révolution était impossible immédiatement, crée un allant dans la pensée de Laugier lui faisant croire qu'elle est aussitôt possible et qu'il se doit de militer en conséquence. D'après ce témoignage, on pourrait décider de classer Lucien Laugier, au début de son militantisme, comme ce qu'Yvon Bourdet appelle un *activiste-permanent*, pour qui « la conscience des raisons d'agir tend à s'obscurcir, mais l'urgence et la nécessité de l'action immédiate s'imposent impérativement »¹⁴⁰, mais Laugier ne resta que peu de temps dans ce volontarisme qu'il décrit.

Un autre témoignage sur l'activité militante de la FFGCI rejoint celui de Laugier. C'est celui de Daniel Mothé rédigé en 2002 qui revient sur cette période.

« J'étais un ouvrier sans culture, pas d'études secondaires, autodidacte qui ne comprenait pas une grande partie de ce qui était écrit dans les journaux que je diffusais [...] J'étais un militant, soldat de 2^e classe. »¹⁴¹

Il y expose également l'écart qu'il pouvait y avoir entre les idées affirmées par la FFGCI dans ses organes de presse et sa tendance « ouvriériste » voulant le diffuser en majorité à des ouvriers :

« *L'Internationaliste* était lu par les militants qui le distribuaient qui en étaient aussi les corédacteurs. Quant aux ouvriers à qui on le distribuait, ils ne devaient rien y comprendre tellement cette littérature était pleine de sous-entendus aux débats dans l'extrême gauche et où les accusations de trahison fleurissaient dans chaque article ». ¹⁴²

Enfin, Mothé explique également ses choix organisationnels ainsi que la scission, par la fascination que pouvaient exercer certaines fortes personnalités sur d'autres individus du groupe. Pour lui ce fut un facteur plus déterminant que la volonté de suivre et défendre des orientations politiques claires.

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ Yvon Bourdet, *qu'est-ce qui fait courir les militants ? Analyse sociologique des comportements et des motivations*, Paris, Stock2, Coll. Penser, 1976, p.185.

¹⁴¹ « Réponse à certaines questions (Mothé) », *Tempus Fugit* n° 1 *op.cit.* p. 19.

¹⁴² *Ibid.* p.20.

« Je faisais confiance à des intellectuels comme Suzanne Voute puis plus tard à Castoriadis dont l’emprise intellectuelle, leur érudition et leur rhétorique me fascinaient »¹⁴³

Ces témoignages nous permettent de voir à quel point certaines prises de position pouvaient paraître lunaires à la plupart des militants d’un groupe pourtant petit et constitué de membres hautement formés.

Dans le PCInt italien qui avait des effectifs beaucoup plus pléthoriques, ce problème ne pouvait y être que plus développé. Il est fort probable que, dans la scission de 1952, les ressentis furent similaires pour bon nombre de militants.

¹⁴³ *Ibid.* p.21.

2.3. 1952- 1957 : Vers un renouveau progressif ?

En France, le départ des sociaux-barbares permit de clarifier les positions et, lors de la scission italienne de 1952, la FFGCI n'eut aucun mal à choisir son camp. En effet, les seuls militants pouvant potentiellement se rapprocher des positions de Damen étaient déjà partis pour l'organisation/revue de Castoriadis. Parmi les quelques militants restants, les « leaders organiques » (Voute, Laugier et Piccino) avaient des échanges réguliers avec Bordiga et Maffi, comme l'attestent leurs relations épistolaires¹⁴⁴.

Renforcement du groupe et renaissance de la presse de l'organisation

Après la scission de 1949, puis l'affaiblissement de son soutien international suivant la rupture de 1952, les groupes de la FFGCI tentent de survivre. Seul le groupe de Marseille parvint à conserver une activité, celui de Paris étant limité à seulement deux membres (Voute et Dumatheray). L'organe de presse du groupe : *l'Internationaliste*, n'est plus. Confrontés au manque de moyens financiers et militants, ses membres se replient sur la publication du *Bulletin du groupe français de la gauche communiste internationale*. Le premier numéro sort en septembre 1951 et se fait jusqu'en 1953¹⁴⁵. Mais c'est également dans une volonté de rejet de l'activisme qu'émerge la volonté de faire paraître un *bulletin* plutôt qu'un journal. Cette idée tactique est d'ailleurs affirmée dès 1950 par Laugier comme une nécessité pour la fraction :

« On doit constater en effet que bien des camarades en arrivent maintenant à admettre la nécessité d'un intense effort. Mais cette évolution ne s'est pas faite par l'expérience et la critique des méthodes théoriques "activistes" et les conséquences que cela implique : bulletin au lieu de journal. »¹⁴⁶

Pour les rédacteurs du *bulletin*, la priorité va à la traduction de textes bordiguistes en français et principalement des *fili*. L'affaiblissement de la fraction est compensé par l'adhésion rapide d'André Claisse (Goupil) qui avait quitté la GCF depuis 1948 tout en en restant proche, et décide de rejoindre la FFGCI en 1953. S'ensuit un sensible renforcement de la Fraction avec l'arrivée de nombreux militants ayant eu, par la suite, un rôle important

¹⁴⁴ François Langlet, *Tempus Fugit* n° 1, op. cit.

¹⁴⁵ À l'exception du numéro 1, les autres publications ne sont pas numérotées et définies par leurs dates de publication.

¹⁴⁶ « Lettre de Lucien Laugier à Ottorino Perrone du début janvier 1950 ». publié dans François Langlet, *Tempus Fugit* n° 1, op. cit. p100-102.

dans le courant bordiguiste. Au début des années 1950, Jacques Angot adhère puis c'est Roger Dangeville¹⁴⁷ en 1956 et enfin Martin Axelrad (Jean-Pierre)¹⁴⁸ en 1958 qui rejoignent le noyau parisien. De son côté, le groupe de Marseille se renforce également avec les arrivées de François Gambini (en 1948), de Christian Audoubert (en 1953) puis de Jacques Camatte (Oscar) en 1956.¹⁴⁹ Suzanne Voute déménage à la Seyne sur Mer en 1956 et rejoint ainsi le groupe marseillais¹⁵⁰.

Progressivement, la Fraction revit. La répression des émeutes de Berlin-Est de 1953 et de l'insurrection de Budapest en 1956 par les Soviétiques donnent du sens aux critiques portées par les bordiguistes contre l'URSS et rend audible leurs discours.

« Dans sa révolte, le prolétariat de Berlin-Est démasquait, tout d'un coup, la colossale imposture staliniste : sous les mots de progressisme et socialisme se cache en fait la plus féroce exploitation capitaliste »¹⁵¹

Mais diverses tensions se développent entre les groupes marseillais et parisiens sur les orientations et activités à avoir dans la période.

À partir de novembre 1953, c'est le groupe de Marseille seul qui prend le relais avec la publication d'une brochure périodique appelée *documents intérieurs*. Cette dernière est strictement réservée aux « camarades des groupes et aux sympathisants ». Cette publication se fait dans un souci d'échange entre les militants et contient principalement des traductions de textes italiens ainsi que quelques notes et articles originaux visant à analyser les particularismes de la situation économique et politique française. Pourtant le fait qu'elle soit signée uniquement par le « Groupe de Marseille de la gauche communiste » témoigne des divisions existantes entre les militants marseillais et Frédérique restée à Paris.

¹⁴⁷ Philippe Bourrinet, « notice biographique de Roger Dangeville », *art. cit.*

¹⁴⁸ Philippe Bourrinet, « notice biographique de Martin Axelrad », *art. cit.*

¹⁴⁹ Cette liste de militants est, bien évidemment, non exhaustive. L'accent est mis sur des militants dont nous serons amenés à parler.

¹⁵⁰ « Lettre de Jacques Camatte à François Langlet du 16 novembre 2000 » in François Langlet, *Lucien Laugier, les deux crises du PCI Tome 1, op. cit.* p 59. B.C. dans un entretien informel affirme qu'elle descendit dans le Sud de la France un peu plus tôt, vers 1954.

¹⁵¹ « Présentation », *Bulletin intérieur du groupe français de la gauche communiste*, Paris, juin-septembre 1953, p.1.

Discorde entre province et capitale

Ces tensions entre les deux groupes de la FFGCI ne naissent pas avec la publication de ces *Documents Intérieurs* ils débutent avant même la scission de 1950. Lucien Laugier, dans une lettre à Ottorino Perrone, demande à ce dernier des conseils au vu de la situation de rupture Paris/Marseille ressentie dans la Fraction. Il affirme également que :

« Piccino et moi, qui n'avons cessé de regarder avec scepticisme les méthodes de travail des camarades parisiens, en rejetons la responsabilité sur les membres de la C.E. qui ont traité par le silence toutes nos tentatives épistolaires. »¹⁵²

Bien qu'ils constituent la même organisation, les groupes de Marseille et Paris fonctionnaient de manière autonome et les liaisons entre les groupes étaient rarement régulières. La parution du *Bulletin* révélait donc une double volonté : normalisation et multiplications des échanges intergroupes ; clarification des positions théoriques. D'après ses contradicteurs, la domination théorique de Suzanne Voute sur le reste du groupe de Paris aurait empêché la clarification des positions. Selon Laugier, ce vide aurait poussé au développement des théories de *Socialisme ou Barbarie* au sein de la Fraction. Les méthodes de travail et de militantisme de Frédérique sont donc remises en cause par Laugier et la tension entre ces militants ira en grandissant après la scission des sociaux-barbares.

Si ces oppositions semblent principalement se concentrer sur des problèmes organisationnels et interpersonnels plus que sur des points théoriques précis, leur importance nécessita tout de même des interventions internationales. En effet dans une lettre de 1953 à Bruno Maffi, Laugier affirme que « Vercesi a "secoué" Suzanne au sujet de son attitude à notre égard [le groupe de Marseille] en général »¹⁵³. De plus dans une lettre de Bordiga adressée à Laugier 1956, le Napolitain est « content que les rapports avec Suzanne [et le groupe de Marseille] soient "normalisés". Il en était temps »¹⁵⁴, démontrant ainsi la portée de ces tensions qui ont nécessité l'intervention des Italiens.

¹⁵² « Lettre de Lucien Laugier à Ottorino Perrone du début janvier 1950 », *art. cit.*

¹⁵³ « Lettre de Lucien Laugier à Bruno Maffi du 26 juillet 1953 », publié dans François Langlet, *Lucien Laugier, les deux crises du PCI*, *op. cit.*

¹⁵⁴ « Bordiga à Lucien Laugier, Naples le 29 juillet 1956 » transcrit et publié par Jean Louis Roche sur son site. <http://proletariatuniversel.blogspot.fr/2013/02/lettres-inedites-de-bordiga-et-des.html> dernière consultation le 11/07/2013.

Le « cas » Suzanne Voute

Pour comprendre ces tensions, il convient de s'attarder sur la personnalité de Suzanne Voute, militante atypique dans le milieu de la gauche communiste. « Frédérique » représente un cas presque unique dans l'histoire de l'extrême/ultra gauche : celui d'une femme, ou camarade-femme comme l'appelle Laugier, reconnue comme cheffe théorique d'un groupe politique. En effet, si la présence féminine est en général minoritaire dans les organisations d'extrême gauche, et que leur présence à des postes de responsabilité est encore plus rare, la reconnaissance d'une femme comme figure d'autorité théorique frise l'inexistence. Les rares cas où l'autorité de ces femmes théoriciennes marxiste put être reconnue, demeure lorsqu'elles se cantonnent à parler du « groupe femme » (comme Alexandra Kollontaï). La seule réelle exception reste Rosa Luxembourg dont les idées firent autorité dans la Ligue Spartakiste et bien au-delà. Dans le milieu révolutionnaire, la reconnaissance à un tel niveau de l'importance théorique d'une femme demeure inégalée à ce jour.

À une échelle moindre, Suzanne Voute se rapproche de cette exception. Bien que ces idées fût principalement considérées comme le relais des thèses de Bordiga, l'autorité théorique de Voute ne fut que très peu remise en cause au sein des groupes de la gauche italienne en France dont elle a fait partie. Les militants de la Fraction puis du PCInt étaient d'ailleurs assez déconcertés par cette militante qu'ils considéraient comme « tombée du berceau dans les *Thèses de Rome* »¹⁵⁵. En effet, Voute et Véga deviennent réellement les leaders théorique de la fraction lors de la scission de 1945, elle n'a alors que 23 ans¹⁵⁶.

Si son autorité idéologique est incontestable, sa personnalité par contre, fut beaucoup plus controversée. Elle provoque une réelle admiration chez certains militants : « Je me souviens du prestige qu'avait Piccino sur Suzanne Voute et de l'admiration que j'avais à mon tour pour

¹⁵⁵ Expression utilisée par Camille (Pierre Lanneret) au sujet de Suzanne Voute : « Je pense que tu ferais bien d'abandonner toute explication psychologique ou de "formation" des camarades pour expliquer leur attitude. C'est vraiment regarder les choses par le petit bout de la lorgnette ! À moins d'être tombé du berceau sur les thèses de Rome ce que Camille prétend être le cas de Suzanne » « Lettre de Véga à Lucien Laugier du 25 juin 1950 », publié dans François Langlet, *Tempus Fugit* n° 1, *op. cit.* p159.

¹⁵⁶ Elle serait née en 1922. Affirmation de B.C. dans un entretien informel (ce dernier fut proche de Suzanne à la fin de sa vie). Aucune autre date de naissance n'est connue à ce jour (cf. notice sur Suzanne Voute mise en ligne sur bataille socialiste et où sa date de naissance est remplacée par un point d'interrogation). <http://bataillesocialiste.wordpress.com/biographies/voute-2001/> dernière consultation le 02/09/13

elle »¹⁵⁷, mais en terrifie d'autres. Pour Lucien Laugier dans les années 1960 : « La présence de Suz à nos réunions était une épreuve pour tous. Elle nous terrorisait littéralement, n'épargnant personne dans ses jugements toujours péjoratifs »¹⁵⁸. Cette dualité se retrouve dans le témoignage de Garros qui la qualifie tout à la fois, de « fille remarquable » et de « Louise Michel sectaire, pointilliste sur les virgules, sur les textes »¹⁵⁹.

Après la scission de 1950, elle est géographiquement isolée à Paris de la section française principale qui devient celle de Marseille. Affaibli par la maladie, ainsi que par sa rupture avec Véga, aussi bien politique que personnelle, elle n'eut alors que peu d'influence sur les décisions de la fraction. La mobilité que Suzanne Voute devait avoir dans son travail (elle était devenue professeure du secondaire) fut également liée à cette période sombre puisqu'elle dut enseigner à Aurillac, loin des autres sections, durant un certain moment. Si elle finit par briser cet isolement en descendant habiter dans le Sud de la France entre 1954 et 1956¹⁶⁰, son attitude intransigeante l'a conduite à une certaine « traversée du désert ». Laugier affirme même qu'« à une certaine époque, elle dut écrire à Bordiga pour qu'on la réadmette aux réunions du groupe : celui-ci lui ayant poliment demandé d'aller faire soigner ses nerfs la durée de quelques réunions »¹⁶¹. Il est très probable que sa condition de femme dans un milieu essentiellement masculin ait contribué à développer l'attitude inflexible et parfois difficilement supportable de Suzanne Voute. Il est également probable que la situation inhabituelle de militants se retrouvant dominés théoriquement par une femme ait joué dans leur inimitié à son égard.

Suzanne tenta toujours de rester fidèle aux positions de Bordiga même si, comme l'affirme Laugier elle ne fut pas toujours d'accord avec lui¹⁶². Il semble pourtant qu'elle ne rentra jamais réellement en conflit avec le militant napolitain. Elle demeura une des

¹⁵⁷ Daniel Mothé, « Réponses à certaines questions (interview) » publié dans François Langlet, *Tempus Fugit n° 1*, op. cit. p19.

¹⁵⁸ Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 » in François Langlet, *Lucien Laugier, les deux crises du PCI*, op. cit., p.102.

¹⁵⁹ « Entretien avec Garros », recueilli et cité par Marie France Raflin, op.cit, p 268.

¹⁶⁰ 1954 selon B.C. et 1956 selon Camatte (voir note de bas de page 111).

¹⁶¹ Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 » art. cit., p.101 & 102.

¹⁶² « Suz mit longtemps à se satisfaire des arguments avancés par Bordiga pour réfuter l'auteur des thèses "barbaristes" : Chaulieu alias l'actuel Castoriadis. Bien plus tard, Suz, en aparté, nous indiqua, comme par défi, qu'elle préférerait l'analyse de R. Luxemburg, sur l'accumulation du capital, à celle de Lénine. » *Ibid.* p.98

principales personnalités du PCInt en France jusqu'à son éviction en 1981 et continua d'influencer le courant bordiguiste jusqu'à sa mort en 2001.

Une presse renaissante mais confidentielle

À partir de 1956 le format et le nom de la publication du Groupe Français de la Gauche Communiste changent à nouveau. *Documents intérieurs* est remplacé par *Travail de groupe*. Les 5 numéros de cette revue sont publiés dans un but préparatoire à la publication de *Programme Communiste* dont la parution débute en octobre 1957.

Il est intéressant de voir à quel point les articles publiés dans le *Bulletin*, *Documents intérieurs* puis dans *Travail de groupe* sont déconnectés de l'actualité nationale et internationale. Alors que l'on trouvait fréquemment dans *L'internationaliste* des comptes rendus et analyses de grèves, les trois revues qui la suivirent, plus théoriques, en furent exemptes. On trouve seulement une analyse du congrès de la CGT de 1955 dans les numéros 5 & 6 de *Documents Intérieurs*. Au niveau international, les bordiguistes ne se font aucune illusion vis-à-vis de la mort de Staline en 1953 et analysent la déstalinisation krouchtévienne comme une « détente internationale exigée par le capitalisme mondial »¹⁶³. Cette idée est rapidement contredite par la répression de l'insurrection de Budapest en 1956 qui est comparée, en raison de son unité interclassiste et la nature de son programme constitutionnel et national, à une tentative similaire à la révolution de 1848 en France¹⁶⁴. Cette exception n'empêche pas que la majorité des articles publiés dans ces périodiques sont des analyses économiques, des traductions de Bordiga et des attaques contre *Socialisme ou Barbarie* concernant la nature de l'URSS. Les seuls textes se rattachant plus ou moins à l'actualité sont ceux parlant de l'Union Soviétique à travers Budapest ou la déstalinisation.

Alors que ces vacillements du monde soviétique poussent des intellectuels comme Sartre¹⁶⁵, à remettre en cause l'URSS et plongent le PCF dans une crise interne (Lecœur évincé par Duclos et Thorez), les bordiguistes ne publient pas d'articles sur ces sujets. Ils ne

¹⁶³ « La détente internationale, une exigence du capitalisme mondial », *Documents Intérieurs* n° 4, Marseille, janvier 1955. p.34.

¹⁶⁴ « L'insurrection hongroise, *Travail de groupe* n° 2&3, janvier-février & mars-avril 1957. p.72-93.

¹⁶⁵ « Après Budapest, Sartre parle », *L'express* du 9 novembre 1956, Paris

profitent pas des circonstances et des réactions temporaires de rejet présentes aussi bien chez les intellectuels du PCF que dans le monde ouvrier et dans la CGT, pour instrumentaliser à leur profit l'actualité. Dans leurs analyses produites durant les années 1950, la situation politique de la France et de l'Italie est clairement dédaignée au profit de textes plus théoriques et économiques. Il est également très étrange de ne voir aucune publication du groupe sur « la question algérienne » qui enflamme alors la place publique française depuis 1954, ni sur les pouvoirs spéciaux votés en 1956 au gouvernement de Guy Mollet, vote auquel le PCF donne son accord.

De la prise de distance avec le bordiguisme à l'affirmation du conseillisme

De leur côté, la plupart des scissionnistes partis vers *Socialisme ou Barbarie* continuent leur activité dans cette revue et tentent de prendre leur distance vis-à-vis de leur passé bordiguiste. Cette prise de distance se transforme en règlement de comptes dans le texte intitulé « la crise du bordiguisme italien » publié en novembre 1952 dans le numéro 11 de *Socialisme ou Barbarie* et signé par Véga. Véga vient alors d'entrer au comité de rédaction de la revue, remplaçant Claude Lefort parti au Brésil¹⁶⁶. Véga revient sur la crise qui vient d'ébranler le PCInt en Italie et se révèle très critique. Il fustige ainsi l'incapacité du mouvement bordiguiste, que cela soit dans les années 1920 ou lors la création de PCInt en 1943, à proposer « une définition nette de la nature de l'URSS »¹⁶⁷. Il affirme en trouver une définition claire uniquement dans la théorie du « capitalisme bureaucratique d'état »¹⁶⁸ traditionnellement défendue par *Socialisme ou Barbarie*. Il attaque ensuite ce qu'il appelle la « thèse de la lutte de classe à éclipses »¹⁶⁹, c'est-à-dire l'idée défendue par Vercesi et réaffirmée au congrès de Florence de 1948, que le prolétariat aurait littéralement disparu pendant la guerre. Reprenant la célèbre phrase de Marx : « le prolétariat est révolutionnaire ou il n'est rien », les bordiguistes ont eu tendance à différents moments de leur histoire à théoriser la défaite du prolétariat comme sa disparition pure et simple en tant que classe. C'est cette vision que critique fortement Véga. À l'instar de Damen, il fustige la vision du parti « exerçant la

¹⁶⁶ Depuis la parution du numéro 9, selon Marie France Raflin, *op.cit*, p 400.

¹⁶⁷ Alberto Vega, « La crise du bordiguisme italien » in *Socialisme ou Barbarie* n° 11, Paris, novembre-décembre 1952, p. 27.

¹⁶⁸ *Ibid.* p37.

¹⁶⁹ *Ibid.* p28.

dictature »¹⁷⁰ ainsi que la possibilité défendue par le PCInt d'une conquête des syndicats. Mais c'est également l'immobilisme théorique représenté par ceux qu'il appelle la « tendance bordiguiste »¹⁷¹ et qui défendent « l'invariance », que Véga stigmatise avec des mots d'une grande violence :

« L'attitude de la majorité de la tendance bordiguiste, inspirée par son schématisme classique, et pour certains par la négation même de **tout travail de parti** [en gras dans le texte] était franchement néfaste, non seulement dans ses conséquences, mais dans son contenu profond. Ce contenu c'était à la fois le conservatisme le plus achevé et la confirmation théorique d'une conception particulière de la lutte des classes, du parti et du socialisme ; c'était l'attachement borné à la lettre des textes qu'on confondait avec des principes ; c'était le respect superstitieux pour le léninisme et l'ignorance voulue du Lénine non-bordiguiste ; c'était l'élaboration collective dont on proclamait la nécessité officiellement et l'élaboration exclusive d'un camarade qu'on interdisait de mettre en doute pratiquement c'était la nécessité "des rapports dialectiques (sic) entre la base et la direction" et le refus de la discussion, l'expulsion des opposants, la calomnie et le ragot élevé à la hauteur d'argument »

Dans cet extrait, Véga ne parle, en réalité, plus réellement de la scission italienne, mais bien de la réalité militante qu'il a ressentie lorsqu'il était à la FFGCI. Il consomme définitivement sa rupture avec le courant bordiguiste, mais également sa rupture avec Suzanne Voute. Bien que cet extrait vise avant tout l'omnipotence de Bordiga dans le parti, il attaque également la main mise de Frédérique sur le groupe parisien où il évoluait. Cette rupture est aussi humaine puisque ces deux militants, qui avaient fondé ensemble la FFGCI en scissionnant du groupe de Chirik, avaient été amants. Leur proximité personnelle n'a jamais influencé leur proximité politique et les désaccords entre Véga et Voute étaient légion bien avant la scission de 1949. Malgré cela, on peut voir dans ce texte de Véga à la fois un adieu au bordiguisme et à Frédérique, lui qui finira par considérer son appartenance à la mouvance bordiguiste comme un simple « épisode, dû en grande partie aux circonstances de l'époque »¹⁷².

Il est également troublant de voir à quel point les critiques de *Socialisme ou Barbarie* à l'encontre de la « tendance bordiguiste » sont identiques à celles de Damen. Véga le reconnaît et, alors que les relations étaient rompues entre le PCInt et *Socialisme ou Barbarie* avant 1952, la revue entame divers échanges avec le groupe de Damen juste après la

¹⁷⁰ Alberto Vega, « La crise du bordiguisme italien », *op. cit.*, p. 29.

¹⁷¹ *Ibid.* p.44.

¹⁷² Philippe Bourrinet, « notice biographique de Alberto Maso dit Véga », *le Maitron en ligne*, *op. cit.*

scission. Ce fut d'ailleurs A. Véga qui, pour *Socialisme ou Barbarie*¹⁷³ fut chargé de gérer ces relations épistolaires ainsi que celles avec d'autres groupes italiens.

Du côté des scissionnistes de 1949, peu d'anciens bordiguistes restèrent dans *Socialisme ou Barbarie*, mais ceux qui y demeurèrent y eurent une grande importance. Véga rentra au comité de rédaction de la revue en 1952 et il y resta jusqu'en 1956. Il fut rejoint en 1955 par Daniel Mothé qui participa au C.R. jusqu'à la fin de la revue en 1965, tout comme André Garros qui rentra au comité de rédaction en 1964¹⁷⁴.

Malgré son nombre très restreint de membres, l'influence de *Socialisme ou Barbarie* croît significativement à la fin des années 1950, et ce notamment chez les intellectuels ayant rompu avec la défense de l'URSS après la répression de Budapest. *Socialisme ou Barbarie* est loin d'être aussi hermétique à l'actualité politique et sociale que la Fraction. De 1949 à 1956, on trouve plus de vingt-cinq articles assimilables à des comptes rendus de grèves ainsi que des récits de vie ouvrière dans la quasi-totalité des numéros parus sur cette période¹⁷⁵. Plusieurs articles sont publiés sur la situation de Berlin avant et après la répression de juin 1953. Jusqu'en 1958, plus d'une dizaine d'articles sont consacrés à l'insurrection hongroise et son écrasement et presque autant de textes à la déstalinisation et ses conséquences sur les pays du pacte de Varsovie. *Socialisme ou Barbarie* publiera même une brochure spéciale sur le sujet pour faciliter sa diffusion, intitulée : *L'insurrection hongroise – questions aux militants du PCF*. Sur l'analyse de la situation en Algérie, on ne compte pas moins de quinze articles publiés de 1956 à 1960 dans leurs colonnes.

Dans ce groupe/revue numériquement très faible (une dizaine de personnes au milieu des années 1950), les anciens bordiguistes apportent une vision particulière. Plus orientés vers l'activisme politique que le reste des membres du groupe/revue, la plupart de ces anciens de la FFGCI sont ouvriers et militent dans leurs usines et leur syndicat. Les situations sociales de Véga, Mothé, Gaspard, Neuville, Néron ou Camille contrastent nettement avec celles de C.Lefort et J-F. Lyotard, jeunes agrégés de philosophie. À l'exception des anciens bordiguistes la plupart des membres du groupe de *Socialisme ou Barbarie* ont fait de

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Marie France Raflin, *op.cit.*, p 1175-1176.

¹⁷⁵ Tableaux I, II, III & IV présentés par Marie France Raflin, *op.cit.* p. 471, 477, 503 & 504.

brillantes études, sont intégrés dans le paysage intellectuel français et jouissent d'une situation socio-économique plutôt confortable¹⁷⁶. Mothé et Gaspard étaient ouvriers chez Renault, Neuville technicien, Néron dessinateur industriel et Camille ouvrier typographe. Véga qui a été ouvrier la majeure partie de sa vie commence à pouvoir vivre des traductions en espagnol et italien qu'il produit. Quant au groupe demeurant dans la FFGCI après la rupture de 1949, il « était plutôt [composé de] professeurs, traducteurs, employés de commerce »¹⁷⁷ comme l'affirme Véga, à l'exception notable de Goupil, qui rentre en 1953 et de quelques autres.

Cette extraction ouvrière était largement valorisée par le groupe et, selon Jean Amaury, Castoriadis utilisait d'ailleurs la fascination qu'avait Daniel Mothé pour lui comme « caution ouvrière » lors de ses argumentations :

« Il s'appelait Chaulieu à l'époque, il avait une certaine théorie [...] c'est que la classe ouvrière a une vérité, donc pour faire appliquer son point de vue, il influençait beaucoup Mothé, pour que Mothé parle un peu à sa place et il disait : "C'est Mothé qui l'a dit, alors il n'y avait plus rien à dire" »¹⁷⁸

La plupart de ces militants ouvriers, suivant les consignes, étaient déjà syndiqués à la CGT lors de leur présence dans la Fraction. Les scissionnistes partis à *Socialisme ou Barbarie* restèrent syndiqués dans cette même confédération à l'exception de Daniel Mothé qui rejoignit FO en 1957 puis la CFDT en 1964¹⁷⁹. En 1954, ce dernier crée avec d'autres militants, un journal d'usine : *Tribune ouvrière* pour influencer ses camarades des ateliers Renault. Ce périodique fut publié jusqu'en 1957 où il périclita à la suite de dissensions avec des trotskystes participant à sa parution et qui voulaient en faire un journal politique.

Si cette période (1950-1957) fut globalement difficile pour la fraction, les dernières années démontrent un certain renouveau qui se confirma par la suite. De son côté *Socialisme ou Barbarie* s'installe fermement dans le paysage intellectuel et prorévolutionnaire français et y fait autorité notamment grâce à ses transfuges bordiguistes.

¹⁷⁶ *Ibid.* p. 235-238.

¹⁷⁷ Entretien avec Véga réalisé par Marie France Raflin et cité dans sa thèse p. 250.

¹⁷⁸ Entretien avec Jean Amaury réalisé par Marie France Raflin et cité dans sa thèse p. 424.

¹⁷⁹ Robert Kosmann, notice biographique de Jacques Gautrat, *op. cit.*

3. 1957-1967 : D'une nouvelle presse jusqu'à la scission en passant par le Parti.

3.1. 1957-1960 : Une nouvelle génération d'organes de presse

1957 est avant tout marqué par la mort, le 17 octobre, de Vercesi. Le premier numéro de *Programme Communiste* paru en novembre de cette même année, lui rend d'ailleurs hommage à travers une nécrologie de huit pages. Ce panégyrique ne revient pas sur les positions que Perrone avait défendues dans les années 1930 et préfère l'ériger en modèle « mainteneur d'une tradition à laquelle il était attaché » et faisant partie des « ORTHODOXES »¹⁸⁰ ayant permis la continuité historique du Parti.

La naissance de Programme Communiste

Cette nouvelle publication de la Fraction Française de la gauche communiste internationale change radicalement des précédentes. Exit le *Bulletin* confidentiel, ou les *Documents Intérieurs* et *Travail de groupe* réservés aux militants. La fraction décide de produire un périodique trimestriel théorique plus visible et distribuable. Ce constat est visible dès la première page. Alors que la couverture des anciennes publications se résumait au sommaire agrémenté du nom, numéro et date de la revue (cf. annexe 4, 5 & 6), *Programme Communiste* dispose d'une première de couverture spécifique intégrant un élément vital pour sa diffusion : son prix (cf. annexe 7). Un « 200 fr » est imprimé en bas à droite et permet de vendre le journal dans les lieux publics comme *l'internationaliste* l'était en son temps. Ce prix de 200 francs ne rend pas la revue abordable pour autant, mais reste dans les prix moyens des revues ayant un format et un nombre de pages similaires comme *Socialisme ou Barbarie* ou *Esprit* qui se vendent alors 250 francs chacune. Nous sommes tout de même loin de l'accessibilité de certains journaux militants comme l'hebdomadaire de la Fédération Communiste Libertaire intitulé *Le Libertaire* et qui se vendait à 20 francs jusqu'à ce qu'il disparaisse, victime de la répression en 1956.

¹⁸⁰ En majuscules dans le texte, « En mémoire d'Ottorino Perrone », *Programme Communiste* n° 1, Marseille, octobre-novembre-décembre 1957.

D'après un témoignage rapporté, ce serait J. Camatte qui, dans les débats précédant la création de *Programme Communiste* aurait poussé à ce que la couverture soit attrayante ce qui lui aurait d'ailleurs valu quelques railleries de la part de Bordiga¹⁸¹. Ce dernier aurait profité d'un voyage en France pour grandement encourager le groupe de Marseille à la création de la revue¹⁸².

L'autre grand changement présent sur cette couverture consiste en cet encadré de présentation au centre de la page :

« **Ce qui nous distingue** : La ligne du Manifeste Communiste de l'Octobre russe, à l'Internationale Communiste, à la lutte contre la dégénérescence de Moscou, au refus des fronts populaires et des blocs de Résistance ; la dure œuvre de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaires [sic] en contact avec la classe ouvrière, en dehors de la politique personnelle et parlementariste ».

Bien qu'ayant un peu évolué, il est présent sur l'ensemble des numéros de *Programme Communiste* publiés jusqu'à aujourd'hui. Le modèle de cet encadré affirmant le principe de « l'invariance » et le refus de toute collaboration de classe devint la marque de fabrique de toutes les publications pour l'ensemble des groupes bordiguistes orthodoxes qui suivirent. Cette présentation reprend presque mot pour mot l'encadré présent sur le périodique italien du PCInt *Il Programma Comunista*¹⁸³ publié depuis 1952, auquel a tout de même été retranché la référence directe à Lénine au profit d'un plus général « Octobre russe ».

Le « directeur-gérant », de la revue c'est-à-dire son responsable légal est alors Christian Audoubert du groupe de Marseille. Dans le texte de présentation de ce numéro 1, il est affirmé que le but de cette revue demeure de défendre « UN RETOUR AU DOGME »¹⁸⁴, et de confondre les ennemis traditionnellement identifiés par les bordiguistes, comme « falsificateurs » et « modernisateurs » du marxisme.

¹⁸¹ Témoignage informel de B.C. Ce dernier n'était pas présent lors des réunions de création de *Programme Communiste* et rapporte cet événement comme une anecdote célèbre dans le PCInt.

¹⁸² Lettre du 13 juin 1973 de Lucien Laugier à Sandro Saggioro in François Langlet (compilation), *Lucien Laugier et les 2 crises du PCI Tome 1*, p.55

¹⁸³ « DISTINGUE IL NOSTRO PARTITO : La linea da Marx, a Lenin, a Livorno 1921, alla lotta della sinistra contro la degenerazione di Mosca, al rifiuto dei blocchi partiziani, la dura opera del restauro della dottrina e dell'organo rivoluzionario, a contatto con la classe operaia, fuori dal politicantismo personale ed elettorale. » *Il Programma Comunista n° 1*, Milan, 10-24 octobre 1952.

¹⁸⁴ « PROGRAMME COMMUNISTE : présentation de la revue », *Programme Communiste n° 1*, op.cit., p.5. En majuscules dans le texte.

Si ni le discours, ni la phraséologie ne semblent nouveaux, l'innovation se trouve dans les moyens mis en œuvre pour diffuser ces idées. La publication de cette revue trimestrielle dépassant fréquemment les 100 pages, témoigne du développement des possibilités propagandistes de la Fraction grâce à l'augmentation récente de ses effectifs.

Dès la fin de la première année de publication incarnée par la parution du numéro 5, le directeur-gérant change. Cette charge est maintenant assurée par François Gambini. Cette modification du responsable légal serait due aux problèmes qu'Audoubert avait avec la justice française à la suite de son refus d'effectuer son service militaire¹⁸⁵. Avec ce même numéro, le prix change passant à 250 francs tout comme la couverture qui devient encore plus reconnaissable avec un graphisme plus étudié (cf. annexe 8 & 9). Un appel à souscription permanente est alors lancé pour financer les prochains numéros et la revue commence à avoir un dépôt légal. Ces évolutions se font toujours dans cette volonté d'augmenter la diffusion du journal. Ce qui se traduit, dès le numéro 7, par l'utilisation des Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne¹⁸⁶ par la Fraction, pour débiter ainsi la diffusion de *Programme Communiste* en kiosque.

¹⁸⁵ Témoignage informel de B.C.

¹⁸⁶ *Programme Communiste* n° 7, janvier-mars 1959, p.80 pied de page.

Tableau I :

Occurrences des différents thèmes d'actualité abordés dans les 10 premiers numéros de <i>Programme Communiste</i> .					
Numéro	Colonialisme et décolonisation	Europe de l'Est	PCF	Syndicalisme	Course à l'espace
n° 2	« Physionomie sociale des révolutions coloniales »	« L'Est européen dans la perspective révolutionnaire »		« L'unité syndicale et la classe politique »	« La paix des Spoutnik » « Triviale résurrection de l'illuminisme »
n° 3			« À propos de Marcel Cachin »		
n° 4	« Les causes historiques du séparatisme arabe » « La question nationale : un premier bilan »	« "L'expérience polonaise" des conseils ouvriers »		« Chronique syndicale : réponses à certains confusionnistes »	
n° 5	« La question algérienne » « Grandeur nationale ... à vos marques ! »				
n° 6	« Promotion de l'Afrique » « Le PC et la question coloniale »		« Le PC et la question coloniale »		
n° 7	« Aspects de la révolution africaine » « Le Congo belge entre dans le front anti-impérialiste »				
n° 9	« Remarque sur la question nationale »				
n° 10	« La longue impasse algérienne »				

Comme on peut le constater dans ce tableau listant les différents sujets d'actualité traités dans les 10 premiers numéros de *Programme Communiste*, cette nouvelle publication de la fraction ne souhaite plus uniquement s'adresser aux convaincus. Les textes ne sont plus majoritairement de simples traductions des textes les plus marquants de Bordiga ou des articles polémiques contre *Socialisme ou Barbarie*. Les productions originales refléussent dans la presse de la Fraction et certaines d'entre elles sont en lien avec l'actualité la plus brûlante. Certaines sont des réquisitoires contre le PCF ou des analyses de la situation actuelle dans les pays du pacte de Varsovie et notamment de l'Octobre Polonais de 1956.

Cette évolution vis-à-vis de l'analyse de l'actualité se perçoit surtout dans les articles sur la question coloniale africaine. Lors des dix premiers numéros de *Programme Communiste* (octobre-décembre 1957 à janvier-mars 1960), pas moins de onze articles sur ce sujet sont publiés (cf. tableau I). Il est vrai qu'au vu de la situation française il était difficile de faire abstraction de cette question. C'est pourtant plus ou moins ce qui avait été fait dans les précédentes publications plus confidentielles de la Fraction. Dès le numéro deux, la question coloniale est donc abordée et la Fraction reconnaît le « caractère révolutionnaire des mouvements anti-colonialistes »¹⁸⁷ tout en arguant « que la direction de tels mouvements reste entre les mains de la bourgeoisie indigène »¹⁸⁸. La revue affirme donc que les luttes d'indépendance nationale des années 1960 sont des révolutions bourgeoises menées par la bourgeoisie locale contre la bourgeoisie *compradore*. Cette idée est renforcée dans les premiers articles sur le « bilan » de ces révolutions, qui soulignent « l'absence de rupture politique entre le prolétariat et la bourgeoisie » dans les « pays arriérés du groupe de Bandoeng »¹⁸⁹ et ce notamment à cause des directives « d'alliance transitoire avec les partis révolutionnaires bourgeois »¹⁹⁰ données par Moscou. Ils qualifient ainsi logiquement « les Nehru, les Sukarno ou les Nasser » de « représentant des forces bourgeoises [...] utilisant une phraséologie que le prolétariat révolutionnaire d'Europe a déjà vu fleurir sur la bouche des chefs du socialisme réformiste »¹⁹¹. La Fraction, tout comme le PCInt-PC en Italie choisit donc là une position léniniste classique de soutien critique aux révolutions nationales anti-coloniales.

Cette période débutant avec le numéro un de *Programme Communiste* fin 1957, représente le véritable âge d'or du bordiguisme en France. Ce fut le moment où les effectifs du groupe rassemblé autour de cette publication furent au plus haut et où il y eut le plus de convergences tactiques et politiques entre les membres de la fraction du parti. Le groupe multiplie alors les contacts avec ses lecteurs à travers des réunions publiques sur divers

¹⁸⁷ « Physionomie sociale des révolutions coloniales », *Programme communiste n° 2*, Marseille, janvier-février-mars 1958, p.27

¹⁸⁸ *Loc. cit.*

¹⁸⁹ « La question nationale : un premier bilan », *Programme communiste n° 4*, Marseille, juillet-août-septembre 1958, p.28

¹⁹⁰ *Ibid.* p.29.

¹⁹¹ *Ibid.* p.31.

thèmes qui sont annoncés dans les colonnes de la revue¹⁹². Cette tendance au recrutement est plus due à une période généralement faste pour les groupes d'extrême/ultra gauche qu'à une véritable politique recherchée de renforcement. En effet, on peut constater la même amélioration sur la même période, dans des groupes comme *Socialisme ou Barbarie* qui vit, lui aussi, son âge d'or jusqu'en 1960. Ces groupes, parmi d'autres, profitèrent grandement des crises qui secouèrent le PCF à partir de 1956 et de la répression soviétique dans les pays d'Europe de l'Est.

En 1961, Christian Audoubert revient de son service militaire et critique la difficile accessibilité de la plupart des textes publiés dans la revue. Il est alors décidé de mettre en place un comité de rédaction chargé de régler les « imperfections de forme des articles »¹⁹³. Dirigé par Suzanne Voute et Christian Audoubert¹⁹⁴, ce comité va rapidement avoir des attributions beaucoup plus larges et constituer une autorité politique en décidant du contenu de *Programme Communiste*. Lucien Laugier, qui était opposé à ce comité, pense que ce dernier a été créé par Suzanne Voute « contre » Camatte dont les textes produits pour la revue étaient, bien souvent, assez incompréhensibles¹⁹⁵.

La création de ce comité fut un des premiers points d'opposition qui commencèrent à émerger dans le parti. Ces divergences ne firent alors que se renforcer et à partir de la naissance officielle du PCInt en France fin 1963, ce dernier entama alors une nouvelle période difficile.

« L'affaire » du grand alibi

C'est dans le numéro 11 de *Programme Communiste* (avril-juin 1960) que fut publié pour la première fois un article qui donna par la suite une réputation sulfureuse aux

¹⁹² Le plus souvent en page 2 ou en avant-dernière page. La quasi-totalité des réunions sont faites au Café « les Danaïdes » et au bar « l'Artistic » à Marseille (tous deux en haut de la canebière), à la mutualité d'Aix-en-Provence ainsi qu'à la « salle Lancry » à Paris.

¹⁹³ Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 » in François Langlet, Lucien Laugier, *les deux crises du PCI*, *op. cit.*, p.103.

¹⁹⁴ Ainsi qu'un certain « Robespierre » selon Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 », *op.cit.* p.98

¹⁹⁵ « Je suis certain aujourd'hui que, dans l'esprit de Suz, cette décision était dirigée contre Oscar. Mais pour être objectif je dois faire état de ce qui semblait la justifier, notamment la désinvolture d'Oscar en tant qu'auteur de textes : il envoyait pour publication des papiers inachevés, il communiquait des schémas inintelligibles et déclarant que toute clarté supplémentaire les priverait de toute leur force, etc. » *Loc. cit.*

bordiguistes durant de nombreuses années. « Auschwitz ou le grand alibi »¹⁹⁶ n'est alors qu'une note d'actualité mise en glose marginale dans ce numéro de la revue (4 pages sur les 65 du n° 11). Mais cet article prit ultérieurement une grande importance pour les détracteurs du courant qui voient en ce texte les germes d'un révisionnisme d'extrême gauche. Cet article anonyme (comme l'ensemble des textes bordiguistes), souvent attribué à tort à Bordiga, fut en fait l'œuvre d'un militant du groupe de Paris : Martin Axelrad (*Jean-Pierre*). Ce dernier, juif autrichien ayant fuit l'*Anschluss*, se réfugia en France en mars 1939. La guerre le contraignit adolescent à vivre dans une clandestinité totale. Passant de Clamart à Moissac (Tarn-et-Garonne) puis au Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire) pour finir à Grenoble, il dut fuir au gré des avancées de l'armée allemande, de la politique de collaboration ainsi que de la menace de rafles. Il parvint ainsi à éviter la déportation et la mort, ce qui ne fut pas le cas de nombreux membres de sa famille. Au cours de cette période, il se sentit proche de mouvements trotskystes¹⁹⁷. Il milita dans des organisations de jeunesse du PCI-T jusqu'en 1949 et adhéra finalement à la fraction en 1953. Travaillant comme physicien, ses capacités furent utilisées par Bordiga, notamment pour analyser les informations techniques liées à « la conquête spatiale ». C'est principalement sur ce sujet qu'ils entretenirent une correspondance nourrie à partir de 1957.

Dans l'article « Auschwitz ou le grand alibi », Axelrad répond à une affiche du MRAP¹⁹⁸ imputant la responsabilité de « la mort de 50 millions d'êtres humains » au nazisme seul et refusant ainsi de voir dans « le capitalisme lui-même la cause des crises ayant mené à la guerre »¹⁹⁹. Cette approche idéaliste du MRAP ne pouvait donc qu'être combattue par les bordiguistes pour qui la Seconde Guerre mondiale n'a été que « la solution capitaliste de la crise » et où « la destruction massive d'installations, de moyens de production et de produits permi[s] à la production de redémarrer, et la destruction massive d'hommes remédi[a] à la "surpopulation" périodique qui va de pair avec la surproduction »²⁰⁰. Pour eux, la guerre eut donc pour principal but la destruction,

¹⁹⁶ « Auschwitz ou le grand alibi », *Programme Communiste* n° 11, Marseille, avril-juin 1960, p. 49-53.

¹⁹⁷ « Martin Axelrad (nécrologie) », *Le Prolétaire* n° 497, juillet, août, septembre, octobre 2010, p.7. Voir également la notice biographique faite par Philippe Bourrinet pour Le Maitron en ligne.

¹⁹⁸ Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix créé en 1949

¹⁹⁹ « Auschwitz ou le grand alibi », *op.cit.* p.49

²⁰⁰ *Loc cit.*

nécessaire au capitalisme en crise, de Capital matériel et humain et ne fut pas un affrontement entre deux idéologies.

Pour les bordiguistes « L'extermination des Juifs [...] a eu lieu non pas à un moment quelconque, mais en pleine crise et guerre impérialiste ». Ils tentent ensuite de justifier économiquement le « choix » de la population juive comme bouc émissaire :

« L'antisémitisme ne provient pas plus d'un plan machiavélique que d'idées perverses : il résulte directement de la contrainte économique. [...] le racisme n'est pas une aberration de l'esprit : il est et sera la réaction petite-bourgeoise à la pression du grand capital. [...] Harcelée par le capital, la petite bourgeoisie allemande a donc jeté les Juifs aux loups pour alléger son traineau et se sauver. Bien sûr pas de façon consciente. »²⁰¹

C'est donc une explication purement économiste de la Shoah que propose le *Programme Communiste*. Mais pour tenter de trouver une rationalité dans le processus d'extermination, les bordiguistes vont encore plus loin.

« Du fait de leur histoire antérieure, les Juifs se trouvent aujourd'hui essentiellement dans la moyenne et petite bourgeoisie. Or cette classe est condamnée par l'avance irrésistible de la concentration du Capital. [...] À la menace de destruction diffuse qui rendait incertaine l'existence de chacun de ses membres, la petite bourgeoisie a réagi en sacrifiant une des ses parties, espérant ainsi sauver et assurer l'existence des autres. [...] En temps "normal", et lorsqu'il s'agit d'un petit nombre, le capitalisme peut laisser crever tout seuls les hommes qu'il rejette du processus de production. Mais il lui était impossible de la faire en pleine guerre et pour des millions d'hommes : un tel "désordre" aurait tout paralysé. Il fallait que le capitalisme organise leur mort »

C'est là où le bât blesse. Comme le souligne Vidal-Naquet, le texte ne démontre pas en quoi « "la petite bourgeoisie" est plus menacée en 1943 qu'en 1932. »²⁰². Il n'explique pas non plus économiquement le *Porajmos*. En effet, il aurait alors été très difficile de qualifier la population rom qui en a été victime, de « petite bourgeoisie ».

Lors de sa parution en 1960, ce texte ne créa aucun remous particulier. Que ce soit dans la gauche communiste, l'extrême gauche ou dans les milieux intellectuels, cet article fut largement ignoré. Ce fut avec l'émergence de la seconde génération de la Vieille Taupe²⁰³ dans les années 1970 qu'il fut exhumé par ce groupe qui avait choisi de publier des textes de

²⁰¹ *Ibid.* p50-51.

²⁰² Pierre Vidal-Naquet, *Un Eichmann de papier* in *Les assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, 1987, 1re éd. 1980. P.22.

²⁰³ Initié par Pierre Guillaume, ancien de *Socialisme ou barbarie* puis de *Pouvoir Ouvrier*. Il a ensuite participé à la Vieille Taupe première génération (1965-1972), librairie du Quartier Latin diffusant des textes révolutionnaires parfois rares. Après la fin de cette dernière, il relança une deuxième version de la Vieille Taupe en 1979 sur des bases totalement différentes. Cette deuxième génération se fit connaître en republiant Rassinier, soutenant Faurisson et accueillant Garaudy lorsqu'il devint négationniste.

Rassinier et Faurisson. « Auschwitz ou le grand alibi » fut alors instrumentalisé par une partie des négationnistes pour rattacher leurs théories à une vision marxiste ainsi qu'à une tradition d'extrême gauche. S'en suivirent alors de nombreuses polémiques avec les intellectuels de l'époque, notamment Vidal Naquet. Pourtant, ce dernier, qui dans les années 1960, était proche de *Socialisme ou Barbarie* où *Programme Communiste* était régulièrement lu, n'avait pas particulièrement attaqué ce texte à l'époque de sa première parution.

C'est cette récupération qui pousse aujourd'hui quelques historiens tels que Valérie Igounet à voir dans « Auschwitz ou le grand alibi » un texte contenant les germes du « négationnisme de gauche ». À la lecture de ce dernier, on est pourtant loin de voir la négation de quoi que ce soit. Si l'on peut lui reprocher quelque chose, cela serait plus dû à la vision froide et mécaniste développée par les bordiguistes. Il est vrai que dans ce court texte, Axelrad a le plus grand mal à prendre en compte l'influence de l'idéologie nazie sur l'exécution de la Shoah. Il est pourtant évident que plus de 10 années de pressions idéologiques nationales-socialistes, intensives alors dans l'ensemble de la société, ont nécessairement eu un impact réel sur la rationalité économique des acteurs. Le véritable problème de ce texte tient, pour reprendre un cadre d'analyse cher à l'ultra gauche, dans le fait que le retour d'influence de la superstructure idéologique sur l'infrastructure économique est négligé, voire nié. Or elle est indispensable pour comprendre la spécificité du génocide perpétré par les nazis et son apparente incohérence économique²⁰⁴. S'il peut être pertinent d'analyser les intérêts économiques présents dans les massacres de masses, une explication purement économique des génocides ne peut seule être prise en compte. Une multiplicité de facteurs sont en cause comme le montrent les génocides arménien ou tutsi.

Mais les carences de cette analyse ne justifient pas l'extrême violence des attaques d'Igounet envers ce texte qu'elle considère comme le péché originel révisionniste de l'ultra gauche. Elle affirme même que « les critiques initiales de la gauche marxiste, vis-à-vis de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, auraient pu être plus opérantes si elles n'avaient pas été perverties par deux

²⁰⁴ On renverra le lecteur, entre autres, aux travaux de Christopher Browning notamment à son ouvrage *Les origines de la Solution finale*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.

systèmes de pensée : le bordiguisme et le négationnisme »²⁰⁵. Elle impute au texte des mots qui n'ont jamais été écrits ainsi que des idées qu'il n'a jamais défendues comme le fait qu'il sous-entendrait qu'Auschwitz ou les chambres à gaz auraient été un mythe²⁰⁶. En réalité Igounet dans son livre : *Histoire du négationnisme en France*, est plus gênée par l'approche bordiguiste consistant à dénoncer le caractère économique identique des totalitarismes (et donc du fascisme) et des démocraties. Elle reproche finalement plus à « Auschwitz ou le grand alibi » de s'opposer à la thèse de Vidal-Naquet qui affirmait que le caractère discriminant entre démocraties et fascismes était justement l'horreur de la Shoah²⁰⁷. C'est d'ailleurs contre cette idée que les bordiguistes qualifient Auschwitz de grand alibi légitimant la démocratie.

Igounet affirme donc qu'« En banalisant Auschwitz avec un discours aussi réducteur, certains ultra-gauchistes parviennent à mettre sur le même plan les démocraties bourgeoises et les régimes totalitaires »²⁰⁸. Pour elle le lien entre le PCInt et les négationnistes « d'extrême gauche » se fait donc à ce niveau et suffit pour, paradoxalement, les mettre sur le même plan.

Le côté ouvertement négationniste de la Vieille Taupe 2^e génération n'est plus à prouver et, est principalement dû aux divagations de son principal animateur : Pierre Guillaume. Il n'empêche qu'il semble difficile de qualifier de négationnistes l'ensemble des textes antérieurs que ce dernier a pu utiliser comme référence. Vidal Naquet reconnaît d'ailleurs le caractère inverse²⁰⁹ des explications données d'un côté par les bordiguistes et de l'autre par la chapelle de Pierre Guillaume. Même Christophe Bourseiller qui qualifie ce

²⁰⁵ Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil, 2000, p. 309

²⁰⁶ Igounet décrit la pensée développée dans le texte Auschwitz ou le grand alibi par ces mots : « Auschwitz apparaît comme le "grand alibi" de la bourgeoisie démocratique pour camoufler la réalité de l'exploitation quotidienne du Capital. Perversion, mystification, le Capital entretient des mythes pour assurer son bon fonctionnement idéologique et annihiler à jamais la révolution prolétarienne. » *Ibid.* p. 298

²⁰⁷ « À lui seul ce crime creuse la distance qui sépare le démocrate du fascisme. Mais, pensent les bordiguistes, il n'en est rien » Pierre Vidal-Naquet, *Un Eichmann de papier* in *Les assassins de la mémoire*, op.cit. p22.

²⁰⁸ Valérie Igounet, *op. cit.*, p.193.

²⁰⁹ « Est-ce le caractère décidément absurde de cette explication [l'explication purement économiste défendu par les bordiguistes] qui conduit La Vieille Taupe à une solution inverse, celle de la négation du génocide ? Je ne sais » Pierre Vidal-Naquet, *Un Eichmann de papier* in *Les assassins de la mémoire*, op.cit. p23

texte de « pénible [...] sombre et inquiétant » reconnaît pourtant qu'il ne saurait « apparaître comme un texte "négationniste", puisqu'il ne nie aucunement le génocide »²¹⁰.

Le PCInt répondit d'ailleurs à Igounet dans ses colonnes et tenta de mettre les choses au clair en explicitant ses positions que ce soit vis-à-vis de l'antifascisme ou de la démocratie :

« Expliquer que le fascisme est l'une des formes de la domination du capital - la forme de la dictature ouverte, de la lutte sans quartiers de la bourgeoisie contre le prolétariat - n'implique évidemment pas qu'il ne servirait à rien de lutter contre le fascisme, surtout si par fascisme on n'entend pas seulement "des idées d'extrême-droite" mais des forces politiques organisées par la bourgeoisie pour s'attaquer aux organisations prolétariennes, briser les grèves, terroriser les travailleurs, en collaboration avec les forces de répression légales. Mais cela implique que la lutte contre le fascisme ne peut se mener avec l'objectif de maintenir et de consolider une autre forme de la domination du capital - la démocratie - et en alliance avec les partisans de celle-ci. Si elle ne veut pas être illusoire, la lutte contre le fascisme doit être une lutte contre le capitalisme et doit se mener sur une base de classe. »

Ils critiquent la conception qu'Igounet a de définir le génocide comme événement inconcevable, le mettant ainsi en-dehors de l'histoire :

« Si la conséquence de notre conception est qu'Auschwitz (c'est-à-dire le massacre en masse des Juifs) n'est pas un événement inimaginable (Igounet veut sans doute dire : exceptionnel, extraordinaire, sans exemple, etc.) comment est-il alors possible de voir dans cette conception un fondement du négationnisme, conception selon laquelle il s'agit justement d'un événement inimaginable, irréel, fictif ? »²¹¹

On constate donc que les bordiguistes sont là à l'opposé le plus complet de ce qu'affirme Igounet lorsqu'elle dit que : « les chambres à gaz sont totalement irrationnelles, donc irréelles. Cette conception de l'histoire provient directement d'Auschwitz ou le grand alibi »²¹².

Malgré tout, il est vrai qu'encore aujourd'hui « Auschwitz ou le grand alibi » demeure présent dans les bibliothèques de certains négationnistes. Il a d'ailleurs été mis en ligne, bien évidemment sans l'accord du PCInt, par le site négationniste et antisémite AAARGH²¹³. Bien

²¹⁰ Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'Ultra-gauche*, Paris, Denoël impact, 2003, p.203.

²¹¹ « Nouvelles attaques contre "Auschwitz ou le grand alibi" », *Le prolétaire* n° 454, 456 et 457, publié de juillet 2000 à juin 2001. Disponible en ligne à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/upt/prolac/muua/muuaainucaf.html> dernière consultation le 17/08/13.

Ce texte est une réponse à l'organisation antifasciste Ras le front ainsi qu'à la publication du livre V. Igounet. Comme le texte explicatif « Auschwitz ou le grand alibi : ce que nous nions et ce que nous affirmons », *Le prolétaire* n° 437, juillet-septembre 1996, ces articles ont vraisemblablement été rédigés par Martin Axelrad (source : notice biographique d'Axelrad faite par P. Bourrinet pour *le Maitron en ligne*)

²¹² Valérie Igounet, *op. cit.*, p 188.

²¹³ Association des anciens amateurs de récits de guerre et d'holocauste, site créé par Pierre Guillaume et Serge Thion et aujourd'hui interdit d'accès en France, car condamné pour antisémitisme en 2005.

que les thèses défendues dans ce texte fussent toujours défendues par le courant bordiguiste, il n'a pour autant jamais été considéré comme de premier plan par ces derniers et il faut d'ailleurs attendre 1987 pour que le PCInt le republie²¹⁴. Ce fut d'ailleurs un des seuls rares moments où les grands canaux médiatiques parlèrent du mouvement bordiguiste et ce fut pour les assimiler, à tort, aux négationnistes²¹⁵.

²¹⁴ *Le prolétaire* n° 392, juillet-août-septembre 1987.

²¹⁵ « En 1970, Gilles Dauvé découvre les “travaux” des ancêtres du négationnisme, tels Amadeo Bordiga », « La lente insinuation des révisionnistes. Quand l'ultragauche remet en cause la réalité du génocide juif », *Libération du 21/08/96* cité dans « A propos d'une campagne de presse », *Le prolétaire* n° 437, juillet-septembre 1996. Réédité dans *A propos de la polémique sur notre texte Auschwitz ou le grand alibi*, Lyon, Brochure le prolétaire n° 26, 2001, p.8.

3.2. L'évolution de la pensée de Bordiga

C'est durant la période débutant après la scission de 1952 et terminant par sa mort en 1970, qu'Amadeo Bordiga aborda les thèmes les plus originaux dans ses écrits. En effet, c'est seulement après la rupture avec Damen que le PCInt devient le vrai parti de Bordiga où ses idées sont développées et appliquées. Tout en demeurant dans la sacrosainte invariance, le militant napolitain appréhenda les sujets de son époque avec sa patte si particulière.

La science perçue comme instrument du Capital

Un des thèmes qui est pour la première fois développé dans le numéro 2 de la revue *Programme Communiste* à travers les articles « la paix des Spoutniks » et « triviale résurrection de l'illuminisme » et qui deviendra par la suite un des particularismes du mouvement bordiguiste est celui de la critique de la course à l'espace. Cette approche est issue d'une nouvelle tendance qui se développe dans la pensée de Bordiga à partir de 1957, celle de la critique de la science. Avec l'envoi des Spoutniks 1 & 2 dans l'espace cette même année, il voit le capitalisme débiter sa conquête de l'espace et commence à percevoir dans la science une arme du système capitaliste contre le prolétariat.

Pour lui : « le vulgaire coup de théâtre des Spoutniks russe est non pas l'aube du travail scientifique d'un monde nouveau, mais un pas de l'illuminisme vers des formes d'obscurantisme et de science monopolisée, qui, dans l'histoire de la pensée, ne dépassent pas le niveau de théocraties antiques », et c'est seulement « dans la construction marxiste [que] la science deviendra science de la société tout entière et sera ouverte jusqu'au dernier de ses membres. LA DIVISION DU TRAVAIL et la DISTINCTION ENTRE TRAVAIL MANUEL ET MENTAL auront cessé. [...] Disparaîtront de même les brevets, le secret, et la recherche dans le mystère »²¹⁶.

Si l'analyse de la course à l'espace ainsi que la critique de la science ne sont que peu développées dans les revues françaises de la fraction puis du PCInt, il en est tout autrement dans les publications en italien. Dès 1958 et pendant plus de 10 ans, les lancements des satellites Spoutniks et Vostok ainsi que les réponses américaines à travers les programmes Mercury, Gemini et Apollo furent décortiqués dans les colonnes de *Programma Comunista*. Ces articles souvent très détaillés et comportant de nombreuses données techniques sont communément attribués à Bordiga et à lui seul. Près d'une cinquantaine de ces articles ont,

²¹⁶ *Programme communiste n° 2, op. cit., p.74*

par la suite, été traduits et publiés dans le numéro 2 de la revue (Dis)Continuité de François Bochet²¹⁷.

On peut voir la genèse de sa critique de la science dans une lettre envoyée à Jean-Pierre (Martin Axelrad) du 14 mai 1961 où il affirme que :

« L'État actuel utilise l'attrait superstitieux de la science comme les prêtres utilisaient celui de Dieu en vue de maintenir le privilège de la classe dominante. [...] Voilà la thèse qu'il semble utile à développer [...] les dépenses disproportionnées n'expliquent pas le fait qu'il ne s'agit pas de technologie, mais de propagande de classe et de publicité pour la forme mercantile et son avenir. »²¹⁸

Mais il fallut véritablement attendre 1969 pour qu'un article développe l'analyse bordiguiste de la science en français. Ce texte intitulé « Marxisme et science bourgeoise » est en réalité une transcription « compte rendu d'un exposé présenté à la réunion générale du parti tenue les 6-7 avril 1968 à Turin »²¹⁹. Cet article part de *l'Anti-Duhring* de Engels et donc de l'idée que « notre raison et ses lois sont un produit du monde et de notre activité » et que cette « raison n'a rien de stable [...] et se modifie au fur et à mesure que se modifient les conditions d'existence »²²⁰. Il y a donc un « caractère de classe » à la science qui, alors qu'elle se prétend objective, n'est que la « forme théorique et abstraite de l'activité »²²¹ et demeure la science de la classe dominante faite en fonction de la production.

Tout comme l'invariance avant 1953, cette idée de critique de la science est déjà présente dans la pensée de Bordiga avant 1958. Mais elle se précise et devient de plus en plus prégnante et développée dans les colonnes du journal italien avec l'essor de la course à l'espace en 1958, véritable déclencheur d'une longue série d'articles rédigés par le communiste napolitain. À partir de cette date, l'idée de la science vue comme une « arme de la conservation bourgeoise »²²² est de plus en plus mise en avant par le PCInt, notamment en Italie. En effet, il affirme que la science bourgeoise « n'est plus aujourd'hui qu'un **opium du**

²¹⁷ Revue à publication irrégulière : (Dis)continuité n° 2 : *Bordiga textes sur la conquête spatiale 1957-1967*, autoédition, septembre 1998.

²¹⁸ « Lettre d'Amedeo Bordiga à Jean-Pierre, Naples, le 14 mai 1961 » publié dans (Dis)continuité n° 2 : *Bordiga textes sur la conquête spatiale 1957-1967*, op. cit. p. 162.

²¹⁹ « Marxisme et science bourgeoise », *Programme Communiste* n°43-44, Marseille, p.77.

²²⁰ *Loc. Cit*

²²¹ *Ibid.* p. 78

²²² *Ibid.* p. 91

prolétariat »²²³ et « lutte directement contre la prise de conscience révolutionnaire »²²⁴ de ce dernier. Pour lui, la science bourgeoise « hier révolutionnaire [devient] aujourd'hui un **obstacle** dressé devant le prolétariat », car elle se présente comme intemporelle et indubitable dans ses fondements alors même qu'elle n'est que le produit d'un mode de production donné.

Il oppose donc cette science bourgeoise à la « science révolutionnaire du prolétariat » qui émergera de la révolution et renversera alors la méthode scientifique :

« Le prolétariat, classe objectivement appelée à réaliser cette révolution, renverse l'ordre logique de la science qui voudrait construire d'abord une physique achevée, puis une biologie achevée pour aboutir enfin à une science sociale. Le prolétariat, lui, **part de la science de la société humaine** et lui subordonne toutes les autres. C'est la connaissance des lois du développement social qui seule lui permet effectivement de réaliser cette révolution appelée par l'histoire. Ce n'est qu'après avoir liquidé les contradictions sociales que, devenus maîtres de leur propre force, les hommes pourront reprendre efficacement l'investigation scientifique de la nature. Débarrassée des contradictions du mode capitaliste de production, la science intégrée dans l'ensemble des activités sociales avancera alors à pas de géant. »²²⁵

Mais cette critique de la science n'est pas pour autant un rejet pur et simple. Bordiga, qui a reçu une formation d'ingénieur, est d'ailleurs connu pour utiliser des métaphores mathématiques, voire pour mathématiser ses raisonnements. En 1958, il utilise même l'expression $n+1$ ²²⁶ pour définir le communisme cette rupture totale créant un nouveau cycle. Ce rapport mathématique lui permet de nier la nécessité d'une phase de transition post-capitaliste telle que peuvent la concevoir les staliniens ou les trotskystes, c'est-à-dire une forme de gestion temporaire du capitalisme par les révolutionnaires et qui serait nécessaire à l'avènement progressif du communisme. Cette phase de transition équivaldrait à dire que le communisme est l'itération $n+2$ après une phase de transition $n+1$. C'est un moyen d'attaquer toutes les « voies nationales vers le socialisme, selon laquelle l'itinéraire vers le socialisme aurait, suivant les pays, un nombre différent de termes, différentes unités en plus ou en moins de n . »²²⁷.

²²³ *Ibid.* p.94 passage en gras dans le texte.

²²⁴ *Ibid.* p.93

²²⁵ *Ibid.* p.95 passage en gras dans le texte.

²²⁶ Compte rendu d'un rapport présenté par Bordiga à la réunion de Florence du parti (25-16 janvier 1958) ; publié en français sous le titre « Les luttes de classes et d'États dans le monde des peuples de couleur, champ historique vital pour la critique révolutionnaire marxiste (1) », *Le prolétaire* n° 465, déc. 2002/janv-fév 2003. En ligne à cette adresse : http://www.pcint.org/03_LP/465/465_lutte-classe-etats-peuple-couleur.htm dernière consultation le 28/07/13.

²²⁷ En gras dans le texte, *Loc. cit.*

Cette expression marqua suffisamment le courant pour qu'en 2000, un groupe de bordiguistes présent à Milan et Rome l'utilise pour titre de leur revue.

L'analyse du temps présent au service de la prospective révolutionnaire

Bordiga pense que la prospective est alors une des fonctions fondamentales du parti. Il tente donc de prédire l'évolution du capitalisme en étudiant minutieusement les niveaux de productions contemporains. Aidé par « ses nègres »²²⁸ compilant des tableaux listant les taux de profits et les productions agricoles ou d'acier à travers les différentes périodes et dans différents pays, il va produire durant l'ensemble des années 1950, des articles très riches sur les situations économiques de chaque aire géo-économique. Pour rationaliser l'aide de ses collaborateurs, Bordiga met même en place une méthode générale pour normaliser les tableaux économiques. Les situations économiques de la Russie, des États-Unis ou de l'Europe de l'Ouest sont ainsi passées au crible et publiées dans *Il Programma Comunista* à travers une série de textes intitulés « Le cours du capitalisme mondial »²²⁹. Un seul de ces longs articles s'étale dans les colonnes du journal parfois sur une trentaine de numéros de l'hebdomadaire. Il semble que Bordiga souhaitait que ces textes soient publiés dans le journal lu par les militants du parti plutôt qu'édités en livre ou en brochure et ce, quitte à ce que la parution d'un seul article s'étale sur plus d'un an²³⁰.

Après l'approfondissement de ses études économiques notamment sur les cycles du Capital, et suite à plusieurs études qu'il a produites sur les niveaux de productions états-uniens à partir de chiffres fournis par le magazine *Fortune*, il affirme en 1957 que la prochaine grande crise du capitalisme devra surgir dans un peu moins de 20 ans. Étant alors persuadé que la Troisième Guerre mondiale n'aura pas lieu, Bordiga a affirmé que le retour de la crise cyclique du capital due à la chute tendancielle du taux de profit, se produirait aux alentours de l'année 1975²³¹. Issue d'un compte rendu d'une réunion générale tenue en

²²⁸ Il pouvait lui arriver d'appeler ses camarades les plus proches de la sorte comme l'atteste la lettre envoyée par Bordiga en 1957. *Lettre de Bordiga à tous ses nègres ou presque sur la mort d'Ottorino Perrone*. Disponible à cette adresse <http://raumgegenzement.blogspot.de/2010/10/05/lettre-de-bordiga-a-tous-ses-negres-ou-presque-1957/> dernière consultation le 20/08/13.

²²⁹ Publié dans *Il Programma Comunista* de 1956 à 1958.

²³⁰ Entretien informel avec B.C.

²³¹ Cité notamment par Augustin Guillamon dans sa *Chronologie d'Amadeo Bordiga* disponible à cette adresse : <http://www.left-dis.nl/f/chrobor.htm> dernière consultation le 20/08/13 ou encore par Jacques Camatte :

1957 par Bordiga, l'article original contenant cette prédiction étonnamment juste, ne fut malheureusement jamais traduit en français. À la suite de cette prévision, l'activité des bordiguistes, que cela soit en France ou en Italie sera alors marquée par l'attente de cette nouvelle crise qui pourrait permettre l'avènement du communisme. Pour une des premières fois, les révolutionnaires n'attendaient plus d'hypothétiques lendemains qui chantent, mais une date précise où la situation du Capital devait être telle, qu'elle donnerait les conditions objectives nécessaires à la révolution.

Naissance de la dichotomie Parti historique/Parti formel

C'est dans cette logique qu'à partir de 1965, Bordiga recodifie sa pensée sur la question du parti à la lumière de son analyse de la situation économique et sociale. Cette évolution se fait à travers trois textes publiés entre 1965 et 1966. Le premier d'entre eux : « Considérations sur l'activité organique du parti dans les situations défavorables » utilise plusieurs nouveaux termes pour définir certains concepts déjà présents à l'état embryonnaire dans la pensée du parti. C'est une sorte de *Que faire*, en réponse à la « stagnation sociale » ressentie durant le début des années 1960, qui est publié pour réaffirmer les principes bordiguistes. Cet article entend principalement définir la tactique à affirmer durant cette période « défavorable » à l'émergence du mouvement révolutionnaire. Pour le PCInt : « Il y a des périodes où la situation objective est favorable tandis que le parti en tant que sujet se trouve dans des conditions défavorables ; il peut y avoir le cas contraire [...] aujourd'hui, il ne fait pas de doute qu'elle ne pourrait être pire »²³².

En réponse à ce constat amer et pour déterminer une tactique de parti cohérente, Bordiga définit deux concepts nouveaux : celui du « parti historique » et du « parti formel » liés dans un rapport dialectique. Le parti historique définit la continuité du programme communiste qui est invariant et ne meurt jamais. Il est intemporel et existe depuis l'émergence du mouvement communiste en tant que mouvement réel qui tend à abolir le

« L'analyse du mouvement de mai-juin en tant que rupture de la phase de contre-révolution et en même temps début de la phase révolutionnaire qui culminera dans les années 1975-80 – à la suite d'une crise que nous escomptons, à cette date, depuis déjà 10 ans », Jacques Camatte, « mai-juin 1968 : théorie et action », *Invariance série I*, 1968. Disponible à cette adresse : <http://revueinvariance.pagesperso-orange.fr/theorieaction.html> dernière consultation le 20/08/13.

²³² « Considérations sur l'activité organique du parti dans les situations défavorables (1965) » édité en français dans *Les textes du parti communiste international n° 7 : Défense de la continuité du programme communiste, op.cit.* p.197.

Capital (mouvement qui, pour les bordiguistes, existe au moins depuis 1847). Le parti formel n'est, quant à lui, que son organisation ponctuelle. C'est la forme organisée du parti historique qui existe en un moment donné. Cette forme du parti est éphémère et peut dégénérer ou mourir. Elle est la manifestation réelle du parti formel. L'organisation formelle du prolétariat n'est donc pas permanente. À certains moments de l'Histoire, le parti historique peut se limiter à une poignée de militants. Pour Bordiga, cela a d'ailleurs été le cas après la dissolution de la I^{re} internationale où le parti historique se limitait à Marx et Engels. Il affirme avoir trouvé ces notions directement dans les écrits de ces derniers²³³ alors même que ces termes exacts semblent difficiles à trouver.

Bordiga soutient l'existence d'un rapport dialectique entre le parti historique et le parti formel :

« La victoire exige l'existence d'un parti méritant à la fois le nom de parti historique et de parti formel; autrement dit, elle exige que l'action et l'histoire réelles aient résolu la contradiction apparente [...] entre parti historique, c'est-à-dire contenu (programme historique invariant) et parti contingent, c'est-à-dire forme, agissant comme force et pratique physique d'une partie décisive du prolétariat en lutte. »²³⁴

Selon le militant napolitain, ce rapport « d'unité dialectique » entre les deux concepts entraîne la nécessité d'affirmer l'impossibilité de division des deux partis. On ne peut donc pas séparer le parti formel qui incarnerait le militantisme d'un côté et de l'autre le parti historique qui aurait l'apanage de la théorie :

« Nous pouvons dès maintenant conclure en ce qui concerne la structure organisationnelle du parti dans une période si difficile. Ce serait une erreur fatale de considérer qu'il peut être divisé en deux groupes, dont l'un se consacrerait à l'étude et l'autre à l'action : une telle distinction est mortelle non seulement pour l'ensemble du parti, mais aussi pour chaque militant. »²³⁵

²³³ « Parti historique et parti formel. Marx et Engels, à qui appartient cette distinction, se moquaient bien d'être membres d'un parti formel, et ils en avaient le droit puisque leur œuvre les plaçait dans la ligne du parti historique » *Ibid*, p.198.

Il semble pourtant difficile de trouver ces termes exacts chez Marx ou Engels. D'après les bordiguistes, le terme « parti historique » est sous-entendu dans une lettre de Marx à Freiligrath du 29 février 1860, « La "Ligue", comme la "Société des Saisons" de Paris, comme cent autres sociétés, n'a été qu'un épisode dans l'histoire du parti, qui naît spontanément du sol de la société moderne [...] Lorsque je parle cependant de parti, j'entends le terme parti dans son large historique ». K. Marx et F. Engels, *Le Parti de classe Tome II : activité, organisation*, Paris, Maspero, 1973 p.65. (Traduit par Roger Dangeville).

Les cahiers du marxisme vivant donnent d'ailleurs une traduction « arrangeante » de la dernière phrase de cette citation : « Sous le nom de parti, j'entend le Parti au sens large de parti historique », *Cahiers du marxisme vivant n° 3*, Six-Fours, novembre 2005.

²³⁴ « Considérations sur l'activité organique du parti dans les situations défavorables (1965) », *op. cit.* p. 199.

²³⁵ *Idem.* p. 198.

On a là une position fondamentalement nouvelle, notamment par rapport aux positions défendues par de nombreux militants français de l'époque. Nous verrons d'ailleurs que cette orientation politique ne s'est pas faite sans heurts ni scissions.

Les orientations tactiques sont alors clairement définies un an plus tard dans les thèses de Milan :

« Tout en reconnaissant que l'influence du parti est limitée, nous devons sentir que nous préparons le véritable parti, à la fois sain et efficace, pour l'époque historique où les infamies de la société contemporaine pousseront à nouveau les masses insurgées à l'avant-garde de l'histoire, et que leur élan pourrait une fois de plus échouer s'il manquait le parti non pas pléthorique, mais compact et puissant, qui est l'organe indispensable de la révolution. »²³⁶

En clair, il faut préparer le parti formel pour la prochaine crise catastrophique du Capital qui poussera les masses à se révolter et qui est alors prévue pour 1975. Cette préparation consiste surtout à approfondir la lecture de l'Histoire pour « dégager des enseignements qui ne peuvent ni ne veulent être des recettes de succès, mais une mise en garde sévère pour surmonter les faiblesses et nous défendre des dangers et des pièges où l'histoire a si souvent fait tomber des forces qui semblaient pourtant dévouées à la cause de la révolution »²³⁷.

Mais en quoi consiste réellement ce parti formel ? Là encore, le but n'est pas de faire grossir les rangs du PCInt pour en faire une organisation de masse. Au final, on y retrouve les ingrédients déjà affirmés par Bordiga en 1951 :

« Conserver cette tradition ne signifie pas seulement transmettre des thèses et rechercher des documents, mais utiliser des instruments vivants, qui forment une vieille garde et qui comptent transmettre une consigne intacte et puissante à une jeune garde. Celle-ci s'élance vers de nouvelles révolutions qui n'auront peut-être pas à attendre plus de dix ans pour se trouver au premier plan [...]. Notre parti ne doit pas pour autant renoncer à résister, mais il doit survivre et transmettre la flamme tout au long du "fil du temps" historique. Il est clair que ce sera un petit parti, non parce que nous l'aurons désiré ou choisi, mais par nécessité inéluctable. [...] Nous ne voulons nullement que le parti soit une secte secrète, ou une élite qui refuserait tout contact avec l'extérieur par manie de pureté. Nous repoussons toute formule de parti ouvrier et labouriste excluant les non-prolétaires. »²³⁸

Bien que certains termes utilisés soient nouveaux, le fond de sa pensée sur la question du parti ne diffère pas fondamentalement des thèses qu'il a pu défendre en 1921

²³⁶ « Thèses supplémentaires sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial (Milan 1966) » édité en français dans *Les textes du parti communiste international n° 7 : Défense de la continuité du programme communiste*, op.cit. p. 217-218

²³⁷ Loc. cit.

²³⁸ Ibid. p. 197

juste après la création du PCd'I dans le texte « Parti et action de classe » ou encore dans les « Thèses caractéristiques du parti » publiées en 1951. Dans les périodes défavorables, le travail des révolutionnaires se concentre principalement sur la théorie, mais les militants se doivent tout de même de préparer le futur parti formel mondial en formant la génération suivante qui pourra être active lorsque les conditions objectives seront plus favorables.

L'affirmation d'un fonctionnement déjà appliqué : le centralisme organique

Cette notion de centralisme organique comme mode de fonctionnement du parti n'est pas nouvelle dans le courant bordiguiste. Le terme est d'ailleurs déjà employé dans les thèses de Lyon en 1926 : « Les partis communistes doivent réaliser un centralisme organique qui, avec le maximum possible de consultations de la base, assure l'élimination spontanée de tout regroupement tendant à se différencier. »²³⁹, mais le concept n'est pas réellement appliqué dans le PCd'I de l'époque qui reste sur une base « centraliste démocratique ». D'ailleurs pour le Bordiga de l'époque : « Nous ne proposerons pas ici de remplacer ce mécanisme par un autre et nous n'examinerons pas en détail ce que pourrait être ce nouveau système. Mais il est certain qu'on peut admettre un mode d'organisation qui se libérerait de plus en plus des conventions du principe démocratique, et qu'il ne faudrait pas le rejeter au nom de phobies injustifiées si on pouvait un jour démontrer que d'autres éléments de décision, de choix, de résolution des problèmes sont plus conformes aux exigences réelles du développement du parti et de son activité dans le cadre du déroulement historique »²⁴⁰. Ce n'est qu'à la suite de la scission de Damen et la naissance du PCInt-PC que le centralisme organique est mis en application dans le parti. Il est codifié bien plus tard dans les trois textes fondamentaux que sont les « Considérations sur l'activité organique du parti dans les situations défavorables (1965) » ainsi que les « Thèses de Naples (1965) » et les « Thèses de Milan (1966) ».

En effet, depuis la scission de 1952, le fonctionnement du parti n'est plus basé sur des congrès périodiques, des coordinations ni ne s'appuie sur un comité central exécutif donnant des consignes aux militants. Les rencontres entre les militants se font dans des réunions générales qui consistent principalement en un exposé détaillé fait par Bordiga sur

²³⁹ « Projet de thèses présentées par la gauche au III^e congrès du Parti Communiste d'Italie (Lyon 1926) », édité en français dans *Les textes du parti communiste international n° 7 : Défense de la continuité du programme communiste*, op.cit. p.122.

²⁴⁰ A. Bordiga, « Le principe démocratique », *Programme Communiste n° 23*, Marseille, avril-juin 1963, p.27. 1^{re} publication en italien dans *Rassegna Comunista n° 18*, février 1922.

un sujet précis auquel les membres du parti participent en posant quelques questions. Les Comités centraux ou exécutifs sont remplacés par un commissaire unique qui représente « le centre organisationnel du parti » et donne les consignes aux cellules. Les débats et motions soumis aux votes sur tel ou tel point théorique ou tactique deviennent inutiles grâce à l'invariance puisqu'une seule chose est à défendre : le programme et il n'y a pas à discuter sur son contenu ni sur sa forme. Plus besoin de procédure de sanctions ou d'exclusion vis-à-vis de ceux qui déviaient de la ligne du parti. Ces derniers en cas de désaccords majeurs sont considérés comme ne défendant plus le programme et ne font, de fait, plus partie du PCInt.

« Tous ceux qui se trouvent mal à l'aise devant ces positions ont la ressource évidente de quitter le parti. Même après la conquête du pouvoir on ne peut pas concevoir d'adhésion forcée au parti; c'est pourquoi le terrorisme disciplinaire est étranger à la juste acception du centralisme organique : »²⁴¹

Le but est de supprimer tous les résidus de démocratie pouvant se trouver dans le fonctionnement du parti. Dans cette logique de rupture avec le « démocratisme bourgeois », le parti n'a pas besoin de statuts de fonctionnement, ni de poste à pourvoir. Le rôle de commissaire unique est donc purement tacite et dû à la nécessité politique que cette tâche soit effectuée. Le parti réaffirme également son centralisme et tous les militants doivent marcher d'un même pas pour donner un parti uni, compact idéologiquement et tactiquement :

« L'unitarisme et le centralisme organique signifient que le parti développe en son propre sein les organes aptes à différentes fonctions, que nous appelons propagande, prosélytisme, organisation du prolétariat, travail syndical, etc., et, demain, organisation armée, mais qu'on ne doit rien conclure du nombre des camarades qui ont été chargés de ces fonctions, parce qu'en principe aucun camarade ne doit être étranger à aucune d'entre elles »²⁴²

Dans les faits, ce fut Bruno Maffi qui exécuta la tâche de commissaire unique, car il était, entre autres, le leader organique du groupe du PCInt-PC de Milan. La cité lombarde était géographiquement au centre des autres groupes du parti, mais était également la ville où l'organisation avait les plus gros effectifs et où était publié *Il Programma Comunista*. La fonction de ce poste était principalement de coordonner le travail théorique entre les

²⁴¹ « Thèses sur la tâche historique l'action et la structure du parti communiste mondial selon les positions qui constituent depuis plus d'un demi-siècle le patrimoine historique de la Gauche communiste (Thèses de Naples, 1965) » édité en français dans *Les textes du parti communiste international n° 7 : Défense de la continuité du programme communiste*, op.cit p.216.

²⁴² « Considérations sur l'activité organique du parti dans les situations défavorables (1965) », op. cit., p.198.

militants, les traductions ainsi que la production d'articles pour les publications du parti. Représentant la direction, il est considéré comme le « centre » du parti. Selon Camatte il y avait en réalité trois centres décideurs de l'activité du Parti. À celui de Milan dirigé par Maffi, il fallait ajouter Naples dominé par l'influence de Bordiga ainsi que le comité de rédaction de *Programme Communiste* et du *Prolétaire* basé à Marseille et dirigé par Suzanne Voute²⁴³.

Jusqu'en 1965, le fonctionnement du PCInt était plutôt un fonctionnement « de fait » rendu possible par la faiblesse des effectifs et dans l'attente qu'ils croissent. Bordiga n'excluait d'ailleurs pas de pouvoir changer ce fonctionnement lorsque le parti accueillerait des milliers de nouveaux membres lors d'une période plus favorable : « Tant que le mouvement n'aura pas dix mille membres, le C.U. suffira et il n'y aura pas de directions, de comités centraux et de plaisanteries semblables. Même après les dix mille, il suffira d'un petit exécutif, sans lui donner de nom bureaucratique, composé de camarades habitant tous la ville-centre, Milan. Peut-être que, après les vingt mille, il faudra convoquer de temps en temps les camarades de toute l'Italie ou de l'Europe pour une petite assemblée ou un groupe de contact ».²⁴⁴

À partir de 1965, ce principe du centralisme organique n'est plus seulement tacite et commence à être codifié par Bordiga. Après « Les thèses de Milan », le fonctionnement du PCInt-PC tend à s'ériger en modèle pour le futur et est appelé à fonctionner d'autant mieux en période révolutionnaire : « Lorsque le parti révolutionnaire est en plein développement et s'achemine vers la victoire, l'obéissance des militants est spontanée et totale, mais non aveugle ni forcée; la discipline envers le centre répond (comme le montrent nos thèses et la documentation présentée à l'appui) à l'harmonie parfaite entre les fonctions et l'action de la base et du centre »²⁴⁵

Le but principal était d'éviter l'écueil provoqué par des congrès et assemblées démocratiques, où la ligne de la majorité plus un est forcément adoptée et ce, même si c'est la minorité qui a historiquement raison. Bordiga utilise fréquemment l'exemple de Lénine qui à son retour en Union soviétique, s'opposa à l'avis de tous les membres du parti bolchevik et avait raison contre tous. Il veut également éluder le problème de la question

²⁴³ Jacques Camatte, « Communauté et devenir (mars 1990) » in Lucien Laugier, *les deux crises du PCI Textes 1*, op. cit., p. 52.

²⁴⁴ « Lettre de Bordiga à Bruno Bibi du 8 avril 1961 », cité dans Sandro Saggioro, *Ni avec Truman ni avec Staline*, pas encore édité à ce jour (donc pas de numéro de page, passage cité dans la conclusion).

²⁴⁵ « Thèses supplémentaires sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial (Milan 1966) », op. cit., p.220.

des mandats et supprimer la concurrence pour leur obtention que crée la démocratie. Le centralisme organique devait donc empêcher la création de petit-chefs.

Bordiga poursuit ensuite :

« Pour que l'action du parti soit véritablement organique et pour qu'il puisse avoir une fonction collective qui dépasse et élimine tout personnalisme et tout individualisme, le parti doit répartir ses membres entre les diverses fonctions et activités qui constituent sa vie. La succession des camarades à ces tâches est un fait naturel qui ne peut obéir à des règles semblables à celles des carrières des bureaucraties bourgeoises. Dans le parti, il n'y a pas de concours pour se disputer des positions plus ou moins brillantes ou plus ou moins en vue : nous devons tendre organiquement à cette répartition des tâches qui n'est pas une imitation de la division bourgeoise du travail, mais une adaptation naturelle à la fonction de cet organe complexe et structuré qu'est le parti. »²⁴⁶

En effet, pour lui cette conception de la répartition des tâches ne peut être compréhensible que si elle se fait dans l'anonymat. C'est la même logique que pour la rédaction des articles : ils sont produits par le parti et non par l'un ou l'autre de ses membres. Le commissaire unique est celui du parti et non un individu particulier et il ne doit pas avoir d'honneur particulier à l'être. Cette logique d'anonymat développée par Bordiga dès la sortie de la guerre, alla jusqu'à ce que ce dernier masque son nom lors des republications dans la presse du parti de textes rédigés dans les années 1920 représentant ses prises de parole dans les congrès de l'IC ou du PCd'I. Bordiga faisait remplacer son nom par « prise de parole du camarade mandaté par la section Italienne » ou « la section de Naples ».

Finalement, ce principe eut globalement l'effet inverse de celui que le militant napolitain escomptait. Les articles produits dans la presse n'étaient pas attribués au parti, mais à la figure tutélaire qu'il représentait. L'exemple d'« Auschwitz ou le grand alibi » est d'ailleurs assez parlant puisque ce texte a longtemps été attribué à Bordiga lui-même par ses détracteurs. Le poids historique de la personnalité de Bordiga ainsi que son importance théorique dans la pensée développée par le PCInt-PC, fit que ce parti fut avant tout, défini comme « le parti de Bordiga » et non comme ce qu'il aurait voulu, c'est-à-dire comme le parti défendant le programme communiste.

²⁴⁶ *Loc. cit.*

Un parti assumant l'utilisation de concepts religieux

Comme nous avons pu l'entrapercevoir précédemment, dès l'après-guerre, le vocabulaire utilisé par Bordiga dans ses textes théoriques est souvent empli par le champ lexical du religieux.

Au-delà du rapport entre le millénarisme et le salut collectif donné par la révolution attendue comme une forme de fin du monde tel qu'il est, il est intéressant de voir à quel point le vocabulaire religieux peut être assumé par Bordiga. Il est aisé de mettre en lien la lecture eschatologique défendue par nombre de mouvements religieux avec la conviction de certains militants que la révolution éclaterait en 1975. Pourtant même si l'on peut les qualifier de millénaristes, il est difficile de leur associer l'étiquette de messianistes puisque les bordiguistes ont toujours condamné cette déviance : « Le nouveau mouvement ne peut attendre de surhommes ni avoir de Messie, mais il doit se fonder sur la renaissance d'une tradition qu'on aura réussi à préserver à travers une longue période »²⁴⁷. En effet, selon eux c'est la situation révolutionnaire qui permet à des hommes, que l'on peut qualifier d'exceptionnels *a posteriori*, d'émerger à un moment donné dans l'Histoire. On peut également affirmer que Bordiga pratique une véritable herméneutique des textes souvent vus comme sacrés de Marx, Engels et Lénine.

Si l'on suit la thèse de François Furet dans *Marx et la Révolution française*, on pourrait voir dans la démarche bordiguiste de nombreux points communs avec les écrits de Marx dans sa jeunesse :

« Dans tous ses textes de 1843-1844 qui traitent si souvent de la Révolution française, Marx cherche à construire une théorie du politique comme émergence de l'aliénation moderne par excellence. De même que le politique s'est substitué au religieux pour constituer l'illusion dominante de la civilisation, ainsi Marx a pris le relais de Feuerbach dans la critique de ce nouveau mirage, relais d'autant plus naturel que la démocratie n'est qu'un avatar du christianisme »²⁴⁸

Si Furet voit, dans la jeunesse de Marx, une critique de la politique et de la démocratie comparable à la critique de l'aliénation religieuse, ce ne semble plus être le cas dans les écrits plus tardifs du communiste Triviens où ces deux superstructures sont considérées comme produit de la classe dominante. On peut tout de même voir chez les

²⁴⁷ « Considérations sur l'activité organique du parti dans les situations défavorables (1965) », *op. cit.*, p.201.

²⁴⁸ François Furet, *Marx et la Révolution Française*, Paris, Flammarion, 1986, p.38-39. Cité par Marie France Raflin, *op.cit.* p.86

bordiguistes, certaines similitudes avec le Marx de 1843-44, et ce notamment dans la récurrence de leurs attaques contre le « principe démocratique ». Ils ne répondent pourtant pas en quoi « l'illusion démocratique » serait-elle plus un symbole à attaquer que la religion ou les autres produits et instruments des systèmes d'exploitation de l'homme par l'homme. Cette question est d'autant plus à propos que, si les bordiguistes rejettent le vocabulaire démocrate, ils utilisent sans vergogne le champ lexical religieux.

Même si les bordiguistes sont loin d'être un mouvement révolutionnaire qui, à l'instar des anarchistes, combat la religion, il est tout de même étonnant de voir un courant, que l'on peut qualifier d'ultra-matérialiste, utiliser aussi librement et de manière répétée des termes issus de la liturgie chrétienne.

Tout d'abord l'invariance qui est la réaffirmation du « dogme ». Bordiga n'hésite absolument pas à comparer le « programme communiste » aux religions en leurs temps :

« Bien que le patrimoine théorique de la classe ouvrière révolutionnaire ne soit plus une révélation, un mythe, une idéologie idéaliste comme ce fut le cas pour les classes précédentes, mais une "science" positive, elle a toutefois besoin d'une formulation stable de ses principes et de ses règles d'action, qui joue le rôle et l'efficacité décisive qu'ont eu dans le passé les dogmes, les catéchismes, les tables, les constitutions, les livres-guides tels que les Védas, le Talmud, la Bible, le Coran ou la Déclaration des droits de l'homme. Les profondes erreurs, dans la substance ou dans la forme, contenues dans ces recueils ne leur ont rien ôté de leur énorme force organisatrice et sociale - d'abord révolutionnaire, puis contre-révolutionnaire, en succession dialectique »²⁴⁹

La référence entre le « programme » et les livres saints est directe et sans ambiguïté. La seule différence est que ces livres, qui étaient révolutionnaires à leur époque, représentent aujourd'hui des résidus d'un ancien mode de production ou des avatars du mode de production actuel.

On retrouve également ce vocabulaire religieux dans la vie et les évolutions du parti. Bordiga affirme par exemple qu'« un schisme vaut toujours mieux qu'une situation confuse entravant le développement doctrinal, théorique et révolutionnaire du Parti, comme aussi sa croissance et son travail pratique réellement organisé et harmonieux »²⁵⁰. Tout en affirmant le fonctionnement du

²⁴⁹ « L'invariance historique du marxisme », *Brochure le prolétaire* n° 33, *op. cit.*, p.40.

²⁵⁰ Amadeo Bordiga, « La "Maladie infantile", condamnation des futurs renégats, sur la brochure de Lénine "la maladie infantile du communisme" », *Les textes du Parti Communiste International* n° 5, Paris, éd. Programme Communiste, 1972. Chapitre VII : appendice sur les questions italiennes. Publié en italien dans *Il Programma Comunista* de 1960 à 1961. Disponible à cette adresse <http://sinistra.net/lib/bas/progco/ren/renegetsaf.html> dernière consultation le 23/08/13

centralisme organique qui favorise la rupture des militants en désaccord avec le « centre », il utilise le mot « schisme » plutôt que celui de scission. Ce champ lexical se retrouve abondamment dans « Dialogue avec les morts » lorsque Bordiga parle du XXe congrès du PCUS : « Lors de la première journée de ce Dialogue nous avons examiné deux aspects de l'effacement de la réécriture des dogmes opérés par ce concile moderne, qui n'est ni le concile de Nicée, ni celui de Trente mais de Moscou. Nous avons particulièrement insisté sur ce faux credo : « "l'économie russe d'aujourd'hui est de structure socialiste" ». ²⁵¹ Par la négativité, Bordiga définit ainsi la route vers le communisme comme le « credo », il définit à nouveau le programme comme le « dogme » et les congrès comme des « conciles ».

De même, un rapport mystique au parti est assumé dans l'adhésion au parti : « En expliquant l'adhésion du jeune révolutionnaire par la foi et les sentiments qui l'animent, et non par la connaissance scolaire, ces derniers démontraient qu'ils étaient sur le terrain du matérialisme et de la plus rigoureuse théorie du Parti. Lénine, qui n'a pas fondé des académies, mais enrôlé pour le Parti, parle de "dévouement, maîtrise de soi, abnégation, héroïsme". Nous, ses élèves, nous avons osé parler ouvertement de "mystique" lorsqu'on adhère au Parti » ²⁵².

« Hérésie » est également un mot qui revient très souvent dans le vocabulaire de Bordiga, notamment pour définir « ceux qui tordent le marxisme ». Il l'utilise notamment dans *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui* ²⁵³ ou encore dans son *Histoire de la gauche communiste* ²⁵⁴.

²⁵¹ « Dialogue avec les morts », Il Programma Comunista n° 5, Milan, mars 1956, deuxième journée. Disponible en français en ligne à cette adresse : <http://raumgegenzement.blogspot.de/2010/07/19/amadeo-bordiga-dialogue-avec-les-morts/> dernière consultation le 24/08/88. La version de sinistra.net souffre de lourdes erreurs de traduction.

²⁵² Amadeo Bordiga, « La "Maladie infantile", condamnation des futurs renégats, sur la brochure de Lénine "la maladie infantile du communisme" », *op. cit.* Chapitre III : Points cardinaux du bolchevisme: centralisation et discipline.

²⁵³ « Alors que dans le camp ouvrier Bernstein et tous les autres élaborent le réformisme gradualiste - qui lui non plus n'était pas une nouveauté, mais une mixture d'hérésies contre lesquelles Marx combattit violemment toute sa vie, hérésies des socialistes prussiens d'État, du lassallisme, du social-radicalisme français, du trade-unionisme anglais, et de bien d'autres », Amadeo Bordiga, *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui première partie*, Chicoutimi, 2007, bibliothèque de l'UQAC, coll. : Les classiques des sciences sociales, p.75 ou encore « L'"édification socialiste" dans la seule Russie, l'hérésie démente qui ruina tout. » Amadeo Bordiga, *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui deuxième partie*, Chicoutimi, 2007, bibliothèque de l'UQAC, coll. : Les classiques des sciences sociales, p.306. Volumes issus d'articles publiés dans *Il Programma Comunista* de 1955 à 1957.

²⁵⁴ Ce mot y est récurrent. On le retrouve utilisé dans différents contextes dans le tome I pages 88, 270 et 294 ainsi que dans le tome II partie 2 page 41. Amadeo Bordiga, *Histoire de la gauche communiste (3 Tomes traduits)*, Chicoutimi, 2005, bibliothèque de l'UQAC, coll. : Les classiques des sciences sociales. 1re éd. : Il Programma Comunista 1964 (5 Tomes).

Enfin, le concept de « parti historique éternel » développé à partir de 1965 lui permet d'approcher la notion d'immortalité, non pas par la postérité individuelle qu'il rejette profondément, mais par la restauration de la théorie dépassant ainsi les générations. Il affirme d'ailleurs que « le parti se destinera au travail de restauration de la théorie, sans laquelle il n'y a que la mort »²⁵⁵.

Pour autant, le parallèle avec la religion s'arrête au niveau du champ lexical. En effet comme il l'affirme dans « dialogue avec les morts » : « Nous, socialistes des temps passés, nous confondîmes notre mouvement avec une nouvelle *propaganda fide*, nombreux furent ainsi ceux qui péchèrent en ne comprenant pas que le militant marxiste n'est plus quelqu'un qui sait convaincre et enseigner, mais quelqu'un qui sait apprendre des faits qui courent loin devant la tête de l'homme alors que cette dernière, en vacillant, cherche depuis des millénaires à les suivre. »²⁵⁶. Bordiga condamne ainsi l'erreur qui consiste à considérer le militantisme communiste comme relevant d'une activité de propagande idéologique comparable à celle de l'église chrétienne. La différence étant donnée, bien évidemment, par l'analyse matérialiste de l'histoire.

Mais ce n'est pas par hasard que ces évolutions et ses réaffirmations du « dogme » n'ont pas été faites à ce moment précis par Bordiga. Les années 1960 sont des années charnières pour le PCInt-PC qui va, tout en se développant au-delà des Alpes, subir plusieurs scissions. L'ensemble de la gauche communiste connut de forts bouleversements durant cette décennie et ni les bordiguistes ni les anciens scissionnistes de la fraction ne furent à l'abri.

²⁵⁵ « Considérations sur l'activité organique du parti dans les situations défavorables (1965) », *op. cit.*, p.198.

²⁵⁶ « Dialogue avec les morts », *op.cit*, deuxième journée.

3.3. L'heure du parti et des scissions

Dès le début des années 1960, de nombreuses oppositions au « centre » voient le jour en Italie, France et Belgique sur divers points.

Italie, terre de scission

En Italie, les divergences se développent en même temps qu'une augmentation relative des effectifs. Nombre de nouveaux adhérents peinent à comprendre le fonctionnement centraliste organique de l'organisation ainsi que son inactivisme militant. Le peu de marge aux oppositions laissée par ce fonctionnement interne rigoureux, pousse alors à ce que les « départs volontaires » se multiplient. Dès 1960, une bonne partie du groupe de Torre Annunziata (sud de Naples) menée par Gennaro Fabbrocino se détache du PCInt. Deux années plus tard, c'est Franco Bellone qui quitte le groupe milanais du PCInt pour publier la revue *Ottobre Rosso*. En 1963, Attilio Formenti et Gaetano Lombardo rompent également avec le parti²⁵⁷.

Mais c'est la crise de 1964 qui créa le plus de remous. Mené par Calogero Lanzafame et une grande partie de la section de Milan, ce groupe s'oppose à Bordiga sur la question du centralisme organique. Avant que l'utilité du concept ne soit clarifiée par Bordiga, les Milanais rentrent en conflit avec le militant napolitain à la réunion de Florence en affirmant la nécessité du centralisme démocratique comme fonctionnement dans le parti. Étant persuadés de la fin imminente de la période faste du capitalisme, les scissionnistes pensent que les années à venir seront marquées par l'émergence de forts mouvements de luttes ouvrières. Il convient donc selon eux que le parti soit plus actif envers les masses en vue de construire le parti formel, tout en affirmant une véritable avant-garde modèle, montrant le chemin à suivre²⁵⁸. Ces positionnements furent combattus par Bordiga à travers la publication de « Considérations sur l'activité organique du parti dans les situations défavorables » et des « Thèses de Naples » en 1965 ainsi que des « Thèses de Milan » en

²⁵⁷ Sandro Saggiaro, *Ni avec Truman ni avec Staline*, pas encore édité à ce jour (donc pas de numéro de page, les informations citées sont présentes dans la conclusion).

²⁵⁸ Jacques Camatte parle même « D'exigence de pureté [...] et] de la question de la création d'une vraie élite de militants » Jacques Camatte et Gianni Collu, « De l'organisation », *Invariance* n° 2, série II, 1969. Disponible à cette adresse : <http://revueinvariance.pagesperso-orange.fr/organisation.html> dernière consultation le 27/08/13

1966. En réaffirmant son corpus théorique, les ambiguïtés n'étaient plus de mise et le groupe fractionnel milanais fut poussé vers la sortie.

Cette exclusion donna naissance, fin 1964, à un nouveau groupe se revendiquant sous l'étiquette de *Partito Comunista Internazionalista* légitime, rassemblé autour de sa revue *La Rivoluzione Comunista* et défendant des positions résolument activistes.

Bouleversements organisationnels dans le groupe Programme Communiste

De l'autre côté des Alpes, 1963 est également une année de changement pour le groupe rassemblé autour de la parution de *Programme Communiste*. En effet, à partir du numéro 25 de *Programme Communiste* d'Octobre-Décembre 1963, le sous-titre « revue théorique du PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE (Programme Communiste) » apparaît. La Fraction devient alors officiellement le pan français du PCInt-PC italien. De fait, depuis la création de la revue en 1957, la Fraction n'existait déjà plus. Elle était devenue un appendice du parti qui rédigeait et diffusait *Programme Communiste* en français. De 1957 à 1963, il convient d'ailleurs mieux de parler de « groupe Programme Communiste » que de la Fraction. À partir de la fin de l'année 1963, cet état de fait est donc clairement assumé et le groupe bordiguiste s'appelle officiellement PCInt en France. Cette brusque affirmation n'est pas expliquée dans les colonnes du journal, mais y sont publiées les « bases pour l'adhésion au Parti Communiste Internationaliste (Programme Communiste) »²⁵⁹ véritable manifeste défendant l'invariance, le parti de classe dirigeant la classe et le travail dans les syndicats. Camatte affirma plus tard que le parti s'était constitué « subrepticement »²⁶⁰ en France.

Un peu plus tôt la même année avait débuté la parution d'un second périodique : *Le Prolétaire*. Cette nouvelle publication mensuelle, au format journal, fut publiée dans un premier temps en supplément à *Programme Communiste*. L'idée était de reprendre le format utilisé par *Il Programma Comunista* en Italie pour avoir un journal à la publication plus régulière et qui soit plus accessible. Les deux premiers numéros du *Prolétaire* font seulement deux pages et sont vendus 20 centimes. Les suivants en firent 4 et furent vendus 40 centimes. Le format court et le prix abordable avaient clairement pour but de créer un

²⁵⁹ *Programme Communiste* n° 25, Marseille, octobre-décembre 1963 p.7-30

²⁶⁰ Jacques Camatte, « Bordiga (1889-1970) : Quelques repères biographiques » in *Bordiga et la passion du communisme*, Paris, Spartacus, 1974, p.225.

bulletin plus facilement diffusable que les 70 pages d'argumentation théorique de *Programme Communiste* vendues alors 2,50 francs. Le PCInt décide donc d'utiliser le même titre de journal que celui publié par les RKD durant les années 1940. Les mêmes RKD dont la publication d'un tract commun avec la FFGC avait provoqué sa scission en 1945.

Mais la naissance de ce nouveau journal, plus tourné vers la propagande que la précédente publication, ne se fit pas sans heurts. En effet, cette nouvelle publication partage, de fait, la presse du parti en deux, avec d'un côté l'organe théorique et de l'autre le journal de propagande. Plusieurs militants du PCInt furent en profond désaccord avec la naissance du *Prolétaire*, car opposés à la naissance « d'une feuille d'agitation »²⁶¹. Les principales objections furent portées par une partie du groupe parisien rassemblée autour de Roger Dangeville et Jacques Angot ainsi que par Jacques Camatte et quelques-uns de ses partisans dans le groupe de Marseille. Ces derniers pensaient que le parti devait continuer à développer « la restauration de la théorie et de la compréhension de la puissance de la contre-révolution »²⁶² plutôt que de se perdre dans du prosélytisme et de l'interventionnisme alors même que la période demeurait défavorable.

La parution de ce nouvel organe de presse transforme les tensions déjà latentes depuis la création du comité rédactionnel de *Programme Communiste*, en véritable conflit larvé opposant Camatte, Dangeville et Angot contre le « centre ». Au fur et à mesure des rejets par le comité de rédaction, des textes écrits par Camatte, la situation se sclérose. Malgré tout, le numéro 1 du *Prolétaire* est rédigé à partir du texte de Camatte « Pourquoi Programme Communiste ? » rédigé à l'origine pour être diffusé durant les réunions publiques régulières tenues par le PCInt²⁶³. Camatte a l'impression que, de 1957 à 1961, *Programme Communiste* a principalement publié « des notes d'actualité et de lecture » au détriment « d'études théoriques importantes », car le comité de rédaction « considérait qu'il était nécessaire de publier des articles assez simples afin d'attirer les lecteurs »²⁶⁴. Il est tout de même difficile de corroborer ses dires au vu des textes publiés dans cet organe de presse sur cette

²⁶¹ Jacques Camatte, « Communauté et devenir (mars 1990) » *op.cit.*, p.51

²⁶² *Loc. cit.*

²⁶³ « Lettre de Jacques Camatte à François Langlet du 16 novembre 2000 », *op. cit.* p. 60.

²⁶⁴ Jacques Camatte, « Communauté et devenir (mars 1990) » *op.cit.*, p.50

période²⁶⁵. Par contre, comme le démontre le tableau I (cf. supra), il est vrai que des articles d'actualité sont apparus dans la presse du groupe qui en était jusqu'alors dépourvu.

La crise italienne eut également son impact en France puisqu'au début de l'année 1965, le nom du parti change des deux côtés des Alpes. Que ce soit en France ou en Italie le Parti Communiste Internationaliste devient Parti Communiste International. Au-delà du caractère un peu mégalomane de ce nouveau nom (puisque le parti n'aspire plus seulement à l'internationalisme, il est affirmé comme étant « international ») ce changement entend régler le problème d'une situation ubuesque. En effet, avec le départ du groupe de Lanzafame, il y avait alors trois *Partito Comunista Internazionale* en Italie différenciés par le titre de leur publication. Le PCInt-*Programma Comunista* disputait donc son nom avec le PCInt-*Battaglia Comunista* de Damen et maintenant le PCInt-*Rivoluzione Comunista* de Lanzafame.

En France le PCInt fraîchement créé partage son nom avec le Parti Communiste Internationaliste trotskyste, groupe dont est issu *Socialisme ou Barbarie* et qui donna, en fusionnant avec les Jeunesses Communistes Révolutionnaires (JCR) en 1969, la Ligue Communiste (LC).

Le changement de nom est d'ailleurs expliqué à la lumière de cette ambiguïté dans le numéro 30 de *Programme Communiste* : « Pour éviter la déplorable confusion avec la section française de la IV^e Internationale (trotskyste), nous avons décidé de changer le nom de "Parti Communiste Internationaliste" en "Parti Communiste International" »²⁶⁶. Le PCInt essaye même de justifier matériellement ce changement de nom en affirmant « En ligne de fait, ce changement répond à l'extension de notre courant à l'extérieur des frontières de la France »²⁶⁷, mais ces arguments semblent difficilement recevables. En effet, les capacités internationales du parti, quoique s'étant développées (publications en français, italien, espagnol, allemand, hollandais relayées par des groupes en Belgique, Portugal, France, Algérie, Suisse, Allemagne et Italie²⁶⁸), restent

²⁶⁵ On constate en effet sur cette période la publication d'articles théoriques de fond tel qu'« Éléments d'économie marxiste » s'étalant sur 144 pages et à travers 7 numéros ou encore « le rôle du parti dans la révolution russe » sur 97 et 5 numéros.

²⁶⁶ « Le nom du parti », *Programme Communiste n° 30*, Marseille, Janvier-Mars 1965, p. 65

²⁶⁷ *Loc. cit.*

²⁶⁸ Témoignage informel de B.C.

tout de même extrêmement marginales et ne peuvent justifier l'appellation ronflante « d'international ». Ce changement de nom fut acté en réalité sur décision de Milan pour éviter toute confusion avec les activistes de *Rivoluzione Comunista*. Comme l'affirme Camatte dans *Bordiga et la passion du Communisme* :

« Le changement de nom ultérieur du parti ne fut pas dû, comme il est écrit dans le n° 30 de la même revue [Programme Communiste], à la découverte subite d'un autre PCI en France, mais trotskyste, et donc de la peur tout aussi soudaine de la confusion entre les deux organisations, mais à un évènement en Italie même : la séparation d'un certain nombre de camarades qui revendiquèrent être le parti communiste internationaliste et publièrent *Rivoluzione Comunista*. C'est à partir de là que le parti s'appela : parti communiste international ; il fallut en faire autant en France. » ²⁶⁹

Il semble en effet assez improbable que la question de la confusion avec le PCInt trotskyste qui existait tout de même depuis 1944, ne soit pas venue à l'esprit des membres français du parti lorsqu'ils ont décidé de s'appeler *Parti Communiste Internationaliste* un an avant le changement de nom. De plus, Bordiga n'était pas hostile à un changement de nom lorsque, déjà en 1952, la question s'était posée. En effet, alors qu'une bataille judiciaire faisait rage entre les deux PCInt pour savoir lequel pourrait conserver la propriété du journal *Battaglia Comunista*, Bordiga affirme déjà, dans une correspondance avec Vercesi que « si la loi impose que l'on change aussi le sous-titre [Partito Comunista Internazionalista], en tant que partie intégrante du titre protégé, je serais pour aller dans le sens de ton avis, soit de PC International, non pas parce que je ne trouve pas qu'international soit un pléonasme, mais parce que cela change peu de lettres par rapport au nom actuel »²⁷⁰. En 1964, cela ne fut pas à l'État italien de trancher et le changement de nom du parti fut effectif dès le début janvier 1965.

Du côté des anciens bordiguistes de Socialisme ou Barbarie

Les anciens bordiguistes passés à *Socialisme ou Barbarie* eurent, quant à eux, des évolutions plurielles. Après la première scission en 1958, diverses tendances s'affirment dans la revue et les anciens de la fraction participent activement aux débats.

René Caulé (Neuvil), dès son arrivée à *Socialisme ou Barbarie*, se rapproche rapidement de Claude Lefort et quitte la revue en 1958 accompagné par ce dernier ainsi que

²⁶⁹ Jacques Camatte, « Bordiga (1889-1970) : Quelques repères biographiques » in *Bordiga et la passion du communisme*, op. cit. p.225.

²⁷⁰ « Lettre de Bordiga à Ottorino Perrone du 21 septembre 1952 » cité par Sandro Saggioro dans, op. cit.

Henri Simon tous partis fonder *Information et Liaison Ouvrière* (ILO). Cette scission se fit, une fois de plus, sur le rôle et la nature du parti, ils écrivent d'ailleurs dans le premier numéro :

« Ce travail s'inscrit dans l'idée que nous croyons fondamentalement en ce qui concerne le rôle de l'avant-garde, que l'activité des militants doit être orientée vers une aide réelle de la lutte ouvrière en se refusant d'être en n'importe quelle circonstance, une direction révolutionnaire. Nous sommes conscients de rompre ainsi avec la tradition des organisations dites ouvrières ou d'avant-garde. »²⁷¹

ILO se veut juste un pont mettant en « contact des militants ou petits groupes » ainsi qu'une revue donnant des informations aux ouvriers et aux employés « qui peuvent leur être utiles dans leur lutte quotidienne »²⁷². On est là bien loin de la vision du parti bordiguiste exerçant la « dictature du prolétariat ». Ce militant, devenu progressivement bordiguiste durant la guerre après la rencontre de Garros dans la résistance²⁷³, s'éloigne ainsi radicalement de son engagement initial pour migrer vers un conseilisme, critique du parti. Il demeura proche de Lefort qui se rapprocha de positions libertaires dans la conception de l'organisation.

En 1960 ce groupe/revue évolue et se transforme en *Information et Correspondance Ouvrière* (ICO), groupe qui perdura jusqu'en 1973 même si Lefort et Caulé n'y restèrent que durant les premières années. Serge Bricianier, ancien de la GCF rejoignit ce groupe en 1965.

Comme nous l'avons déjà vu précédemment, Véga s'éloigne lui aussi des positions bordiguistes, mais ne va pas jusqu'à nier la nécessité du parti révolutionnaire. Associé à Pierre Souyri, il entreprend la publication de *Pouvoir Ouvrier* comme supplément à *Socialisme ou Barbarie* fin 1958. Ces derniers s'opposent alors aux derniers développements de la pensée de Castoriadis qui s'éloigne alors de plus en plus du marxisme, privilégiant une analyse en terme de dominations à l'analyse en terme de classes.

Pouvoir Ouvrier scissionne de *Socialisme ou Barbarie* en 1963. C'est à la fois l'analyse de la revue de Castoriadis qui est critiquée, mais aussi son activité. Le mensuel *Pouvoir Ouvrier* est alors un journal de propagande fait pour être rendu accessible aux ouvriers. Ses militants parviennent à le distribuer à un tirage que SouB ne pouvait espérer. Il est publié sur un petit nombre de pages (entre 8 et 16), contient de nombreux témoignages ouvriers et abandonne

²⁷¹ Informations et liaisons ouvrières n° 1, Paris, octobre 1958, p.1.

²⁷² Loc. cit.

²⁷³ Entretien avec René Caulé, *op. cit.*

le ton universitaire souvent présent dans SouB. Son tirage atteignit rapidement entre 3 000 et 4 000 exemplaires par numéro alors que celui de SouB n'avait jamais dépassé les 100²⁷⁴. Cette scission se fait donc également dans une volonté de rupture avec l'intellectualisme de SouB et dans l'affirmation de l'activisme. D'ailleurs, certains membres de PO s'étaient engagés dans une aide active au FLN en plus de leurs activités syndicales quotidiennes²⁷⁵. Malgré tout, le groupe peine à attirer de nouveaux militants d'extraction ouvrière, même s'il perdure jusqu'en 1969. Lyotard quitte l'organisation en 1966 tandis que Pierre Guillaume, anticipant une possible exclusion, part en 1967 suivi d'un petit groupe de membres de PO pour fonder *la Vieille Taupe* (première génération).

Progressivement, le groupe *Socialisme ou Barbarie* périclité. Daniel Mothé part en 1965²⁷⁶ et André Garros et son épouse s'y maintinrent jusqu'à la fin en compagnie de Castoriadis. Pensant que le prolétariat n'est plus une classe en capacité de renverser la société actuelle car fondamentalement intégré au capitalisme, ce dernier abandonne progressivement le militantisme révolutionnaire. En 1965, la revue cesse de paraître et deux ans plus tard le groupe s'auto-dissout sur proposition de Castoriadis souhaitant se consacrer uniquement à l'élaboration de ses théories post-marxistes. *Socialisme ou Barbarie* ne connut donc jamais mai 1968. Après la chute du groupe, Mothé continua de publier de nombreux articles dans la revue *Esprit* jusqu'en 1981²⁷⁷ et finit par devenir sociologue, après avoir travaillé plus de vingt ans comme tourneur-fraiseur, grâce au soutien d'Edgar Morin.

Bons baisers de Caracas

Du côté des anciens de la GCF, Marc Chirik est en exil au Venezuela depuis 1952. Après quelques années de léthargie, il reprend progressivement son activité militante. Essuyant plusieurs échecs dans les prises de contact avec des groupes communistes locaux principalement trotskystes, il tenta ensuite de créer un groupe politique à Caracas.

²⁷⁴ « Socialisme ou Barbarie ? Rencontre avec Helen Arnold et Daniel Blanchard », *Offensive* n° 20, décembre 2008. Article en ligne à cette adresse : <http://offensive.samizdat.net/spip.php?article413> dernière consultation le 19/08/13.

²⁷⁵ Selon Marie France Raflin, *op.cit.*, p 578.

²⁷⁶ Il affirme « être resté jusqu'à la dissolution en 1965 » (alors que le groupe s'est auto-dissout en 1967). Entretien accordé à l'anti mythe, *op. cit.* Cité par Marie France Raflin, *op.cit.* p. 1037. La notice biographique du *Maitron en Ligne* affirme, quant à lui, que Mothé s'est éloigné de *Socialisme ou Barbarie* en 1964 en « refusant de s'impliquer dans les querelles internes ».

²⁷⁷ *Idem.* p. 1185

Travaillant comme jardinier dans un lycée français, il rassemble progressivement un groupe composé principalement par les élèves de son établissement.

En 1964, ce groupe se rassemble avec quelques autres militants pour fonder le groupe FIC (*Fracción de la Izquierda Comunista*). Un an plus tard paraît le premier numéro de leur revue *Internacionalismo* et le groupe prend le nom de cette nouvelle parution. Le groupe rassemble une dizaine de personnes et se veut sur des positions qui ne sont ni bordiguistes, ni communistes de conseils tout en reprenant les thèmes traditionnels de la gauche italienne et germano-hollandaise²⁷⁸. Le Parti Communiste ou toute autre formation se rapprochant d'une idéologie révolutionnaire demeure alors interdit par la « république vénézuélienne » et le groupe de Chirik se fit donc dans la clandestinité.

Le groupe tenta tout de même de nouer des contacts avec les groupes de la gauche communiste d'Amérique du Nord et d'Europe. Il rentra ainsi en contact avec *Programme Communiste* mais ces derniers refusèrent la discussion. Ce qui ne fut pas le cas du PCInt-BC de Damen avec qui *Internacionalismo* (incarné par Chirik) eut quelques échanges.

Fin 1967, le groupe lance une seconde revue de discussions appelé *Proletario*. Rapidement cette nouvelle publication tend à s'autonomiser en défendant des positions plus proches du bordiguisme. Finalement deux membres d'*Internacionalismo* prennent leur indépendance, et le « groupe *Proletario* » résulte de ce départ conjoint. Faisant partie de cette séparation, Marc Geoffroi (fils de Marc Chirik) ne participa que peu de temps à *Proletario* avant de retourner sur des positions conseillistes. Le groupe, très restreint en termes d'effectifs, périclita rapidement²⁷⁹ et, poussé par la répression anti-communiste, Marc Chirik sa femme et son fils quittèrent leurs camarades vénézuéliens et revinrent habiter en France. Ces derniers participèrent à la création du journal *Révolution Internationale* qui vit le jour en 1969²⁸⁰.

²⁷⁸ « Notice biographique de Marc Chirik faite par Philippe Bourrinet » pour le *Maitron en ligne*.

²⁷⁹ Propos recueillis dans un entretien par mail avec Marc Geoffroi et Philippe Bourrinet (source produite à voir annexe 11)

²⁸⁰ 1^{er} numéro en juin 1969

L'émergence d'un post-bordiguisme au sein du parti : Camattisme et Gemeinwesen

À partir de 1964, la rupture entre Angot, Camatte et Dangeville avec le PCInt commence à se préciser. En effet, ce groupe ne supporte pas l'évolution du parti qu'il juge trop centré sur une forme d'activisme défendu alors par le « centre » milanais du PCInt et relayé dans les sections par Serge à Paris et Suzanne Voute à Marseille.

Certains affirment l'imminence de l'émergence du parti en France et donc la nécessité d'avoir un véritable travail de propagande, voire d'agitation pour se préparer en vue de la prochaine « crise catastrophique » que le Capital devait subir à partir de 1975. D'autres pensent que l'affirmation en tant que parti demeure prématurée et qu'il faut se garder de toute forme d'activisme.

Dès 1961, Camatte expose d'ailleurs ses questionnements sur le rôle du parti dans « Origine et fonction de la forme du parti » publié pour la première fois en traduction italienne dans le numéro 13 d'*Il Programma Comunista*. Le fait qu'il ait été uniquement publié dans la presse en italien est symptomatique de la crise interne. En effet, pour les raisons évoquées précédemment²⁸¹, nombre de ses articles étaient refusés à la publication par *Programme Communiste* en France. Ils étaient mieux acceptés par les Italiens et notamment par Bordiga avec qui Camatte et Dangeville avaient une intense relation épistolaire.

Les bases de l'originalité de la pensée de Camatte y sont déjà présentes tout comme certains concepts récurrents dans ses écrits. C'est le cas de la notion de *Gemeinwesen*, vieux mot allemand utilisé par Marx à quelques reprises²⁸² qui signifie à la fois la « communauté », mais aussi « être collectif »²⁸³. Camatte reprend ainsi la phrase de Marx : « L'être humain est la

²⁸¹ Texte dans sa version originelle en français publié dans *Invariance n° 1 Série I*, Savona (It), Éd. International, 1968. Il semble que si ce texte n'ai pas été publié en français dans *Programme Communiste*, ce fut à cause des oppositions dans le groupe de Marseille et notamment celle de Suzanne Voute qui aurait demandé la réécriture d'un texte qu'elle jugeait trop peu compréhensible, et on la comprend. (Entretien informel avec B.C.).

²⁸² Il est utilisé notamment par Marx dans Karl Marx, « Gloses critiques marginales à un article: "Le roi de Prusse et la réforme sociale". Par un prussien » in *Écrit de jeunesse 1842-1847*, Paris, Spartacus, 1977. 1^{er} éd. en allemand *Vorwärts ! n°64*, 10 août 1844. Ou encore dans *La question Juive*, Paris, 10/18, 1968, p.11-56, 1^{re} éd. en allemand, 1843.

²⁸³ Quelques années plus tard, Camatte expliqua le terme *gemeinwesen* par ces mots : « Ce dernier mot indique le mieux l'idée que dans le communisme, il y a une communauté, mais que celle-ci est un être commun,

véritable *Gemeinwesen* (être collectif) de l'homme »²⁸⁴ pour affirmer que « La revendication du prolétaire se manifeste dans sa volonté de réappropriation de son humaine nature »²⁸⁵. Cela signifie que c'est l'aspiration à devenir un être social libéré du système d'organisation capitaliste du travail isolant chaque individu, qui est le moteur du processus révolutionnaire. Le « programme communiste » est donc en substance la réalisation de cette *Gemeinwesen* et il ne concerne alors plus uniquement la prise de pouvoir et le renversement du système capitaliste. Camatte introduit donc une critique des rapports sociaux de la société actuelle ainsi qu'une notion expliquant les rapports sociaux futurs (ceux de la société communiste) dans le programme.

De cette même phrase de Marx, il déduit que la mission du prolétariat est donc de faire naître par la révolution, un « individu immédiatement social » qui serait le véritable « être humain » :

« Le prolétariat a tendance à opposer sa propre *Gemeinwesen*, c'est-à-dire l'être humain, à celle du capitaliste, l'État oppressif. Pour arriver à réaliser cette opposition réelle, il faut qu'il s'approprie cet être. Il ne peut le faire que s'il s'organise en parti. Celui-ci est la représentation de cet être, sa préfiguration. Toute la vie de la classe et donc du parti est dominée par le mouvement pour l'appropriation de cet être. Ici se trouve la conscience de la mission du prolétariat exprimée d'une façon précise : l'appropriation de la nature humaine. »²⁸⁶

Cette notion « d'être humain » développée à un tel niveau est relativement nouvelle dans le vocabulaire bordiguiste (même s'il est arrivé à Bordiga d'employer ce terme). Si Camatte affirme que le prolétariat lutte pour faire « triompher l'être humain » c'est pour mettre en avant le caractère particulier de cette classe ayant la mission historique d'abolir toutes les classes y compris elle-même.

Mais l'on décèle également dans ce terme la volonté de Camatte de parler de plus en plus en terme « d'espèce » pour permettre l'abolition de « l'individualité ». En effet, pour lui : « Pour arriver à faire la révolution, le prolétariat doit abolir l'opposition entre individu et espèce qui est la contradiction sur laquelle repose l'État actuel (tant qu'il y a des individus, existe le problème de leur

collectif, dans son devenir. » Dans Jacques Camatte, « Prolétariat et *Gemeinwesen* » in *Invariance numéro spécial série I*, Savona, Ed International, 1968, republié dans Karl Marx, *Ecrits de jeunesse 1842-1847*, op. cit., p 67.

²⁸⁴ Karl Marx, Glises critiques marginales à un article: "Le roi de Prusse et la réforme sociale". Par un prussien » in *Ecrit de jeunesse 1842-1847*, Paris, Spartacus, 1977, p 88

²⁸⁵ « Origine et fonction de la forme parti », op. cit. Disponible en ligne à cette adresse : http://www.quintern.org/lingue/francais/historique_fr/origine_et_fonction.htm dernière consultation le 30/08/13.

²⁸⁶ *Ibid.*

organisation dans la société, existe celui du rapport de leur organisation avec les véritables besoins de l'espèce humaine) »²⁸⁷.

Il va encore plus loin en affirmant que ce qui caractérise le « parti de classe » est de préfigurer la société communiste :

« Le parti représente donc cette Gemeinwesen. Il ne peut être défini par des règles bureaucratiques, mais par son être, et l'être du parti, c'est son programme, préfiguration de la société communiste, de l'espèce humaine libérée et consciente. »²⁸⁸

Il affirme ainsi que « Le parti ne peut pas s'accommoder d'un mécanisme, d'un principe de vie, d'organisation qui soit lié à la société bourgeoise; il doit réaliser la destruction de celle-ci »²⁸⁹. C'est donc parce que le parti doit être ce que la société communiste sera, que le fonctionnement démocratique y est rejeté pour laisser place au centralisme organique, que le carriérisme n'y existe pas et que l'anonymat y est la règle, car l'individu n'a plus lieu d'être. Si on suit cette logique, les relations sociales dans le parti sont donc des relations où l'influence de la société capitaliste a été supprimée et le parti peut ainsi « se présenter comme le havre de repos pour le prolétaire, le lieu où s'affirme sa nature humaine, de telle sorte qu'il puisse mobiliser toutes ses énergies contre son ennemi de classe »²⁹⁰.

Bordiga dans les « thèses de Naples » n'est pourtant pas hostile à cette idée puisqu'il affirme : « Que dans le parti on puisse tendre à créer un milieu farouchement antibourgeois, qui annonce dans une large mesure les caractères de la société communiste, cela a été affirmé depuis longtemps. [...] Mais cette juste aspiration ne peut nous amener à considérer le parti idéal comme un phalanstère entouré de murs infranchissables ». Les propos de Bordiga nuancent donc largement la théorie de Camatte puisque les pratiques dans le parti ne font plus que « tendre à » ressembler à la société future et n'ont plus à la « préfigurer ». De plus, la phrase de Bordiga sur le phalanstère rentre directement en opposition avec celle de Camatte affirmant que le parti devrait se présenter comme un îlot de communisme « havre de repos » en plein milieu de la barbarie capitaliste.

Au vu des analyses généralement matérialistes produites par les bordiguistes, cette conception mystique du parti peut sembler très étrange. En effet, il paraît difficilement

²⁸⁷ *Ibid.*

²⁸⁸ *Ibid.*

²⁸⁹ *Ibid.*

²⁹⁰ *Ibid.*

concevable que le parti, qui est né et évolue dans le système capitaliste, puisse s'en extraire en créant en son sein un fonctionnement préfigurant le communisme. Toute organisation ne demeure-t-elle pas le produit de ses membres, eux-mêmes produits de la société capitaliste ?

Pourtant cette approche peut prendre son sens lorsqu'on la met en parallèle avec d'autres écrits de Camatte. En effet, ce dernier affirme que « la classe ouvrière est révolutionnaire ou elle n'est rien »²⁹¹, et elle ne devient révolutionnaire qu'en créant le parti. Dans la période où il écrit et jusqu'à la prochaine crise du Capital le prolétariat n'existe donc plus : « Son être réel a été nié et il n'existe qu'en tant qu'objet du capital »²⁹², il n'est plus que du capital variable. Sa vision mystique d'un parti préfigurant le communisme permet alors de dépasser la question : Comment le prolétariat, en tant que classe du capitalisme et intégré dans celui-ci, peut-il créer le mouvement qui abolira toutes les classes, y compris lui-même ? En effet, cela permet d'expliquer comment ce parti, étant le « sujet de la dictature du prolétariat », dépasse l'affirmation de la classe prolétarienne pour passer à celui de l'abolition de toutes les classes. C'est le parti grâce à son fonctionnement préfigurant la société communiste qui pousse à étendre son fonctionnement au reste de la société. Camatte élude donc le problème fondamental que le parti demeure un produit de la société qui l'a vu naître, la société capitaliste, pour donner corps à sa *Weltanschauung* (paradigme).

Outre le style lyrico-philosophique parfois confus de Camatte ainsi que son utilisation intensive des œuvres de jeunesse de Marx pour justifier ses thèses, il est à retenir que, bien qu'elle reste à peu près dans des cadres théoriques encore acceptables pour les bordiguistes²⁹³, la pensée de Camatte affirme déjà les particularités qui la firent évoluer bien au-delà du courant qui la vit naître. Malgré tout, si certains textes de Camatte ont pu être publiés dans *Il Programma Comunista*, c'est parce que peu de militants comprenaient les enjeux ou le contenu qu'ils portaient. Lucien Laugier reconnaît d'ailleurs : « j'ai subi et regretté l'issue de cette "petite crise" : Je n'y ai rien compris. »²⁹⁴. Il semble que la critique contemporaine des

²⁹¹ *Ibid.*

²⁹² Jacques Camatte & Gianni Collu, « De l'organisation », *Invariance* n° 2 série II, *op. cit.*

²⁹³ Sinon ses idées n'auraient pas été publiées dans la presse du parti en vertu du principe du « centralisme organique ».

²⁹⁴ Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 », *op. cit.*, p.100

thèses de Camatte fut principalement développée par Axelrad : « Le parti n'est pas (si on ose dire) une "forme pure" : il est une préfiguration de la société communiste, mais n'est qu'une préfiguration, il n'est pas la société communiste [...]. Le parti a [...] des règles et des formes d'organisations non pas déduites de principes *a priori*, [...], mais produites par l'histoire »²⁹⁵.

En réalité, ces nouvelles théories développées par Camatte nous semblent traduire une critique des relations internes du parti comme elles se déroulaient à l'époque. Lucien Laugier affirme d'ailleurs que Camatte « exprimait son besoin d'un parti où les rapports auraient été moins mesquins que dans le PCI réel, la fidélité à la cause moins tatillonne, la fraternité plus vraie – un parti qui, de cette façon aurait mieux mérité de devenir proche de cette anticipation du communiste à laquelle Bordiga aurait voulu le voir tendre »²⁹⁶. Il se heurtait là concrètement à la limite que toute organisation demeure un produit du mode de production dans lequel elle naît.

Retour sur terre

Mais les réelles oppositions entre le « centre » du parti et Camatte se concentraient plutôt sur la question de l'activité que le parti devait avoir. Dès 1961, il affirme que le parti est avant tout « un organe de prévision. S'il n'est pas cela, il se déconsidère »²⁹⁷. Arguant que « Marx a été attaqué à plusieurs reprises, sinon ouvertement du moins de façon compréhensible, à cause de cette inactivité ». Il affirme qu'« Aujourd'hui, il en est de même : on nous reproche notre "inactivité" parce que nous refusons de nous lancer dans le tourbillon de la corruption bourgeoise »²⁹⁸. Reprenant les termes d'Engels il argue que « le fait de gaspiller inutilement des énergies dans les périodes de recul hypothèque la rencontre historique entre l'organisation du prolétariat et son programme intégral. »

Mais c'est trois années plus tard, lors de la naissance du *Prolétaire* en France, que ces phrases prirent tout leur sens. Sur ce sujet, Dangeville et Angot rejoignent Camatte et reprochent l'activisme développé par le parti sous l'impulsion du « centre » milanais. En effet, à partir de 1960 le parti pratique une intervention extérieure de plus en plus fournie. La majorité des militants ainsi que le « centre » pensent alors que la conflictualité sociale s'intensifiant, l'organisation ne peut demeurer seulement dans la théorie et la prospective. Il est vrai que durant cette période les grandes grèves se multiplient en Europe. Les grèves de

²⁹⁵ « Lettre de Martin Axelrad (Jean-Pierre) du 17 octobre 1966 » publié par François Langlet dans *Lucien Laugier et les 2 crises du PCI Tome 1*, p.105.

²⁹⁶ *Ibid.* p. 93.

²⁹⁷ « Origine et fonction de la forme parti », *op. cit.*

²⁹⁸ *Ibid.*

mineurs de mars-avril 1963 succèdent à celle de 1962-63 dans les Asturies en Espagne elles-mêmes précédées par la grève générale en Wallonie de 1960-1961. Des luttes ouvrières de cette ampleur sont inédites depuis 1947 et la naissance du *Prolétaire* se fait avec la volonté d'exploiter cette poudrière sociale.

Oscar et Roger se mettent donc rapidement en porte à faux et souhaitent éviter absolument que le parti tombe dans « l'immédiatisme ». Pour eux, il n'y aura une possibilité révolutionnaire que lors de la prochaine crise du Capital prévue pour 1975, et chercher à construire le « parti formel » au milieu des années 1960 serait prématuré. Dans la situation actuelle, ils défendent l'idée que le parti doit continuer à se concentrer sur le « programme » plutôt que de verser dans l'activisme. Ils pensent également que le fait d'avoir des « responsables » dans les sections est inutile, car tout doit se passer « organiquement ».

Le conflit avec O.R.J.²⁹⁹ s'envenima et prit une dimension transfrontalière lorsqu'à la réunion de Florence de novembre 1964, le « centre » critiqua la section de Paris. Se basant sur une lettre envoyée par l'ancien responsable de cette section³⁰⁰, le « centre » affirma que dans le groupe parisien, il n'y avait aucun « militant », mais seulement « des fournisseurs de textes au parti » refusant « de diffuser la presse » et d'effectuer « le travail syndical »³⁰¹. Dangeville et Angot étaient clairement visés et à la réunion de la section de Paris de décembre 1964 fut posée la question de savoir qui pouvait être réellement considéré comme membre du parti. Les militants visés défendirent l'idée que l'appartenance au parti devait être conditionnée à la seule acceptation du « programme »³⁰² alors que les autres militants de la capitale affirmèrent la nécessité de participation aux réunions ainsi qu'à toutes les activités voulues par le parti.

²⁹⁹ Oscar, Roger, Jacques. Expression utilisée par le PCInt dans ses lettres pour nommer la fraction menée par Camatte, Dangeville et Angot.

³⁰⁰ Cette lettre fut envoyée par Serge qui faisait partie de la tendance pro-militante. À la suite des thèses de Milan (1966) réaffirmant les thèses de Naples et malgré la volonté du centre de le maintenir en place, il démissionna du poste de responsable de la section de Paris en 1966 et fut remplacé par Bruno Zucchini.

³⁰¹ Propos affirmés dans une Lettre de Camatte à Bordiga : Jacques Camatte, *Lettre de Camatte à Bordiga* de janvier 1966, publié sur le site de Jean-Louis Roche à cette adresse : <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-lettre-de-camatte-a-bordiga-de-janvier-1966-53966543.html> dernière consultation le 01/09/13.

³⁰² « Lorsqu'il y a un an et demi (Noël) nous avons eu cette autre discussion stupide, à savoir qui devait être considéré comme militant du parti, vous avez aussi fait bloc avec O.R.J. qui voulaient considérer comme tels "tous ceux qui acceptaient le programme". », « Lettre de Martin Axelrad à Bruno Zucchini du 30 juin 1967 », publié par François Langlet dans *Lucien Laugier et les 2 crises du PCI Tome 1*, p.113.

À la réunion générale de Naples de juillet 1965, une partie du groupe parisien composé par Serge et Claude (vraisemblablement Claude Bitot), la majorité des membres du groupe de Marseille ainsi que le « centre » milanais demandèrent l'exclusion de Roger Dangeville et de Jacques Camatte pour « dilettantisme ». Ces derniers furent maintenus dans le parti grâce à l'opposition formelle de Bordiga à « exclure qui que ce soit »³⁰³. Les tensions ne purent alors que se faire croissantes et à la suite de ces attaques, les militants visés ne revinrent plus dans les réunions de leurs groupes tout en continuant à se considérer comme membres du parti.

Six mois plus tard, une autre réunion régionale eut lieu à Paris où Maffi et des militants marseillais étaient présents à l'inverse de Camatte et Dangeville. Selon une lettre de Camatte à Bordiga de janvier 1966, le groupe de Paris présenta un bilan d'activité dénombrant « les camarades en vrais militants, fictifs et dilettantes (qui n'accomplissent pas toutes les tâches) » et indiquant que les problèmes du groupe portaient notamment sur l'« insuffisance d'activité politique »³⁰⁴. Considérant cette réunion comme un renouvellement du procès de Naples, Camatte écrit à Maffi sur la question de l'appartenance au parti. Ce dernier répondit qu'accepter le programme était insuffisant et « qu'il fallait dire qu'était militant celui qui accepte de développer toutes les activités du parti. »³⁰⁵. Le « centre » prit donc fondamentalement position contre les dissidents qu'étaient O.R.J. et ce, alors que le reste de la section de Paris n'était pas totalement d'accord avec les thèses de Naples fraîchement écrites par Bordiga³⁰⁶.

O.R.J. ne parvenant plus à trouver le soutien de Bordiga, la rupture avec le parti devint alors inéluctable. La réunion de Milan (mars 1966) fut la dernière à laquelle les dissidents participèrent. Et c'est en novembre 1966 que la décision de rupture fut prise notamment à l'initiative d'un Roger Dangeville fermement décidé et ayant déjà déserté les réunions parisiennes depuis plus d'un an. Une circulaire fut envoyée à toutes les sections par Dangeville expliquant les motifs de la scission. Il reproche au parti « d'avoir abandonné la

³⁰³ Note de François Langlet sur le texte Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 », *op. cit.*, p. 96

³⁰⁴ Jacques Camatte, *Lettre de Camatte à Bordiga* de janvier 1966, *op. cit.*

³⁰⁵ *Ibid.*

³⁰⁶ Selon Axelrad, Claude et Serge « avaient voulu que fussent discutées les "thèses de Naples" qu'ils jugeaient en contradiction avec la ligne précédente du parti. » Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 », *op. cit.*, p.96

Axelrad quant à lui, les trouvaient « insuffisantes ». « Lettre de Martin Axelrad (Jean-Pierre) du 17 octobre 1966 », *op. cit.* p 114

clarification théorique et l'élaboration de la prévision en les remplaçant par l'activité extérieure » à travers « le développement de la presse, l'agitation, la création de groupe »³⁰⁷. Il affirme ensuite que ce sont les doutes soulevés par Serge et Claude, à propos des « thèses de Naples » qui provoqua son départ du groupe parisien. Mais c'est le fait que « Bruno [Maffi] et les Marseillais [principalement Robespierre] ont dit que la prévision était quelque chose d'aléatoire et que Marx s'était souvent trompé dans sa prévision de la crise »³⁰⁸ qui le convainquit définitivement de quitter le parti. En effet, l'abandon de la prévision équivalait pour lui à un véritable déviationnisme vis-à-vis de « l'invariance » et de la pensée de Bordiga. Camatte bien que réticent vis-à-vis du procédé d'envoi de circulaires, modifia quelque peu le texte de Dangeville et une seconde version fut renvoyée aux sections du PCInt. Il y rajoute l'affirmation que, pour lui, la construction du parti était « prématurée », car que ce soit à la sortie de la guerre ou en 1952, les conditions objectives pour l'émergence du parti formel n'étaient pas réunies. C'est là où Camatte diverge de Dangeville et c'est ce qui provoqua leur rapide séparation un an après leur départ commun du PCInt. Là où Camatte pense que l'erreur est dans l'existence du parti lui-même, Dangeville et Angot pensent seulement que l'erreur est dans la tentative d'accélération, par l'activisme, de la construction du parti³⁰⁹.

Finalement, cette scission rassembla bien plus que les trois « têtes d'affiche » qui défendaient les positions « d'anti-immédiatisme ». Camatte affirme qu'Angot et Dangeville furent suivis dans la scission par « les camarades belges ainsi que [...] Ubaldo de Turin et peut-être, un ou deux autres Italien [...] Un camarade allemand, grand ami de Roger est demeuré de son côté ». Quant à Camatte, il fut rejoint par Philippe Leclerc (Fabien) de la section de Paris ainsi que « deux Portugais Julio et Ramiro, [...] les camarades de Florence, Gianni Albavera de San Bartolomeo al mare, Valentino Campi de Savona, auxquels se sont ajouté Doménico Ferla et Gianni Collu »³¹⁰.

En réalité, cette scission politique pourtant niée comme telle par le PCInt³¹¹ et considérée comme « petite crise » par Lucien Laugier regroupa une bonne quinzaine de

³⁰⁷ Contenu de la circulaire « Bilan » de Dangeville rapportée par Lucien Laugier, dans Lucien Laugier « Sur la petite crise interne de 1964-67 », *op. cit.*, p.96

³⁰⁸ « Bilan » de Dangeville cité par Lucien Laugier dans *Ibid.* p 97.

³⁰⁹ *Ibid.* p.99

³¹⁰ « Lettre de Jacques Camatte à François Langlet du 16 novembre 2000 », *op. cit.* p.59-60.

³¹¹ « Dans un parti comme le nôtre, les crises et les scissions sont toujours le produit de luttes réelles et nous nous refusons à considérer comme telles les désertions survenues (...) Il s'agit plus de fugues qui respectent la pathologie contrerévolutionnaire que de scissions ayant une signification politique quelconque. » « Lettre

personnes au niveau international. Ce qui, pour le Parti Communiste International de 1966, est loin d'être négligeable.

Si ces débats peuvent parfois paraître confus, c'est que certains griefs ne furent exposés qu'*a posteriori* de la scission. Aucun texte sur ces débats internes ne fut publié dans la presse du PCInt et les articles « vie du parti » relatant des réunions générales et inter-fédérales ne parlent absolument pas de ces divisions. Il est vraisemblable que le PCInt souhaitait conserver l'illusion de l'unité et d'un centralisme vis-à-vis de l'extérieur, mais également que le comité de rédaction de *Programme Communiste* ne souhaitait pas donner de tribune à ses adversaires.

Ce n'est qu'au début des années 1970 que l'on trouve des textes formulant les griefs du PCInt contre Camatte et Dangeville. Il leur fut ainsi reproché de manière claire leur académisme, d'encourager « la vie de cénacle » dans le parti ainsi que de se « réfugier dans le parti historique pour échapper aux misères du parti formel » ou encore de vouloir créer un « parti phalanstère »³¹² idéal, car préfigurant le communisme.

De l'autre côté, la scission précisa ses critiques accusant le « centre » de glisser « vers des positions trotskystes, c'est-à-dire la surestimation systématique de l'importance et de l'orientation des agitations sociales en vue d'enfler le rôle possible du "petit parti" des révolutionnaires »³¹³. Camatte alla même plus loin en critiquant dès 1969 le principe même d'organisation, comparant le PCInt à « une bande » où le comité central « joue le même rôle que l'État »³¹⁴. Il attaqua également l'anonymat utilisé « au profit de la clique dirigeante qui retire le prestige de tout ce que la bande produit. L'affirmation du centralisme organique devient la généralisation de l'hypocrisie qui fait que l'on opère les

de Milan à Paris du 24 mars 1967 » cité par Lucien Laugier dans Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 », *op. cit.*, p.96

³¹² Lucien Laugier, « Sur la petite crise interne de 1964-67 », *op. cit.*, p.96 & 100.

³¹³ Critique rapportée par Lucien Laugier dans *Ibid.* p.101.

³¹⁴ « Le comité central d'un parti où le centre d'un regroupement quelconque joue le même rôle que l'État. Le centralisme démocratique ne fait que singer le mécanisme parlementaire correspondant à la domination formelle du capital. Le centralisme organique affirmé de façon seulement négative, en tant que refus de la démocratie, des différentes formes sous lesquelles elle se manifeste : assujettissement de la minorité à la majorité, votes, congrès, etc., retombe en fait dans les rets des mécanismes sociaux actuels. De là, comme pour le fascisme, la mystique de l'organisation. C'est ainsi que le P.C.I. (Parti communiste international) s'est transformé en une bande [...] Il en découle que toute forme d'organisation politique ouvrière a disparu. À sa place, on a les bandes qui s'affrontent en une concurrence obscène, véritables rackets rivaux dans le bavardage, mais identiques dans leur être. », Jacques Camatte et Gianni Collu, « De l'organisation », *op. cit.*

mêmes saloperies que dans les autres groupes se réclamant du centralisme démocratique, mais en niant qu'on les fait. »³¹⁵

C'est en partie la longueur de cette crise qui poussa les protagonistes à avoir recours à des attaques aussi violentes entre eux. Le conflit ouvert dura en effet plus de trois ans et la lutte larvée au moins le double. Mais son amplification jusqu'à la rupture est également due au non-alignement de certains cadres du parti qui auraient pu atténuer le conflit. En effet Bordiga, fatigué par le poids des années, devient de moins en moins actif dans le parti et cesse d'écrire dans *Il Programma Comunista* à partir de 1966, il a alors 77 ans. Il évita de prendre parti dans la controverse, ne clarifia pas les conflits et, profitant du flou, les deux camps purent utiliser ses écrits pour justifier leurs positions respectives.

³¹⁵ *Ibid.*

Conclusion

S'il peut paraître difficile de s'y retrouver dans ces successions de controverses, séparations et scissions, c'est l'étude de ces ruptures et continuités qui nous permet de caractériser ce courant bordiguiste. En effet, c'est avec la rupture de 1945 que l'on commence à pouvoir appeler ce courant comme tel et c'est dans la controverse avec *Socialisme ou Barbarie* qu'y est déterminée son identité propre au sein de la Gauche Communiste en France. De prime abord, et si l'on se satisfaisait des seuls arguments de son auteur principal, on pourrait ne voir que la continuité présente dans la théorie défendue par Bordiga. Si elle se veut comme s'inscrivant dans la continuité historique du mouvement communiste, elle est pourtant issue d'une rupture. C'est en effet, à la suite de la scission de 1952, que furent développés tous les particularismes et l'originalité qui la caractérisent.

La frontière entre évolution et rupture, au fil du développement des idées bordiguistes, est parfois difficile à identifier. Chaque scission s'est toujours revendiquée comme étant celle maintenant le plus justement la continuité historique des idées véhiculées par la Gauche Italienne. On retrouve particulièrement cette notion dans la crise de 1966 où Jacques Camatte et Roger Dangeville décident de partir, car ils sont persuadés que le PCInt ne suit plus l'invariance. Paradoxalement, ils créent alors une scission visant à maintenir cette continuité.

Mais plus que par les évolutions politiques individuelles, on peut constater que chacune de ces ruptures est due à une évolution interne des organisations liée au contexte extérieur. Comment expliquer la scission du petit groupe français en 1945 sans analyser la situation quasi insurrectionnelle présente en Italie à la même période ? Celle de 1950 sans comprendre l'engouement des militants pour les grèves de Renault Boulogne-Billancourt de 1947. Comment comprendre le débat entre Castoriadis et Voute ou celui entre Damen et Bordiga sur la nature de l'Union Soviétique sans y voir la Guerre de Corée en trame de fond ? Enfin comment ne pas voir que le regain d'activisme constaté dans le PCInt dans le milieu des années 1960 (et critiqué par O.R.J.), soit fondamentalement lié au bouillonnement social de cette même période ?

Mais si chacune de ces scissions fut le fruit d'une époque donnée, elles n'en portent pas moins de véritables divergences idéologiques. Les questions de la nature du parti et de la praxis furent au centre de toutes les divergences ressenties sur la période à l'étude. Car la plupart des concepts marquants faisant « l'identité » de ce courant bordiguiste n'ont jamais été clairement définis. Ni le « parti » ni le « programme communiste » n'ont eu de définitions claires laissant ainsi la place à diverses interprétations. Dès lors, seule la vision de Bordiga faisait autorité dans le PCInt et tous les militants ne pouvaient que tenter de se raccrocher à ses textes.

Plus largement, il était inconcevable pour la plupart des militants révolutionnaires d'accepter les directives d'un parti qui prônait principalement l'attente et le recentrage sur la théorie comme unique praxis. Ce fut un des seuls partis révolutionnaires dont un des principaux mots d'ordre était de crier haut et fort que la révolution n'était pas pour demain car les conditions objectives ne s'y prêtaient pas encore. Si cette position était théoriquement justifiable, elle n'en fut pas moins désastreuse pour le parti lui-même. Au fur et à mesure que le courant bordiguiste précisa ses positions sur la question du parti, il devint de plus en plus minoritaire. Si les idées de Bordiga intéressaient les 60 000 adhérent du PCd'I de 1923, puis les 3 000 membres du PCInt de 1943; en 1967 ce n'est plus qu'une petite centaine de militants disséminés sur plusieurs pays qui se revendiquent du « bordiguisme ».

Bien évidemment, cette chute spectaculaire est intimement liée à l'évolution de la situation économique et sociale d'Après-guerre. Mais, il n'empêche que cette glorification de la « restauration de la théorie » et de la prévision économique a clairement dû favoriser l'évolution descendante du PCInt. Si ce dernier a toujours tenté de maintenir un lien ouvrier en tractant périodiquement des bulletins dans les entreprises, l'académisme de certains militants ne devait pas faciliter l'intégration des nouveaux qui n'étaient pas forcément « tombés du berceau dans les thèses de Rome ». On constate d'ailleurs dans la rupture de 1950 que la majorité des scissionnistes sont des ouvriers. Cet académisme, quoique plus assumé, fut similaire dans *Socialisme ou Barbarie* où les anciens bordiguistes d'extraction ouvrière qui restèrent dans ce groupe durent devenir des intellectuels³¹⁶. Si les années 1950 étaient clairement défavorables pour les petits groupes révolutionnaires luttant contre l'hégémonie

³¹⁶ Comme Mothé, Véga ou Garros.

stalinienne, il n'est pas à douter que l'*habitus* exigé pour faire partie de la Fraction devait être excluant pour la plupart des militants qui se sentaient proches de ces idées, mais pas forcément au niveau des débats théoriques. Dès lors, le PCInt ne pouvait que rentrer dans un cercle vicieux. La situation était nécessairement défavorable puisqu'il n'y avait personne dans le parti. Donc le parti ne devait pas chercher à avoir une activité extérieure et se concentrer sur la théorie, empêchant ainsi de faire grossir ses rangs. Cette évolution a certes créé une pensée originale très intéressante et caractéristique du mouvement bordiguiste, mais au prix d'un écueil que ce mouvement souhaitait éviter : l'intellectualisme. À partir de là, il n'est pas étonnant que chaque rupture dans le courant soit liée à cette question des pratiques extérieures du parti et donc, à sa définition même.

Si la certitude de l'avènement prochain de la révolution communiste permettait d'entretenir la flamme, ce militantisme purement théorique finit par brûler les ailes de certains révolutionnaires. Ainsi Jacques Camatte ne voyant pas la situation sociale devenir plus favorable après la date fatidique de 1975, finit par décider de « dépasser l'œuvre de Marx »³¹⁷ dans les colonnes de sa revue *Invariance*. Persuadé que le prolétariat était maintenant totalement intégré dans le Capital et qu'en conséquence il n'était plus capable de créer ce « parti comme véritable préfiguration du communisme » qu'il appelait de ses vœux, Camatte finit par se rapprocher d'une forme d'« anarcho-primitivisme » en affirmant « qu'il fallait abandonner ce monde où le Capital [est] devenu spectacle »³¹⁸. Paradoxalement, un de ses principaux opposants lors de la scission de 1966 se rapproche aujourd'hui de ces thèses. En effet, Claude Bitot dans son dernier ouvrage est persuadé qu'il faille attendre « la fin de la civilisation industrielle »³¹⁹ provoquée par l'écroulement de lui-même du capitalisme, pour qu'il y ait une menue chance de révolution.

Ces deux exemples d'évolutions individuelles reflètent bien la mutation du courant bordiguiste qui, au fur et à mesure du siècle, est passé d'un mouvement réel important à de

³¹⁷ Jacques Camatte, « Ce monde qu'il faut quitter », *Invariance* n°5 Série II, 1974 disponible à cette adresse : <http://revueinvariance.pagesperso-orange.fr/cemondequitter.html> dernière consultation le 10/09/13

³¹⁸ « Il faut envisager une dynamique nouvelle, car le MPC [mode de production capitaliste] ne disparaîtra pas à la suite d'une lutte frontale des hommes contre leur oppresseur actuel, mais par un immense abandon qui implique le rejet d'une voie empruntée désormais depuis des millénaires. Le MPC ne connaîtra pas de décadence, mais un écroulement. », *Ibid.*

³¹⁹ Claude Bitot, *Repenser la révolution*, Paris, Spartacus, 2013, p.12

multiples groupuscules révolutionnaires portés uniquement sur la théorie. Fort de plusieurs milliers de militants en armes à la sortie de la guerre, ces derniers ont fini par se disperser dans des organisations de plus en plus restreintes, participant ainsi à donner raison à leur prophétie auto-réalisatrice affirmant que toute tentative d'agitation révolutionnaire était inutile durant cette période défavorable. Mais une organisation de la gauche communiste défendant durant la période faste du capitalisme qu'était les Trente Glorieuses, l'idée que cela ne pouvait être qu'un parti révolutionnaire d'avant-garde qui exercerait « la dictature du prolétariat » pouvait-elle finir autrement ?

Finalement la postérité actuelle du bordiguisme se retrouve principalement dans les courants qui ont décidés d'abandonner cette notion de « parti-programme tout puissant ». C'est dans des groupes créés après mai 1968 comme *Mouvement Communiste (1969-1972)*, *Négation (1971-1974)* ou *Intervention Communiste (1972-1974)* que l'on retrouve certaines idées déjà développées par Camatte mais divergeant profondément dans les conclusions qu'elles portent. Une continuité souvent non assumée, se faisant une fois de plus dans la rupture et dans une volonté de dépassement.

Mais si notre étude s'arrête avec la scission de 1966, cette date n'a pas signifié pour autant la fin des évolutions du courant bordiguiste. Les crises se multiplient dans le parti en France comme en Italie après les départs d'O.R.J., donnant naissance à une myriade de petites organisations. Cette période s'écoulant de 1966 jusqu'à l'explosion du PCInt en 1982 et même au-delà, est encore plus méconnue que celle étudiée dans ce mémoire. En effet si l'on arrive à trouver quelques travaux faits par des militants évoquant les ruptures jusque dans les années 1960, après cette période aucun travail historique n'a jamais été effectué. Pourtant la masse de source est d'autant plus importante que les principaux acteurs sont encore en vie.

Bibliographie

Instruments de travail :

Roland Biard, *Dictionnaire de l'Extrême-gauche de 1945 à nos jours*, Paris, éd. Pierre Belfond, coll. Ligne de mire, 1978.

Maurice Bouvier-Ajam, *Dictionnaire économique et social*, Paris, Editions Sociales, Centre d'études et de recherches marxistes, 1975.

Collectif Smolny, *Notices Biographiques et bibliographique des introuvables du mouvement ouvrier*, <http://www.collectif-smolny.org>

Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Paris, éd. sociales, 1971, 1^{ère} éd. 1878.

Herman Gorter, *Lettre ouverte au camarade Lénine*, Paris, disponible à cette adresse : http://www.marxists.org/francais/gorter/works/1920/00/gorter_19200000_1.html
dernière consultation le 06/09/13.

Vladimir Lénine, *La maladie infantile du communisme*, Paris, Ed. Sociales, 1970, p 23. 1^{re} éd. 1920

Karl Marx, *Ecrit de jeunesse 1842-1847*, Paris, Spartacus, 1977

Karl Marx, *La question Juive*, Paris, 10/18, 1968

Karl Marx, *Critique de l'économie politique : Manuscrits de 1844*, Paris, 10/18, 1972.

Karl Marx et Friedrich Engels, *Le Parti de classe (4 t.)*, Paris, Maspero, 1973.

Karl Marx, « *Grundrisse* » *fondement de la critique de l'économie politique, manuscrits préparatoires au Capital*, 6 tomes, Paris, 10/18, 1968.

Karl Marx, *Œuvres Economie vol 1&2*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1963.

Karl Marx, *Œuvres Philosophie*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

Karl Marx, *Œuvres Politique*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1994.

Ernest Mandel, *Traité d'économie marxiste 4 tomes*, Paris, 10/18, 1962.

Ouvrages méthodologiques :

Yvon Bourdet, qu'est-ce qui fait courir les militants ? Analyse sociologique des comportements et des motivations, Paris, Stock2, Coll. Penser, 1976

C. Delacroix, F. Dosse & P. Garcia, *Les courants historiques en France XIXe-XXe*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 2005.

C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia & N. Offenstadt (dir.) , *Historiographie Concepts et Débats* (2 t.), Paris, Gallimard, Folio Histoire, 2010, p.531.

Florence Descamps (dir.), *Les sources orales et l'histoire : récits de vie, entretiens, témoignages oraux*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2006

Eric J. Hobsbawm, *Marx et l'histoire*, Paris, Pluriel, 2010.

Pascal Ory & Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 2004, p.13, 1^{ère} édition 1987.

René Rémond, *Les droites aujourd'hui*, Paris, Point, éd. Louis Audibert, 2005.

Jean François Soulet et Sylvaine Guinle-Lorinet, *Précis d'histoire immédiate, le monde depuis la fin des années 60*, Paris, Armand Colin, 1989.

Jean François Soulet, *L'histoire Immédiate, Historiographie, sources méthodes*, Paris, Armand Colin, 2009, p.143.

Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, 10/18, 1963, p. 1937. 1^{ère} éd. 1919.

Ouvrages spécialisés :

Histoire politique :

Ariane Chebel D'Appollonia, *Histoire politique des intellectuels en France 1944-1954* (2 t.), Paris, Ed. complexe, 1991

Jean Maitron, *Histoire de l'anarchisme en France* (2 t.), Gallimard, Tel, 1975. Version augmentée de la thèse du même auteur soutenue en 1951.

Pascal Ory (dir.) *Nouvelle histoire des idées politiques*, Paris, Hachette, Pluriel, 1987.

Jean François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises, manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, Fayard, 1990.

Jean Touchard, *Histoire des idées politiques* (2 t.), Paris, PUF, 2006. Première édition de 1959.

Ouvrages sur l'histoire de la gauche communiste :

Philippe Bourrinet, *La Gauche communiste germano-hollandaise, des origines à 1968*, www.left-dis.nl, 1999 (éd augmentée), thèse de doctorat, dirigé par Antoine Prost, 1988, Paris 1 Sorbonne.

Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, DeNoël Impacts, 2003.

Guido la Barbera, *Lotta Comunista, le groupe d'origine (1943-1952)*, Montreuil, Ed. Science Marxiste, 2012

Pierre Lanneret, Les internationalistes du « troisième camp » en France pendant la seconde guerre mondiale, Paris, Acratie décembre 1995.

Richard Gombin, *Les origines du Gauchisme*, Paris, Seuil, 1971.

Philippe Gottraux, *Socialisme ou Barbarie. Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 1997.

Pierre Hempel (Jean-Louis Roche), Marc Laverne et le courant communiste international (2 t.). autopublication, 1993.

Jean-Louis Roche, *Histoire du maximalisme (dit Ultra-gauche)*, Palaiseau, éd. du Pavé, 2009,

Henri Simon, ICO et l'IS retour sur les relations entre Informations correspondance ouvrières et l'Internationalisme situationniste, Paris, Echange et Mouvement, 2006,

Roland Simon, *Histoire critique de l'ultragauche, trajectoire d'une balle dans le pied*, Paris, Senonevero, 2009.

Pierre Souyri, *Le marxisme après Marx*, Paris, Flammarion, questions d'histoire, 1970.

Ouvrages sur l'histoire de la Gauche Italienne :

Philippe Bourrinet, *Le courant « bordiguiste » 1919 – 1999, Italie, France, Belgique*, Zoetermeer (Pays-Bas), éd. left-dis, 1999 (éd. augmentée), thèse de maîtrise, dirigé par Jacques Droz, 1980, Paris 1 Sorbonne. En libre accès sur le site left-dis.nl

Heine Maurice & Dubief Henri, *Contribution à l'histoire de l'ultra-gauche in Mélanges d'histoire sociale offert à Jean Maitron*, Paris, Éd. Ouvrières, 1976.

Marie France Raflin, « *Socialisme ou barbarie* », *du vrai communisme à la radicalité*, thèse dirigée par René Mouriaux, éd. de l'université de Lille III, soutenue en 2005 à l'IEP Paris.

Michel Roger, *Les années terribles (1926-1945)*, Paris, Ni patrie ni frontière, 2012, A l'origine : Michel Roger, *Histoire de la gauche italienne dans l'immigration (1926-1945)*, thèse de doctorat sous la direction de Madeleine Ribérioux, Paris, EHESS, 1981.

Michel « Olivier » Roger, *La Gauche Communiste de France, Contribution à une histoire du mouvement révolutionnaire*, Toulouse, édition du CCI. 2001.

Michel « Olivier » Roger, *La Gauche Communiste Belge (1921-1970), Contribution à une histoire du mouvement révolutionnaire*, Paris, Smolny. 2005.

Ouvrage en langue étrangère :

Sandro Saggioro, *Né con Truman né con Stalin, Storia del Partito Comunista Internazionale (1942-1952)*, Milan, Colibri edizioni, 2009.

Ouvrages liés au texte « Auschwitz ou le grand alibi » :

Alain Bihl et al., *Négationnistes les chiffonniers de l'histoire*, Paris, Syllepse et Golias, 1997

Collectif (préface de Gilles Perrault), *Libertaire et "ultra-gauche" contre le négationnisme*, Paris, Réflex, 1996.

Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil, 2000, p. 309

Pierre Vidal-Naquet, *Un Eichmann de papier* in *Les assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, 1987, 1^{re} éd. 1980. P.22.

Romans :

Jean Malaquais (Vladimir Malacki), *Les javanais*, Paris, Phébus, 1995, 1^{ère} édition 1939.

Jean Malaquais (Vladimir Malacki), *Planète sans visa*, Paris, Phébus, 1999, 1^{ère} édition 1947.

Biographies :

Robert Camoin, *G. Davoust (H. Chasé) (1904-1984) et la Gauche Communiste Internationale*, Paris, Auto publication, 1992.

Henry Chazé, *Militantisme et responsabilité*, Paris, Echanges, 2004.

Geneviève Nakach, *Malaquais rebelle*, Paris, Cherche midi, 2011.

Claude Pannetier (dir.), *Le nouveau Maitron : dictionnaire biographique du mouvement ouvrier et social de 1940 à mai 1968 (5^{ème} période)*, Paris, éd. de l'atelier, de 2006 à 2012. & *Le Maitron en ligne*, université Paris 1, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/> La plupart des notices sur les militants bordiguistes ont été rédigés par P. Bourrinet.

Editions Smolny : les introuvables du mouvement ouvrier, *notices biographiques*, disponibles à cette adresse : http://www.collectif-smolny.org/rubrique.php?id_rubrique=19 dernière consultation le 07/09/13.

Articles :

Loren Goldner, « Ce que raconte et surtout ce que ne raconte pas l'Histoire générale de l'ultra-gauche de Christophe Bourseiller », revue *Agone* n°34, 2005.

Pierre Souyri, « Quelques aspects du marxisme aujourd'hui », *Annales. Economies, sociétés, civilisations* n°5 année 25, Paris, septembre-octobre 1970, Paris, p.1434-1458.

Articles numériques :

Christophe Bourseiller, *Réflexions tardives sur l'histoire générale de l'ultra gauche*. Publié sur son blog en 2005, http://christophebourseiller.zumablog.com/index.php?sujet_id=1346 dernière consultation le 20/01/2013.

Augustin Guillamon Iborra, *Chronologie d'Amadeo Bordiga*, disponible à cette adresse : <http://www.left-dis.nl/f/chrobor.htm> dernière consultation le 20/08/13

Augustin Guillamon Iborra, *Les bordiguistes dans la guerre civile espagnole*, disponible à cette adresse : <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-36896912.html> dernière consultation le 20/08/13

Pierre Hampel (alias Jean-Louis Roche), *Brève histoire du groupe maximaliste de Damen : Brève histoire du BIPRr-Battaglia Comunista (1952-2009) Le Bureau International pour le Parti Révolutionnaire*, Octobre 2009. <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-breve-histoire-du-groupe-maximaliste-de-damen-38044242.html> dernière consultation le 20/01/2013.

Liste de sources :

Ouvrages à caractère de source :

Anonyme, recueil *les textes du parti communiste international n° 2 : Parti et Classe*, Paris, éd. Programme Communiste, 1975, 120p.

Anonyme, recueil *Les textes du parti communiste international n° 7 : Défense de la continuité du programme communiste*, Paris, éd. Programme Communiste, 1979, 221 p.

Anonyme : *A propos de la polémique sur notre texte Auschwitz ou le grand alibi : Ce que nous nions et ce que nous affirmons*, Lyon, Brochure hors série n°26 Le Prolétaire, 2001, 64 p.

Anonyme : *Invariance du Marxisme (recueil)*, Lyon, Brochure hors série n°33 Le Prolétaire, 2009, 60 p.

Jean Barrot (alias Gilles Dauvé), *Contribution à la critique de l'idéologie d'ultragauche (léninisme et ultragauche) in Communisme et question russe*, Paris, Futur antérieur, 1972, 91p.

Jean Barrot (alias Gilles Dauvé), *Le mouvement communiste*, Paris, Ed du champ libre, 1972.

Jean Barrot (alias Gilles Dauvé), *Sur l'idéologie ultra-gauche in le numéro 84 d'Informations et Correspondances Ouvrières (ICO), Août 1969.*

Amadeo Bordiga, *Dans le tourbillon de l'anarchie mercantile*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2007, 1ère éd. 1952 en italien dans *Battaglia Comunista*, 24p.

Amadeo Bordiga, *Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste*, Paris, Prométhée, 1979, 1^e éd. 1953, 211p

Amadeo Bordiga, *Histoire de la gauche communiste (3 Tomes traduits)*, Chicoutimi, 2005, bibliothèque de l'UQAC, coll. : Les classiques des sciences sociales. 1re éd. : *Il Programma Comunista* 1964 (5 Tomes).

Amadeo Bordiga, *La doctrine du diable au corps*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2006, 1ère éd. 1951 en italien dans *Battaglia Comunista*, 19p.

Amadeo Bordiga, *Le marxisme des bafouilleurs*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2007, 1ère éd. 1952 en italien dans *Battaglia Comunista*, 23p.

.

Amadeo Bordiga, *Propriété et Capital*, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2008, Trad. anonyme de 2008, 1ère éd. de 1980 en italien dans *il Programma Comunista*, 165p.

Amadeo Bordiga, *Révolutions historiques de l'espèce qui vis travail et connaît*, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2007, 1ère éd. de 1960 en italien dans *il Programma Comunista*, 54p.

Amadeo Bordiga, *Russie et révolution dans la théorie marxiste*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2007, 1ère éd. de 1954 à 1955 en italien dans *il Programma Comunista*, 270p.

Amadeo Bordiga, *Solutions classiques de la doctrine historique marxiste en réponse aux vicissitudes de la misérable actualité bourgeoise*, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2007, 1ère éd. de 1959 à 1960 en italien dans *il Programma Comunista*, 50p.

Amadeo Bordiga, *Structure économique et Sociale de la Russie d'aujourd'hui, partie 1 : Lutte pour le pouvoir dans les deux révolutions*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2007, 1ère éd. 1955 en italien dans *il Programma Comunista*, 346p.

Amadeo Bordiga, *Structure économique et Sociale de la Russie d'aujourd'hui, partie 2 : Développement des rapports de production après la révolution bolchevique*, Paris, Spartacus, 1985, 1^{ère} éd. 1957, 349p.

Amadeo Bordiga, *Structure économique et Sociale de la Russie d'aujourd'hui, partie 3 : Les graves vicissitudes historiques de la mort de Lénine à nos jours*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2008, Trad. anonyme de 2008, 1ère éd. de 1956 en italien dans *il Programma Comunista*, 99p.

Amadeo Bordiga, *Textes sur la production agraire*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2006, Trad. anonyme de 2006, 1ère éd. de 1956 à 1960 en italien dans *il Programma Comunista*, 364p.

Amadeo Bordiga, *Trajectoire et catastrophe de la forme capitaliste dans la classique et monolithique construction marxiste*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2007, 1^{ère} éd. 1957 en italien dans *il Programma Comunista*. 45p.

Amadeo Bordiga, *Volcan de la production ou marais du marché*, Canada, Bibliothèque de l'université du Québec à Chicoutimi, 2007, Trad. anonyme de 2007, 1^{ère} éd. 1954 en italien dans *il Programma Comunista*, 169p.

Jacques Camatte, *Capital et gemeinvesen, le 6^e chapitre inédit du capital et l'œuvre économique de Marx*, Paris, Spartacus, 1978, 1^{ère} éd. 1966, 267p.

Jacques Camatte, *Bordiga et la passion du communisme (recueil de textes)*, Paris, Spartacus, 1974, 232 p.

Onorato Damen, *Bordiga au-delà du mythe*, Paris, Prométéo, 2011, 1^{ère} éd. Italienne 1971, 214p.

François Danel, *Rupture dans la théorie de la révolution, textes 1965-1975 (anthologie)*, Marseille, Senonevero, 2003, 610p. (Anthologie de textes de plusieurs groupes/revues : ICO, PO, la Vieille Taupe, Mouvement Communiste, Négation, Invariance, etc.)

Antonio Gramsci, « La philosophie de la praxis contre l'historicisme idéaliste L'anti-Croce », *Cahiers de prison Tome 3 cahier n° 10*, Paris, Gallimard, 1978.

Karl Korsh, Paul Mattick, Anton Pannekoek et al., *La contre-révolution bureaucratique, recueil de textes de l gauche germano-hollandaise de 36 à 38*, Paris, 10/18, 1973, 312p.

Lucien Laugier, *Lucien Laugier et les deux crises du PCI en 2 tomes (textes compilé par François Langlet)*, autoédition, ni date ni lieu d'édition. 219 et 146p.

Pierre Nashua, *Perspectives sur les conseils, la gestion ouvrière, et la gauche allemande*, Paris, Editions de l'oubli, petite bibliothèque bleue, 1977, 1^{ère} éd. 1974, 22p.

Rubel Maximilien & Van Ngo, *Combat pour Marx 1954 -1996 Une amitié, une lutte*, Paris, L'insomniaque, 1997. 33p.

Daniel Mothé, *Journal d'un ouvrier (1956-1958)*, Paris, Ed de minuit, 1959, 179 p.

Henry Simon, *Pierre Chaulieu (Cornelius Castoriadis, Anton Pannekoek : Correspondance 1953-1954)*, Paris, Echange et Mouvement, 2002, 72p.

Claude Bitot, *Repenser la révolution*, Paris, Spartacus, 2013

Collections de presse :

Internationalisme :

« À propos du 1er Congrès du Parti Communiste internationaliste d'Italie », *Internationalisme n° 7*, Paris, février 1946.

« Lettre de la GCF à la GCI », *Internationalisme n° 16*, Paris, décembre 1946.

« Annexe à la lettre à la GCI », *Internationalisme n° 16*, Paris, décembre 1946.

« Réponse du B.I. de la GCI à la lettre de la GCF », *Internationalisme n° 16*, Paris, décembre 1946.

Goupil, « La signification des grèves et la position de la FFGCI », *Internationalisme n° 29*, Paris, décembre 1947.

« Le congrès du PCI d'Italie », *Internationalisme n° 35 & 36*, Paris, juin 1948

« Propriété et Capital », *Internationalisme* n° 38, 41 & 42, Paris, octobre 1948 et janvier et juin/juillet 1949.

L'internationaliste :

Édito de *L'internationaliste* n° 12, septembre 1947, p.1-3.

Socialisme ou Barbarie :

« Éditorial : Les rapports de production en Russie », *Socialisme ou Barbarie* n° 2, Paris, Mais-Juin 1949, p. 1-66.

« Le parti révolutionnaire (résolution) », *Socialisme ou Barbarie* n° 2, Paris, Mais-Juin 1949.p.99-107.

Cornelius Castoriadis (Chaulieu), « La consolidation temporaire du capitalisme mondial », *Socialisme ou barbarie* n° 3, juillet-août 1949. p.22-67.

« La vie du groupe, bilan d'une année », *Socialisme ou Barbarie* n° 5-6, Paris, mars-avril 1950, p.136-147.

Véga, Camille, Jean-Dominique et al. « La vie du groupe, déclaration politique rédigée en vue de l'unification avec le groupe SouB », *Socialisme ou Barbarie* n° 7, Paris, Août-Septembre 1950.p.82-94.

Alberto Vega, « La crise du bordiguisme italien », *Socialisme ou Barbarie* n° 11, Paris, novembre-décembre 1952, p. 26-46.

« Les thèses du P.C.I. d'Italie (traduit de l'italien par A. Véga), *Socialisme ou Barbarie* n° 12, Paris, aout-septembre 1953, p. 89-96.

Bulletin intérieur, Documents intérieurs & Travail de groupe

Sources introuvables confiées par Philippe Bourrinet et Michel Roger.

« Avertissement à nos lecteurs », *Bulletin intérieur du groupe français de la gauche communiste* n°1, septembre 1951, p.1-2

« Deux ans de bavardages », *Bulletin intérieur du groupe français de la gauche communiste* n°1, septembre 1951, p.3-15

« Thèses pour le programme de la Gauche Communiste », *Bulletin intérieur du groupe français de la gauche communiste* n°1, septembre 1951, p. 16-25

« À propos de "Thèses pour le programme" », *Bulletin intérieur du groupe français de la gauche communiste* n°1, septembre 1951, p.26-33

« Contribution à la discussion sur la question syndicale », *Bulletin intérieur du groupe français de la gauche communiste*, avril 195X (illisible probablement un 6 de plus, à l'exception du n°1 les bulletins ne sont pas numérotés)

« Appeler les choses par leur nom », *Bulletin intérieur du groupe français de la gauche communiste*, avril 195X (illisible probablement un 6)

« Notes sur la situation de l'économie française au premier trimestre 1955 : "La protection l'emporte sur l'expansion" », *Documents Intérieurs n°6*, Groupe de Marseille de la Gauche Communiste, juillet 1955, p.2-14

« L'insurrection hongroise », *Travail de groupe n°2&3*, janvier-février & mars-avril 1957,

« Avant-propos », *Travail de groupe n°3*, mars-avril 1957, p.1-3

« Présentation du barbarisme », *Travail de groupe n°3*, mars-avril 1957, p.3-28

« Parodie de la praxis » *Travail de groupe n°4*, mai-juin 1957, p.51-71

« Théorie et activisme (compte rendu de la réunion de Milan 7 septembre 1952) » *Travail de groupe n°4&5*, mai-juin et juillet-août 1957.

« Danse des fantoches, de la conscience à la culture », *Travail de groupe n°5*, juillet-août 1957, p.14-31.

Programme Communiste :

Revue du groupe *Programme Communiste* puis du PCInt en français. Seule la BNF possède la totalité des numéros. Les sources citées ont été récupérées grâce à un militant qui m'a confié un fichier contenant les 60 premiers numéros numérisés.

La question parlementaire dans l'Internationale Communiste, Marseille, Programme Communiste, 1967, 60p. Hors série programme communiste

« Présentation de la revue », *Programme communiste n°1*, octobre-décembre 1957. p.1-10.

« Les fondements du communisme révolutionnaire », *Programme communiste n°1*, octobre-décembre 1957. p.11-78.

« En mémoire d'Ottorino Perrone », *Programme communiste n°1*, octobre-décembre 1957, p.87-93.

« La paix des Spoutnicks », *Programme communiste n°2*, janvier-mars 1958. p.1-8.

Le marxisme devant la Russie

« Physionomie sociale des révolutions coloniales », *Programme communiste n°2*, janvier-mars 1958. p.22-31.

« Triviale résurrection de l'illuminisme », *Programme communiste n°2*, janvier-mars 1958, p.68-75.

« L'Est européen dans la perspective révolutionnaire », *Programme communiste n°2*, janvier-mars 1958. p.76-96.

« Eléments de l'économie marxiste », *Programme communiste n°2, 3, 4, 5, 7, 9 et 10*, janvier-mars, avril-juin, juillet-septembre, octobre-décembre 1958, avril-juin, octobre-décembre 1959 et janvier-mars 1960.

« En marge de notre appel », *Programme communiste n°3*, avril-juin 1958, p.1-13.

« Appel pour la réorganisation internationale du mouvement révolutionnaire marxiste », *Programme communiste n°3*, avril-juin 1958. p.14-25.

« Le principe démocratique », *Programme communiste n°3*, avril-juin 1958, p.55-76.

« Les causes historiques du séparatisme arabe » *Programme communiste n°4*, juillet-septembre 1958, p.9-21

« La question nationale: un premier bilan » *Programme communiste n°4*, juillet-septembre 1958, p.23-39

« La récession américaine annonce-t-elle un nouveau 1929? » *Programme communiste n°4*, juillet-septembre 1958, p.58-84

« Chronique syndicale: réponses à certains confusionnistes » *Programme communiste n°4*, juillet-septembre 1958, p.109-121.

« "L'expérience polonaise" des conseils ouvriers » *Programme communiste n°4*, juillet-septembre 1958, p.123-153.

« Le capitalisme français au tournant », *Programme communiste n°5*, octobre-décembre 1958, p.1-19

« La question algérienne », *Programme communiste n°5*, octobre-décembre 1958, p. 20-93.

« Le règne hypocrite des pirates de la «coexistence pacifique», *Programme communiste n°5*, octobre-décembre 1958, p.150-152

« Grandeur nationale ... à vos marques! », *Programme communiste n°5*, octobre-décembre 1958, p.159-160.

« Le rôle du parti dans la révolution russe », *Programme communiste n°5, 6, 7, 9, et 10*, octobre-décembre 1958, janvier-mars, avril-juin, octobre-décembre 1959 et janvier-mars 1960.

« A propos de la polémique russo-yougoslave », *Programme communiste n°6*, janvier-mars 1959, p.19-39.

- « Promotion de l'Afrique », *Programme communiste n°6*, janvier-mars 1959, p.60-64
- « Le P.C. et la question coloniale », *Programme communiste n°6*, janvier-mars 1959, p.64-66.
- « Aspects de la révolution africaine », *Programme communiste n°7*, avril-juin 1959, p.65-71.
- « Le Congo belge entre dans le front anti-impérialiste », *Programme communiste n°7*, avril-juin 1959, p.76.
- « Dialogue avec Staline », *Programme communiste n°8*, juillet-septembre 1959. p.1-48.
- « Remarques sur la question coloniale », *Programme communiste n°9*, octobre-décembre 1959. p.9-18.
- « La longue impasse algérienne », *Programme communiste n°10*, janvier-mars 1960. p.40-58
- « Le communisme et les partis algériens », *Programme communiste n°11, 12 et 13*, avril-juin, juillet-septembre et octobre-décembre 1960.
- « Vive Spartaco », *Programme communiste n°20*, juillet-septembre 1962 p.49-54.
- « Auschwitz ou le grand alibi », *Programme communiste n°11*, avril-juin 1960. p.49-53
- « Le principe démocratique », *Programme Communiste n° 23*, Marseille, avril-juin 1963, p.27.
- « Bases pour l'adhésion au Parti communiste internationaliste (programme communiste) » *Programme Communiste n° 25*, Marseille, octobre-décembre 1963. p.7-29.
- « Le nom du parti », *Programme Communiste n° 30*, Marseille, Janvier-Mars 1965, p.65.
- « Sur un autre chapitre inédit du "Capital" », *Programme communiste*, avril-juin 1966, n°35.
- « Matérialisme ou idéalisme? (A propos de la "Critique de la raison dialectique" de J.-P. Sartre) », *Programme communiste*, juillet-septembre 1966, n°36.
- « Socialisme ou proudhonnaiseries? », *Programme communiste*, octobre-décembre 1966, n°37.
- « Mensonges progressistes et réalité capitaliste », *Programme communiste*, juillet-septembre 1967, n°39.
- « Vie du parti », *Programme communiste*, juillet-septembre 1967, n°39.
- « Le "parti de la peur" », *Programme communiste*, janvier-juin 1969, n°43-44.
- « Marxisme et science bourgeoise », *Programme Communiste n°43-44*, Marseille

Le prolétaire :

Journal mensuel puis bimensuel puis bimestriel et enfin trimestriel du Parti Communiste International en France (équivalent du PCI-programma d'Italie).

« Ce que nous sommes, ce que nous voulons. », *Le prolétaire*, Juillet 1963, n°1.

« Vive le parti unique de la révolution sociale ! », *Le prolétaire*, Septembre 1963, n°2.

« Plusieurs articles sur le syndicat. », *Le prolétaire*, Novembre 1963, n°4.

« Unité et programme commun », *Le prolétaire*, Janvier 1964, n°6.

« Planification et productivité », *Le prolétaire*, Janvier 1964, n°6.

« Où est la folie ? Où est le réalisme ? », *Le prolétaire*, Juin 1964, n°11.

« Qu'est-ce que les révolutionnaires entendent par "dictature du prolétariat"? », *Le prolétaire*, Décembre 1964, n°16.

« Parti et dictature de classe », *Le prolétaire*, Février 1965, n°18.

« Le nom du parti », *Le prolétaire*, Février 1965, n°18.

« Le bilan de faillite de la politique contre-révolutionnaire des centrales syndicales et la ligne programmatique et tactique du Parti Communiste International », *Le prolétaire*, Mai 1965, n°21.

« Les "constructeurs" de parti », *Le prolétaire*, Juillet-Aout 1965, n°23.

« Thèses sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial selon les positions qui depuis plus d'un demi-siècle constituent le patrimoine historique de la gauche communiste » *Le prolétaire*, Septembre 1965, n°24.

« Les faux socialismes », *Le prolétaire*, Avril 1966, n°31.

« Hier et aujourd'hui : Démocratisme, nationalisme et pacifisme, trois marques d'infamies des renégats du communisme », *Le prolétaire*, Mai 1966, n°32.

« Thèses supplémentaires sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial », *Le prolétaire*, Juillet-Aout 1966, n°34.

« Les luttes de classes et d'États dans le monde des peuples de couleur, champ historique vital pour la critique révolutionnaire marxiste (1) », *Le prolétaire* n° 465, déc. 2002/janv-fév 2003

« François Gambini », *Le prolétaire* n°483, Janvier-Avril 2007.

Invariance :

Jacques Camatte, « Origine et fonction de la forme du parti », *Invariance n°1 Série I*, Savona (It), Éd. International, 1968.

Jacques Camatte, « Prolétariat et *Gemeinwesen* » in *Invariance numéro spécial Série I*, Savona, Ed International, 1968

Jacques Camatte, « mai-juin 1968 : théorie et action », *Invariance n°4 Série I*, Savona (It), Éd. International 1968

Jacques Camatte, « Perspectives », *Invariance n°5 Série I*, 1969

Jacques Camatte & Gianni Collu, « Transition », *Invariance n°8 Série I*, 1970,

Jacques Camatte, « La Gauche communiste d'Italie et le Parti Communiste International » *Invariance n°9, Série 1*, Savona (It), Éd. International, 1970

Jacques Camatte et Gianni Collu, « De l'organisation », *Invariance n° 2, série II*, Savona (It), Éd. International, 1972

Jacques Camatte, « Ce monde qu'il faut quitter », *Invariance n°5 Série II*, Savona (It), Éd. International, 1974

Autres périodiques :

« Présentation », *Bulletin intérieur du groupe français de la gauche communiste*, Paris, juin-septembre 1953 (la plupart des numéros ne sont pas numérotés)

« La détente internationale, une exigence du capitalisme mondial », *Documents Intérieurs n° 4*, Marseille, janvier 1955

« L'insurrection hongroise, *Travail de groupe n° 2&3*, janvier-février & mars-avril 1957

« Après Budapest, Sartre parle », *L'express du 9 novembre 1956*, Paris

« Polémique avec Battaglia Comunista : le rapport fraction-parti dans la tradition marxiste Deuxième partie : la Gauche communiste internationale, 1937-1952 », *Revue Internationale n° 61*, Paris, CCI, 2e trimestre 1990

François Bochet, *(Dis)Continuité n°2 Bordiga textes sur « la conquête spatiale » 1957-1967 traduction et compilation de 45 textes de Bordiga*, publication irrégulière, septembre 1998.

François Langlet, *Tempus Fugit n° 1(compilation de textes historiques)*, mai 2003, Orsay, auto publication.

« Parti historique, parti formel », *Cahiers du marxisme vivant n° 3*, Six-Fours, novembre 2005

« Editorial : En mémoire de deux révolutionnaires », *Cahiers du marxisme vivant* n° 3, Six-Fours, novembre 2005

« Editorial : En mémoire d'un camarade », *Cahiers du marxisme vivant* n° 4, Six-Fours, 2008

« Socialisme ou Barbarie ? Rencontre avec Helen Arnold et Daniel Blanchard », *Offensive* n° 20, décembre 2008.

« Hommage au camarade Mousso », *Controverse (forum pour la gauche communiste internationaliste)* n°2, Bruxelles, septembre 2009, p.46.

Témoignages :

Entretien avec B.C.

Entretien par mail avec Marc Geoffroi

Sources en ligne :

Lettre de Chirik à Malaquais du 10 septembre 1945, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=575 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Malaquais à Chirik du 24 septembre 1945, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=576 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 12 octobre 1945, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=577 dernière consultation le 17/04/13.

Mark Chirik et Clara Geoffroy à Jean Malaquais, Lettre du 10 janvier 1946, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=578 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 20 novembre 1946, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=579 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Malaquais à Chirik du 7 décembre 1946, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=581 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Malaquais à Chirik du 18 mars 1948, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=583 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 8 avril 1948, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=584 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du xx-06-1948 (SIC), publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=586 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 22 octobre 1948, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=589 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Malaquais à Chirik du 10 novembre 1948, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=590 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Marc à Jean Malaquais, 10 février 1949, publiée sur le site du collectif Smolny : http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=591 dernière consultation le 06/05/13

Lettre de Chirik à Malaquais du 22 mars 1951, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=593 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 15 avril 1951, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=594 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 22 octobre 1951 publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=602 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 1 avril 1952, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=603 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 15 avril 1952, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=608 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 27 avril 1952, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=613 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 20 mai 1952, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=614 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 9 septembre 1952, publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=624 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Chirik à Malaquais du 14 août 1953 publiée sur le site du collectif Smolny http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=631 dernière consultation le 17/04/13.

Lettre de Gaston Davoust à Pierre Chaulieu du 1^{er} décembre 1949, Choisy publiée à cette adresse : <http://proletariatuniversel.blogspot.fr/2013/02/lettres-inedites-de-bordiga-et-des.html> dernière consultation le 23/04/13.

Lettre de Bordiga à tous ses nègres ou presque sur la mort d'Ottorino Perrone. Disponible à cette adresse <http://raumgegenzement.blogspot.de/2010/10/05/lettre-de-bordiga-a-tous-ses-negres-ou-presque-1957/> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « La doctrine de l'énergumène 1949 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/battag/ceju/cejudfuzuf.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga, « Le Marxisme et la question syndicale 1949 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/battag/ceju/cejuabozuf.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « Les intellectuel et le marxisme 1949 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/upt/prolac/muto/mutoqmicéf.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « La planète est petite 1950 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/battag/ceka/cekaogozuf.html> dernière consultation le 20/08/13

Amadeo Bordiga, « Crue et rupture de la civilisation bourgeoise 1951 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/battag/ceke/cekeqgozuf.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga, « La doctrine du diable au corps 1951 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/battag/ceke/cekeogezuf.html>

Amadeo Bordiga « Espèce humaine et croûte terrestre 1952 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progra/vaki/vakiqcedof.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « Théorie et action 1952 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/upt/prolac/muue/muueapebof.html> consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « Le Battilocchio dans l'histoire 1953 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/pro/innuacabef.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « La Batrachomyomachie 1953 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progra/vako/vakofdadif.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « Le coassement de la Praxis 1953 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progra/vako/vakohdedef.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « Le marxisme des bafouilleurs 1952 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/battag/ceki/cekiecozuf.html> dernière consultation le 20/08/13

Amadeo Bordiga « Espace contre ciment 1953 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/upt/prcomi/ropi/ropiqtabif.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga, « Dialogue avec les morts 1956 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progra/vale/valedcacuf.html> dernière consultation le 20/08/13.

« Révolutions historiques de l'espèce qui vit, travaille et connaît, réunion de Florence 1960 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progra/vama/vamahdidif.html>

Amadeo Bordiga « La “Maladie infantile”, condamnation des futurs renégats, sur la brochure de Lénine “la maladie infantile du communisme” 1961 » mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progco/ren/renegatsaf.html>, dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga « Considérations sur l'activité organique du parti quand la situation générale est historiquement défavorable 1965 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progra/vana/vanaabicof.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga, « Thèses sur la tâche historique l'action et la structure du parti communiste mondial selon les postions qui constituent depuis plus d'un demi siècle le patrimoine historique de la Gauche Communiste. Thèses de Naples 1965 » mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progra/vana/vanaidudaf.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga, « Thèses supplémentaires sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial. Thèses de Milan 1966 » mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/bas/progra/vane/vaneecicef.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga, « Dégonfle toi surhomme 1969 », mis en ligne sur le site sinistra.org à cette adresse : <http://sinistra.net/lib/pro/innuacabif.html> dernière consultation le 20/08/13.

Amadeo Bordiga, *lettre à Dangeville du 28 août 1965*, mis en ligne à cette adresse : http://www.marxists.org/francais/bordiga/works/1965/08/bordiga_dangeville.html dernière consultation le 20/08/13.

Jacques Camatte, *Lettre de Camatte à Bordiga de janvier 1966*, mis en ligne à cette adresse : <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-lettre-de-camatte-a-bordiga-de-janvier-1966-53966543.html> dernière consultation le 20/08/13.

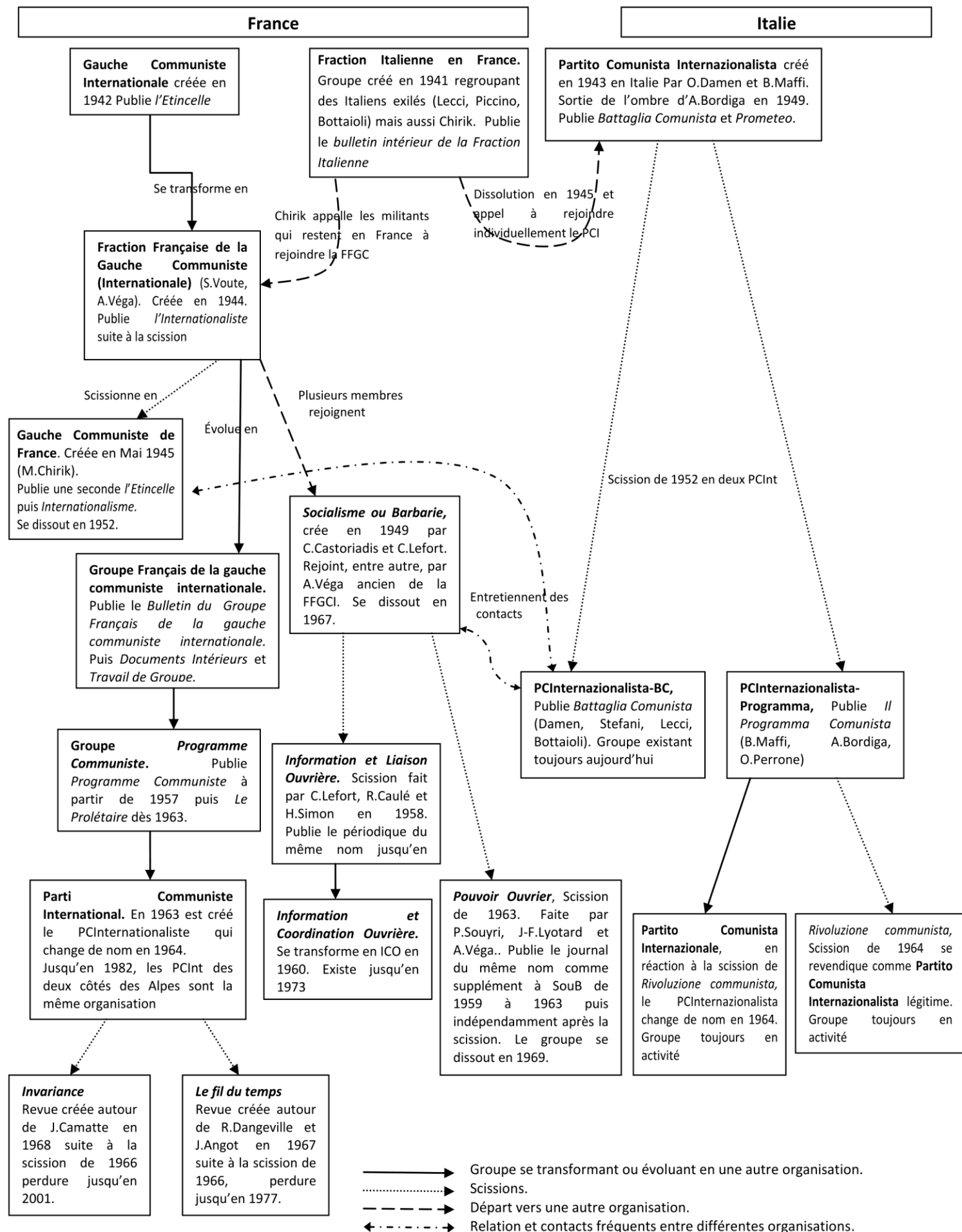
Lucien Laugier, *L'antikapédisme du parti communiste international*, publié sur le site archives maximalistes à cette adresse : <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-36681419.html> dernière consultation 15/05/13.

Lucien Laugier, *La Gauche italienne dans l'émigration (écrit mémorialiste rédigé dans les années 1970)*, publié sur le site archives maximalistes, dernière consultation 15/05/13 : <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-la-gauche-italienne-dans-l-emigration-113277628.html>

Lucien Laugier, *Les années écoulées (souvenirs militants des fifties aux sixties)*, publié sur le site de Jean-Louis Roche : <http://archives-maximalistes.over-blog.com/article-les-annees-ecoulees-souvenirs-militants-des-fifties-aux-sixties--40263438.html> dernière consultation le 17/04/13

Lucien Laugier, *Socialisme ou Barbarie ou l'écroulement du groupe Parisien* Texte disponible à cette adresse le 23/04/13 : <http://proletariatuniversel.blogspot.fr/search?updated-max=2009-09-29T12:58:00%2B01:00&max-results=10&reverse-paginate=true>

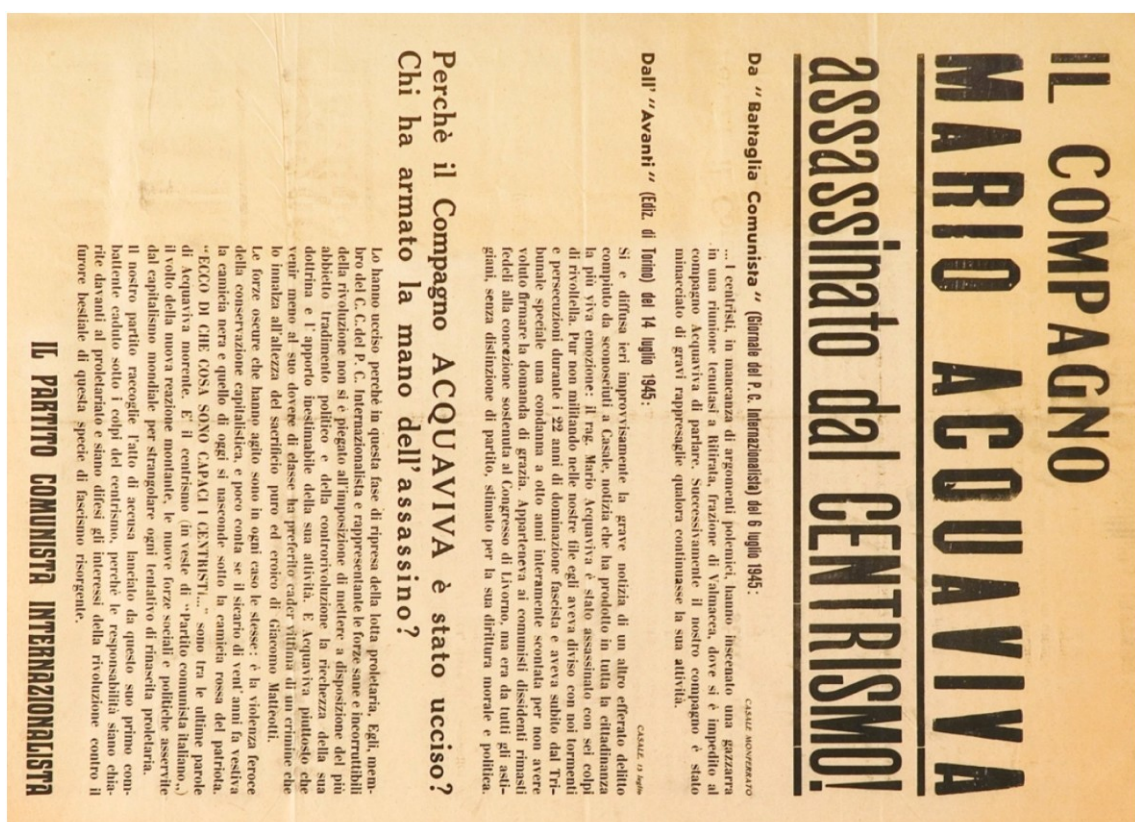
Annexes



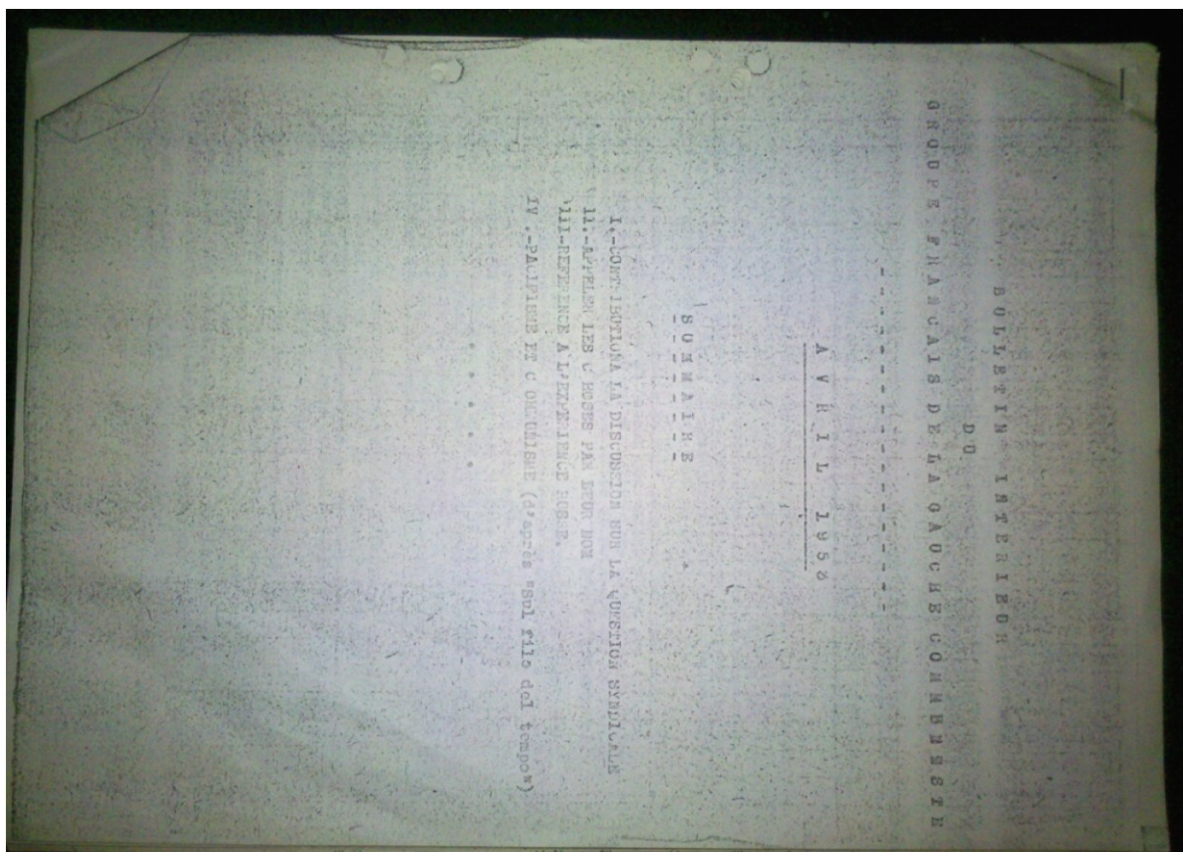
Annexe 1 : Organigramme comparatif du mouvement bordiguiste France/Italie de 1942 à 1967



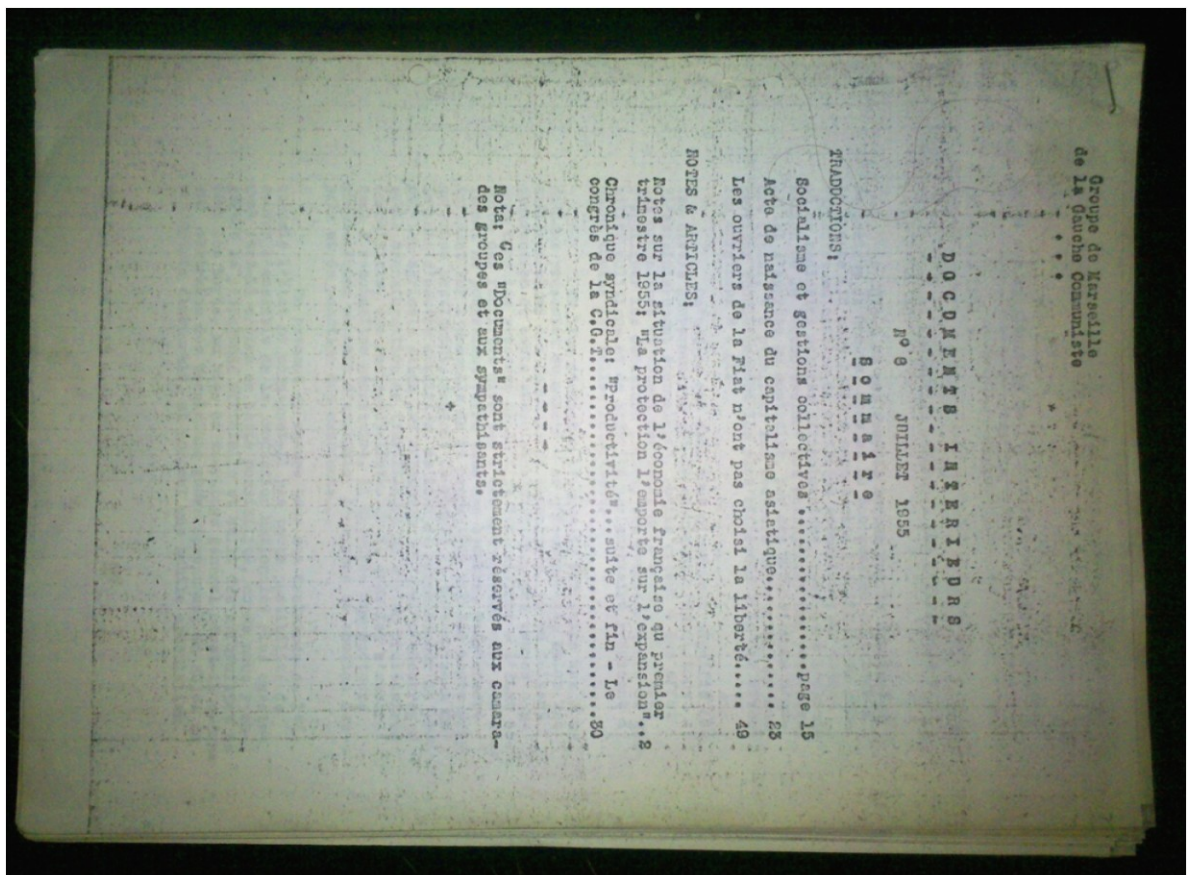
Annexe 2 : Photographie de la couverture du n°22 d'*Internationalisme*



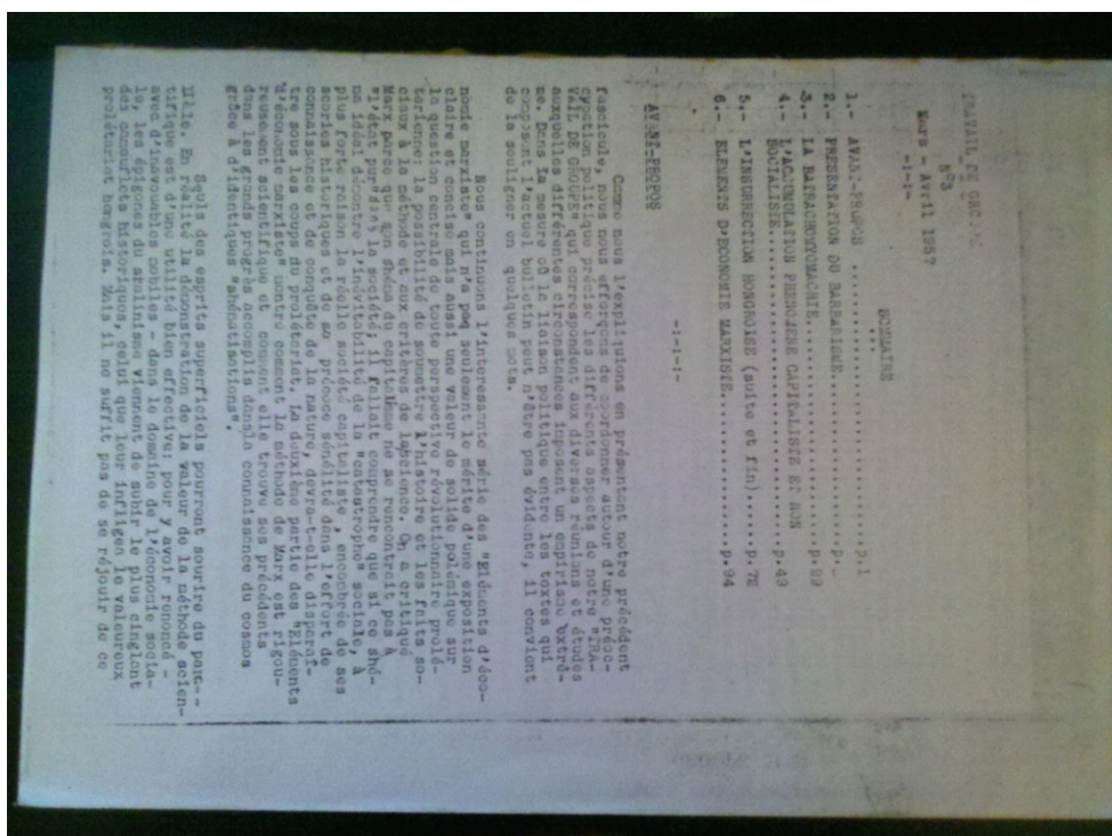
Annexe 3 : Tract du *Partito Comunista Internazionalista* de juin 1945 titrant « Le camarade Mario Acquaviva assassiné par le CENTRISME ! »



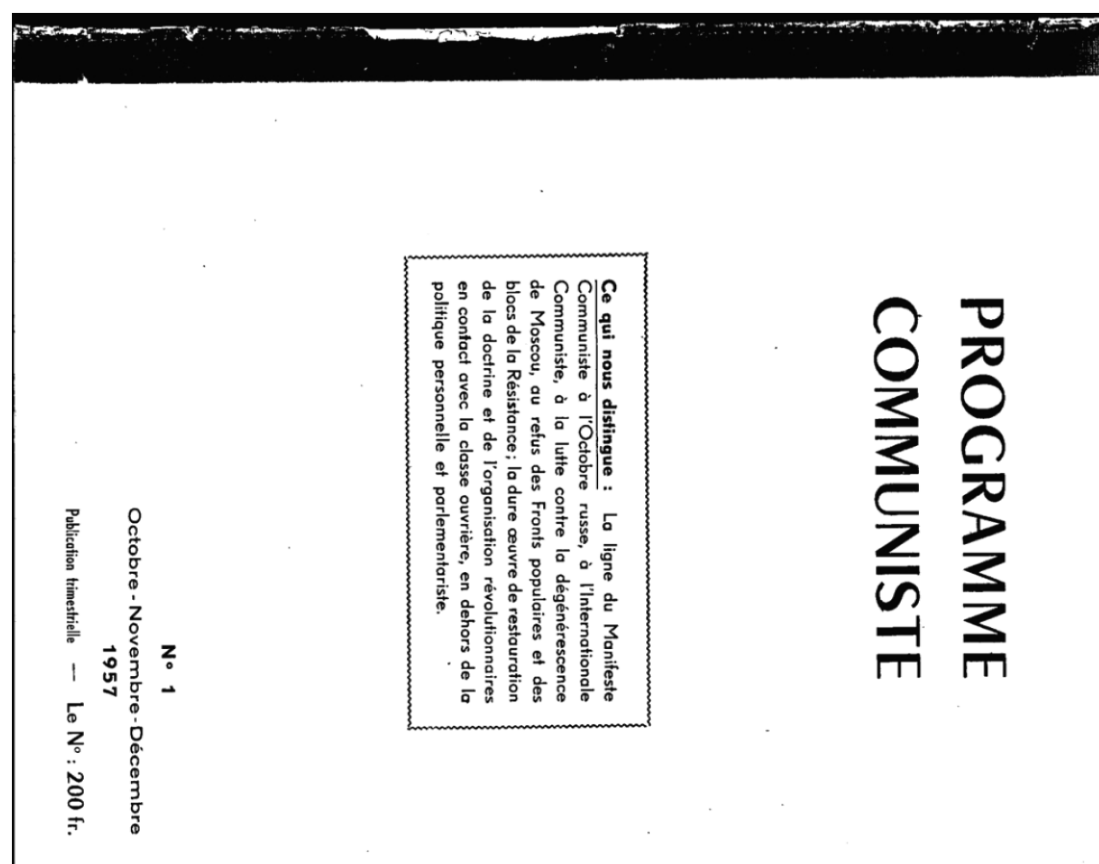
Annexe 4 : Couverture photocopiée du Bulletin Interne du groupe français de la GCI



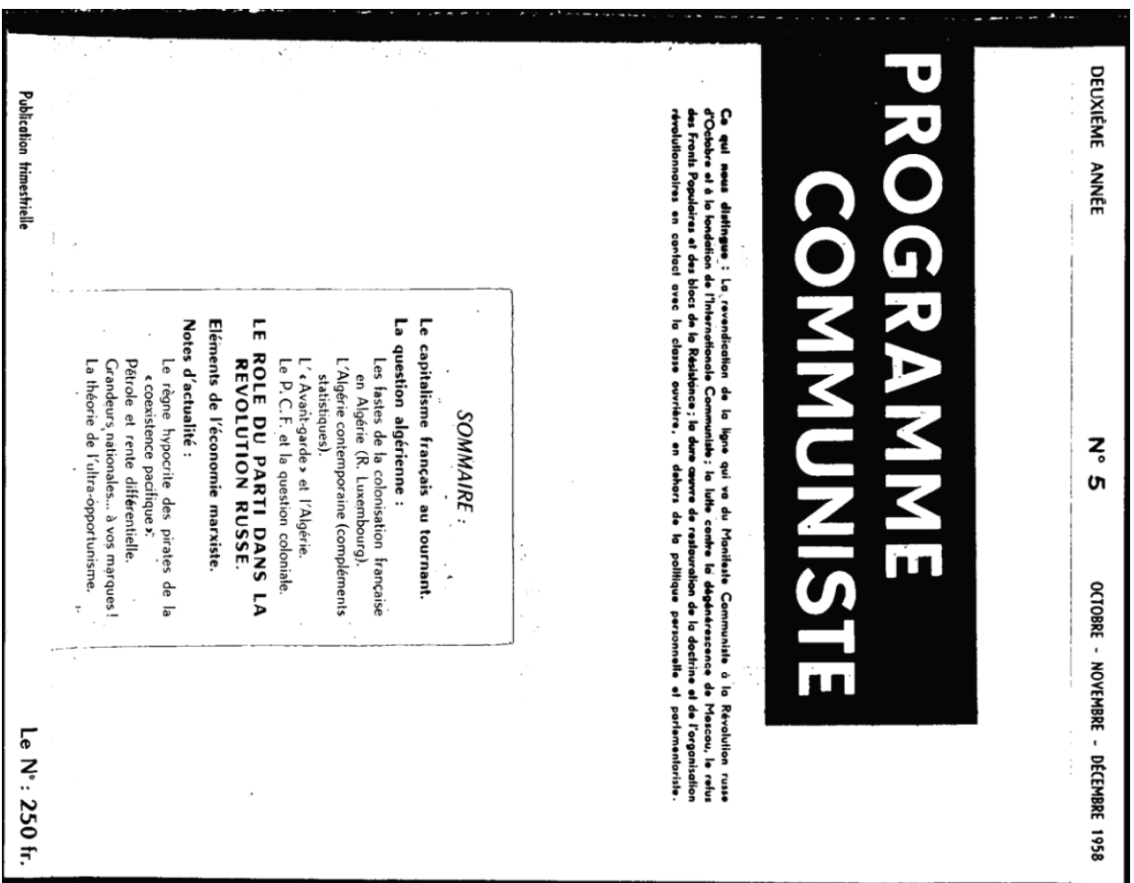
Annexe 5 : Couverture photocopiée de Documents Intérieurs n°6



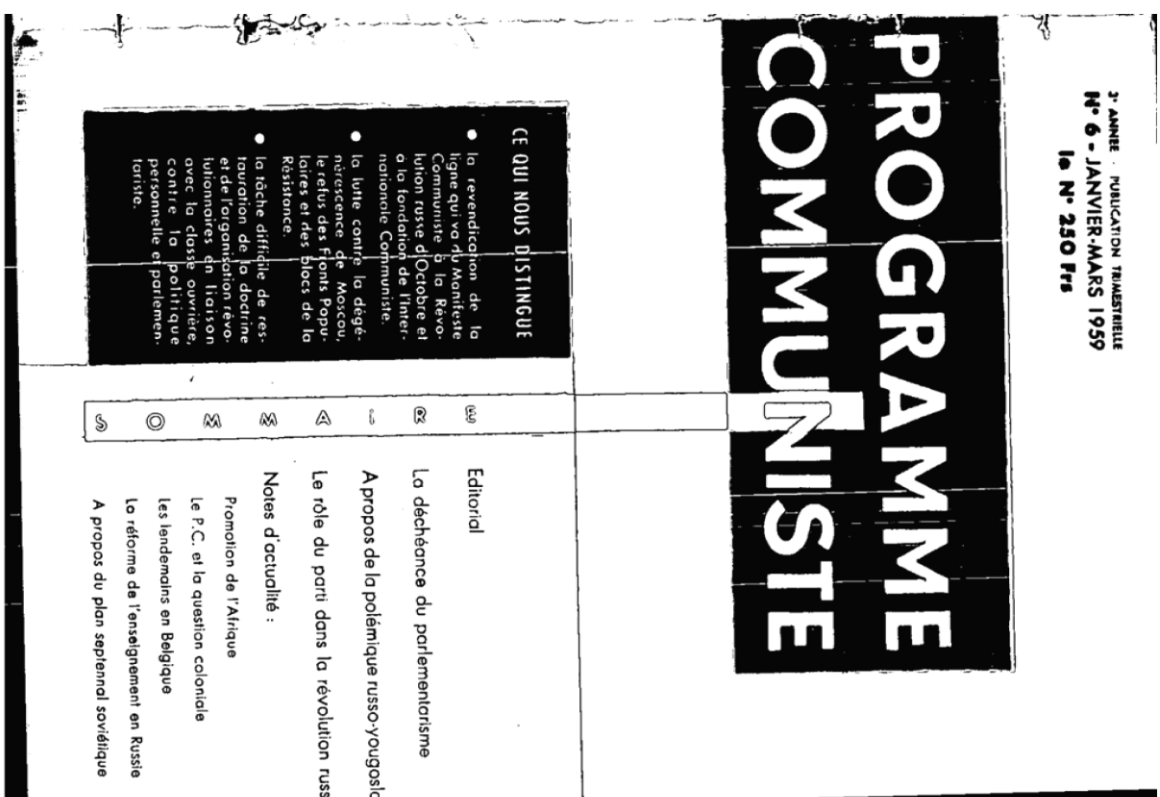
Annexe 6 : Couverture photocopiée de *Travail de Groupe* n°3



Annexe 7 : Couverture numérisée de *Programme Communiste* n°1



Annexe 8 : Couverture photocopiée de Programme Communiste n°5



Annexe 9 : Couverture photocopiée de Programme Communiste n°6



Annexe 10 : Photographie rassemblant Ottorino Perrone et Amadeo Bordiga & Giuseppe de Nito en 1949 à Naples (découverte par P. Bourrinet dans le fond Perrone de l'ULB de Bruxelles).

Quelques précisions personnelles :

Si je porte le nom de "jeune fille" de ma mère ce n'est pas un choix que j'ai pris. A ma naissance mon père n'était pas encore divorcé de sa première femme et donc n'a pas pu me reconnaître comme son fils. Banal! N'empêche que je préfère que les choses soient ainsi. Ca me donne une autonomie que je n'aurais pas eu si je n'avais été que la prolongation de mon père dans une nouvelle génération.

Quand à "Proletario" voici l'essentiel: ayant passé mon bac à Paris j'ai fréquenté pendant la classe terminale aussi bien les bordiguistes (Le Prolétaire) que le cercle de gens qui constituaient ICO (Informations et Correspondances Ouvrières). De retour au Venezuela j'ai dans un premier temps défendu les thèses bordiguistes contre mon père et avec un autre copain nous avons quitté *Internacionalismo*. Peu de temps après nous avons pris contact avec un ouvrier quinquagénaire (de la chaussure) colombien en rupture de ban avec le PC et les syndicats et qui avait quelques contacts dans plusieurs usines de chaussures. Parallèlement, le fait de voir de "simples" ouvriers sans aucune formation théorique se poser des questions et remettant en cause la primauté du parti me permirent de reprendre les points de vue "conseillistes" dont j'avais eu écho à travers ICO et de certains vieux camarades de mon père dont Serge Bricianer en particulier. Bref c'est alors qu'avec quelques ouvriers nous avons décidé de tenter une expérience de comités d'usine plus ou moins clandestins qui devaient constituer en même temps un groupe politique. Nous voulions dépasser pratiquement la séparation entre lutte économique et politique ainsi qu'entre parti et classe. Il s'agissait d'une tentative naïve de mettre sur pied quelque chose comme les AAU-E (d'Otto Rühle). Tout cela s'avéra assez illusoire et prit définitivement fin avec la décente de police qui contribua au retour presque définitif de mes parents et de moi-même en France. Voilà. *Proletario* n'était donc pas une à proprement parler une "scission bordiguiste" avec *Internacionalismo*. Mais tout ceci n'a pas la moindre importance pour ce qui est de l'évolution des luttes sociales ni au Venezuela et encore moins en Europe. Il s'agit de l'histoire personnelle de 4 ou 5 individus un point c'est tout.

Bien amicalement,
Marc

Annexe 11 : Courriel de Marc Geoffroi envoyé le 30 août 2013 à P. Bourrinet et à moi-même revenant sur le départ de « Marco » d'*Internacionalismo*

CONTRIBUTION A UNE HISTOIRE DES HERITIERS DE LA GAUCHE COMMUNISTE ITALIENNE (1945-1967)

INDEX DES SIGLES ET ACRONYMES RECURRENTS	3
--	---

INTRODUCTION.....	5
-------------------	---

<i>Définitions et cadre historique.....</i>	<i>5</i>
<i>Un courant peu étudié</i>	<i>9</i>
<i>Une orientation historiographique particulière</i>	<i>12</i>
<i>Une abondance de sources</i>	<i>15</i>
<i>...Mais de grandes difficultés d'accès</i>	<i>17</i>
<i>Points de clivages historiques</i>	<i>18</i>
<i>Temporalité du sujet.....</i>	<i>20</i>

1.....1945-1949 : LA SITUATION DE LA GAUCHE ITALIENNE A LA SORTIE DE LA GUERRE	
.....	23

1.1. ÉTAT DES LIEUX.....	23
<i>Création et essor du Partito Comunista Internazionalista</i>	<i>23</i>
<i>De la Fraction à la scission.....</i>	<i>24</i>
<i>La réaction de l'autre fraction</i>	<i>26</i>
<i>Evolution et croissance de la Fraction Française</i>	<i>28</i>
1.2. LE RETOUR DU PROPHETE.....	31
<i>Un soutien discret et prudent</i>	<i>31</i>
<i>Premières escarmouches</i>	<i>33</i>
<i>Un retour fracassant.....</i>	<i>34</i>
1.3. L'EVOLUTION EN FRANCE : UNE SCISSION ANNONCIATRICE DE LA CRISE INTERNATIONALE DU COURANT BORDIGUISTE..	37
<i>L'émergence du groupe Socialisme ou Barbarie.....</i>	<i>37</i>
<i>Premiers contacts avec les héritiers de la gauche italienne</i>	<i>38</i>
<i>La scission dans la fraction</i>	<i>41</i>

2.....1950-1957 : DE CRISES EN CRISES JUSQU'AU DEBUT DU RENOUVEAU	
.....	46

2.1. LA CESURE DAMEN/BORDIGA : L’AFFIRMATION DE DEUX VISIONS DIFFERENTES DU « BORDIGUISME »	46
<i>Le renversement de la praxis</i>	<i>46</i>
<i>Invariance et prospective.....</i>	<i>47</i>

<i>La réponse de Damen</i>	49
2.2. 1950-1952 : DE LA PERTE DE VITESSE A L'EXIL	55
<i>Marasme, isolement et expatriation</i>	55
<i>Atonie de la fraction</i>	59
2.3. 1952- 1957 : VERS UN RENOUVEAU PROGRESSIF ?	63
<i>Renforcement du groupe et renaissance de la presse de l'organisation</i>	63
<i>Discorde entre province et capitale</i>	65
<i>Le « cas » Suzanne Voute</i>	66
<i>Une presse renaissante mais confidentielle</i>	68
<i>De la prise de distance avec le bordiguisme à l'affirmation du conseilisme</i>	69
 3.....1957-1967 : D'UNE NOUVELLE PRESSE JUSQU'A LA SCISSION EN PASSANT PAR LE PARTI.	
.....	73
3.1. 1957-1960 : UNE NOUVELLE GENERATION D'ORGANES DE PRESSE	73
<i>La naissance de Programme Communiste</i>	73
<i>« L'affaire » du grand alibi</i>	78
3.2. L'EVOLUTION DE LA Pensee DE BORDIGA	85
<i>La science perçue comme instrument du Capital</i>	85
<i>L'analyse du temps présent au service de la prospective révolutionnaire</i>	88
<i>Naissance de la dichotomie Parti historique/Parti formel</i>	89
<i>L'affirmation d'un fonctionnement déjà appliqué : le centralisme organique</i>	92
<i>Un parti assumant l'utilisation de concepts religieux</i>	96
3.3. L'HEURE DU PARTI ET DES SCISSIONS	100
<i>Italie, terre de scission</i>	100
<i>Bouleversements organisationnels dans le groupe Programme Communiste</i>	101
<i>Du côté des anciens bordiguistes de Socialisme ou Barbarie</i>	104
<i>Bons baisers de Caracas</i>	106
<i>L'émergence d'un post-bordiguisme au sein du parti : Camattisme et Gemeinwesen</i>	108
<i>Retour sur terre</i>	112
 CONCLUSION.....	118
 BIBLIOGRAPHIE	122
LISTE DE SOURCES :	127

ANNEXES.....	128
ANNEXE 1 : ORGANIGRAMME COMPARATIF DU MOUVEMENT BORDIGUISTE FRANCE/ITALIE DE 1942 A 1967	128
ANNEXE 2 : PHOTOGRAPHIE DE LA COUVERTURE DU N°22 D'INTERNATIONALISME.....	128
ANNEXE 3 : TRACT DU <i>PARTITO COMUNISTA INTERNAZIONALISTA</i> DE JUIN 1945 TITRANT « LE CAMARADE MARIO ACQUAVIVA ASSASSINE PAR LE CENTRISME ! »	128
ANNEXE 4 : COUVERTURE PHOTOCOPIEE DU BULLETIN INTERNE DU GROUPE FRANÇAIS DE LA GCI.....	128
ANNEXE 5 : COUVERTURE PHOTOCOPIEE DE <i>DOCUMENTS INTERIEURS N°6</i>	128
ANNEXE 6 : COUVERTURE PHOTOCOPIEE DE <i>TRAVAIL DE GROUPE N°3</i>	128
ANNEXE 7 : COUVERTURE NUMERISEE DE PROGRAMME COMMUNISTE N°1	128
ANNEXE 8 : COUVERTURE PHOTOCOPIEE DE PROGRAMME COMMUNISTE N°5	128
ANNEXE 9 : COUVERTURE PHOTOCOPIEE DE PROGRAMME COMMUNISTE N°6	128
ANNEXE 10 : PHOTOGRAPHIE RASSEMBLANT OTTORINO PERRONE ET AMADEO BORDIGA & GIUSEPPE DE NITO EN 1949 A NAPLES (DECOUVERTE PAR P. BOURRINET DANS LE FOND PERRONE DE L'ULB DE BRUXELLES.	128
ANNEXE 11 : COURRIEL DE MARC GEOFFROI ENVOYE LE 30 AOÛT 2013 A P. BOURRINET ET A MOI-MEME REVENANT SUR LE DEPART DE « MARCO » D'INTERNACIONALISMO	128